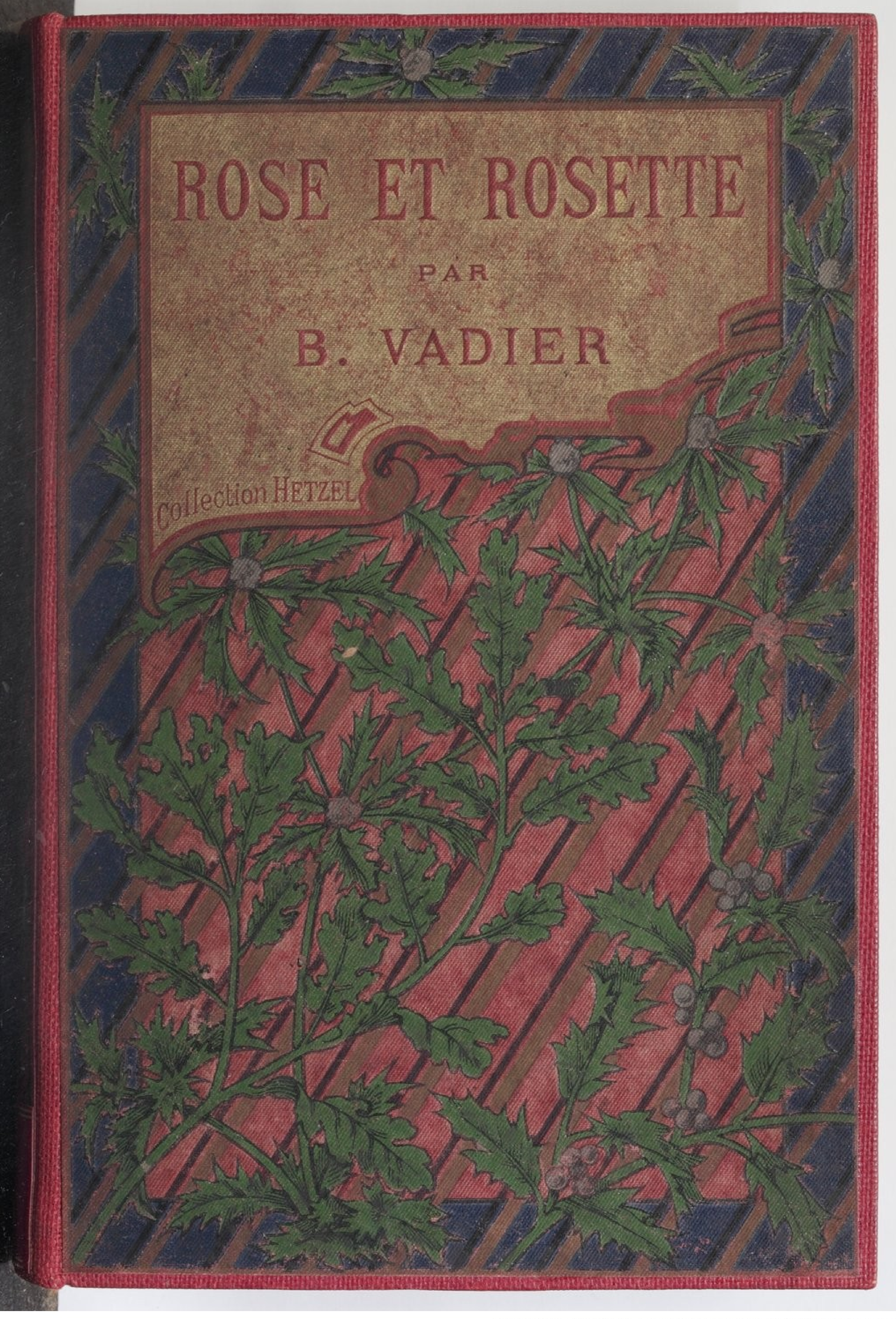
B. Vadier. Rose et Rosette, odyssée d'une trop belle poupée...




ROSE ET ROSETTE
PAR
B. VADIER
Collection HETZEL

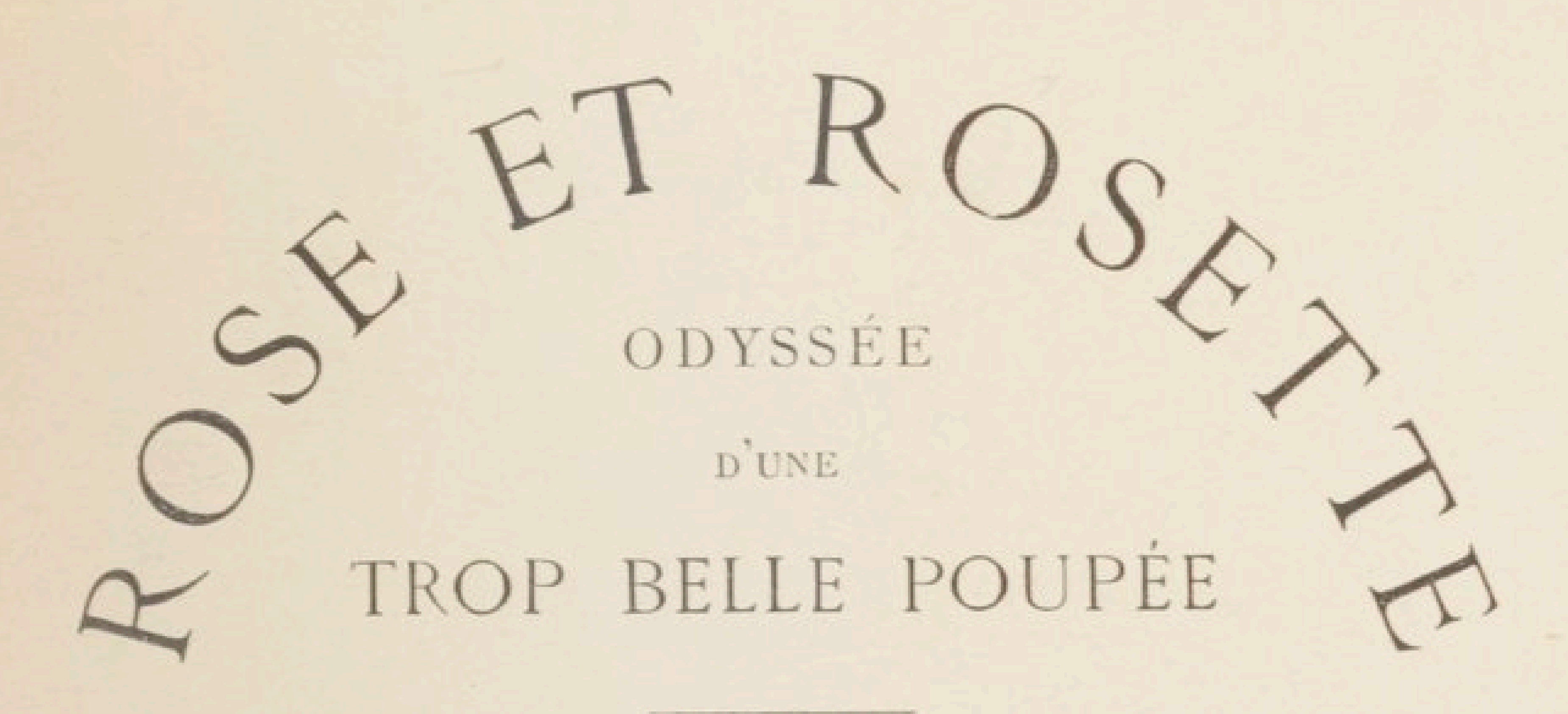
ROSE ET ROSETTE

TYPOGRAPHIE FIRMIN-DIDOT ET Cie. — MESNIL (EURE)



COLLECTION HETZEL

B. VADIER



ROSE ET ROSETTE

ODYSSÉE

D'UNE

TROP BELLE POUPÉE

ILLUSTRATIONS PAR J. GEOFFROY



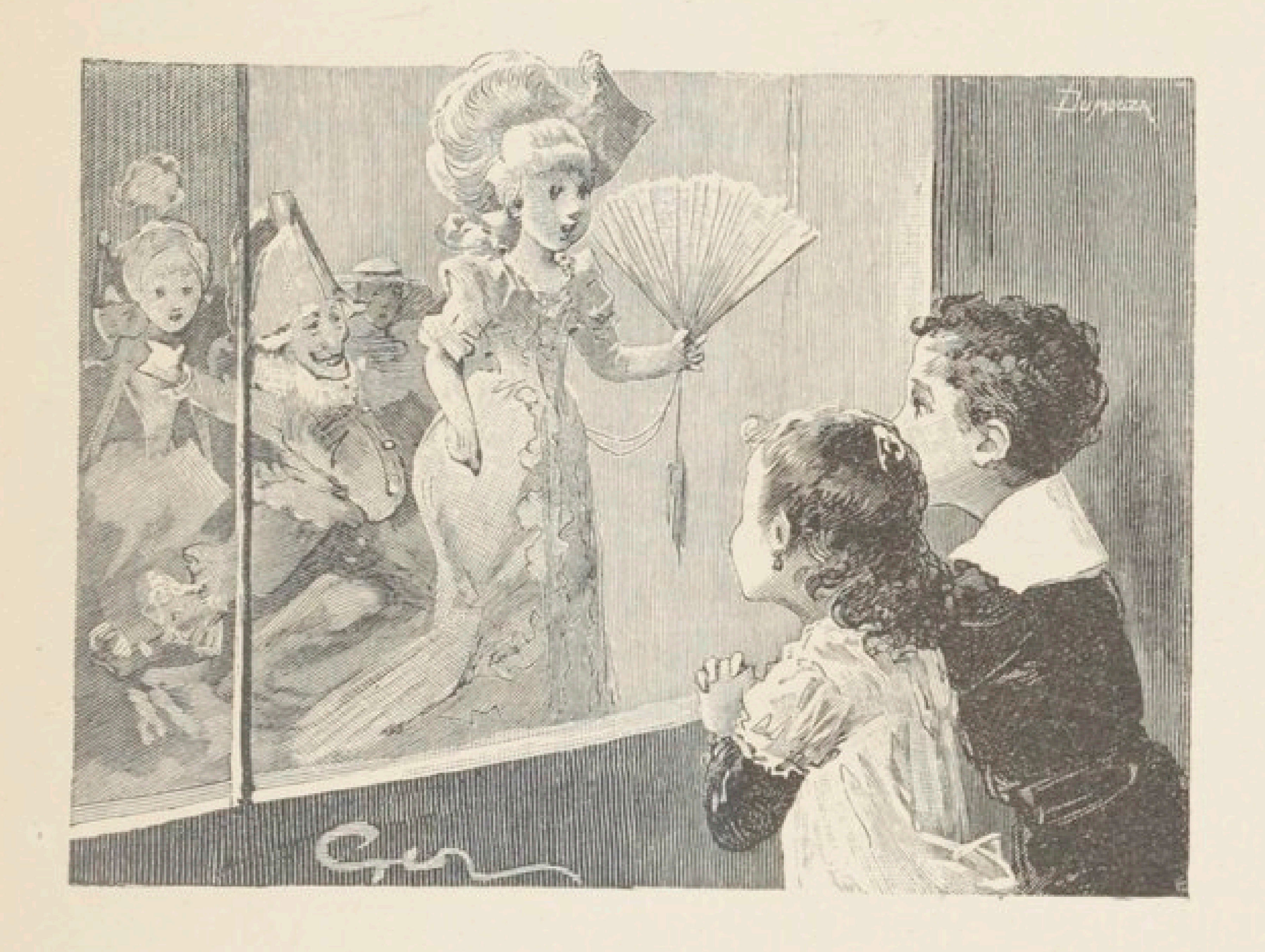
BIBLIOTHÈQUE

D'ÉDUCATION ET DE RÉCRÉATION

J. HETZEL ET CIE, 18, RUE JACOB

PARIS

ROSE ET ROSETTE



ODYSSÉE
D'UNE TROP BELLE POUPÉE

PREMIÈRE PARTIE

CHAPITRE I.

LE MAGASIN CHARMOTTE.

C'est à Paris, dans un très beau magasin de jouets, par un jour de printemps, que notre héroïne prit connaissance d'elle-même, et que, de la vitrine où elle était enfermée, elle se vit et se

reconnut dans une grande glace placée au-dessus du comptoir.

D'abord elle n'avait éprouvé qu'une sensation confuse de son être, avec un certain plaisir de vivre. Mais, après quelque temps de cet état vague, les perceptions étaient devenues plus nettes, plus précises; elle avait distingué sa personnalité des objets qui l'entouraient, et s'était rendu compte des relations qui existaient entre elle et le monde extérieur.

Elle, c'était une petite créature dont le torse était en peau rose, dont les membres étaient articulés; qui avait des pieds de cire, des mains de cire, deux grands yeux d'émail bleu, quatre petites dents de porcelaine et des cheveux de soie blonde en profusion. Sur tout cela, il y avait des bas de soie, des souliers mordorés, des jupes de batiste, une robe en satin bleu, un mantelet de guipure blanche, et un chapeau de crêpe orné d'une touffe de marabout, ce qui formait un ensemble délicieux.

Le monde extérieur était représenté par une collection de poupées de toute taille, de tout rang, de tout pays : des marquises, des femmes de chambre, des nourrices, des cantinières, des Bretonnes, des Alsaciennes, des Bernoises, des Russes, des Napolitaines, que sais-je? des bébés de toute figure, de toute couleur, même des bébés

nègres et des bébés japonais. On voyait plus loin des soldats grands et petits, à pied et à cheval; des polichinelles et des pierrots, puis des chiens sachant aboyer; des chats qui miaulent à s'y méprendre, des ânes qui braient, des moutons qui bêlent, des vaches qui meuglent et même qui donnent du lait. C'étaient encore des chars à ridelles, des chars à bancs, des breaks, des tilburys, des landaus, des omnibus, des diligences, des fourgons, des wagons, des locomotives, des canots, des gondoles, des navires à voiles, des vaisseaux à vapeur; c'étaient des ménageries, des épiceries, des salons, des cuisines; et de grands chevaux à bascule, et de petits chevaux mécaniques galopant comme de vrais chevaux. Bref, tout ce que l'on invente pour l'amusement de ces petits êtres qui paraissent les rois de notre époque et qu'on appelle les enfants.

Le monde extérieur, c'était aussi ces employés qui, chaque jour, époussetaient les joujoux et nettoyaient les glaces du magasin; c'étaient les commis qui répondaient aux clients; et les clients eux-mêmes; et la maîtresse de céans, Mlle Charmotte, encore fraîche, quoiqu'elle ne fût plus très jeune, toujours souriante, et tellement frisée et parée que notre petite héroïne l'avait prise d'abord pour une poupée supérieure. Et il y avait enfin les nombreux enfants

qui aplatissaient leur nez aux glaces de la devanture pour admirer les magnificences tentatrices de ce pays enchanté.

Toutes ces choses et toutes ces gens n'avaient rien de désagréable à voir, et la jolie personne en satin bleu ne regrettait pas d'avoir ouvert ses yeux d'émail à la lumière du jour. Le magasin natal lui paraissait une fort aimable patrie, et elle ne fut pas longtemps, grâce à la glace où elle se mirait du matin au soir, à trouver qu'elle était la plus charmante chose de ce charmant pays.

Avis partagé par Mlle Charmotte ainsi que par ses employés. Et c'était en général celui des personnes qui entraient au magasin. Il y en avait peu qui, en apercevant la petite demoiselle aux vêtements d'azur, ne s'écriassent :

« Qu'elle est belle! »

Satin-Bleu, — les poupées n'ayant dans les magasins que leur nom générique, nous sommes obligés de désigner la nôtre par la couleur de sa robe, — Satin-Bleu se rengorgeait à ces exclamations, et, fort enorgueillie en son cœur de poupée, elle regardait ses compagnes du haut de sa grandeur.

CHAPITRE II.

MAM'SELLE GARGANTUA.

Il y avait, l'une à la droite et l'autre à la gauche de Satin-Bleu, deux poupées très jolies aussi, mais plus petites, que nous appellerons d'après leur toilette Peluche-Rose et Crêpe-Vert. Elles étaient choquées des airs méprisants de leur superbe voisine, et elles entreprirent de rabattre son outrecuidance.

« Il ne faut pas vous imaginer, lui dit Peluche-Rose, que vous soyez plus belle que nous. Vous êtes grande, et, comme vous crevez les yeux des gens, ils sont bien forcés de vous voir; mais notre taille, à nous autres poupées, est l'affaire du fabricant. Nous n'y sommes absolument pour rien; il est donc fort ridicule et fort niais de tirer vanité de quelques pouces qu'on peut avoir de plus que les autres.

— Assurément, ajouta Crêpe-Vert, et, pour ma part, quand je serais haute comme la maison, je ne mépriserais pas à cause de cela les toutes peti-

tes poupées, pas même celles qui ne me vont qu'au genou; je sais trop bien que nous sommes les unes et les autres de la même pâte.

— Moi, d'abord, reprit Peluche-Rose, je serais très fâchée d'être de la taille de Satin-Bleu; on risque trop de rester en magasin quand on est si grande que ça.

— Certes! cria d'une vitrine en face un malin petit Pierrot, il ne faut pas que les poupées soient plus grandes que les enfants. Mam'selle Satin-Bleu est une poupée de géant, et comme il n'y a plus de géants, elle ne pourra convenir à personne.

— Elle est trop grande, assurément! firent d'autres poupées qui jusque-là avaient écouté sans rien dire.

— Elle est trop grande! répétèrent comme des échos toutes les poupées du magasin, même celles qui ne pouvaient la voir, elle est trop grande!

— On dirait la fille à Gargantua, dit un Arlequin. Bonjour, mam'selle Gargantua! »

Et toutes les poupées, tous les arlequins, tous les pierrots, de crier en chœur :

Mam'selle Gargantua!

Il n'y eut pas jusqu'à un bataillon de soldats tout de bleu habillés qui ne se missent à chanter avec un accent délicieux :

Mam'selle Karkantouah!
Mam'selle Karkantouah!

Mais un bel officier, qui était non loin d'eux, à la tête d'un autre régiment, ne put les entendre de sang-froid.

« Nous ne souffrirons pas, cria-t-il, que vous insultiez une dame. Cessez vos croassements, ou, par ma foi, nous allons dégainer!

— Oui, oui, la guerre! la guerre! crièrent ses hommes avec ensemble; vengeons la beauté outragée!

— Bravo! dit un jeune colonel moulé dans son uniforme blanc, donnez-leur une leçon de courtoisie; s'il faut vous appuyer, nous sommes prêts.

— Et nous aussi, dit un hussard chamarré d'or. Honneur aux dames! »

Les soldats bleus se comptèrent. Ils n'étaient pas en nombre; ils se turent prudemment et se contentèrent de ricaner tout bas.

A peine l'incident terminé, les poupées, les arlequins, les pierrots, sachant bien que les militaires ne se mêlent pas de ce qui se passe dans le monde des pékins, recommencèrent à crier :

Mam'selle Gargantua!

et continuèrent jusqu'à ce qu'ils fussent endormis.

La pauvre Satin-Bleu avait subi cette explosion de moqueries sans trouver le plus petit mot pour se défendre. Ce n'est pas qu'elle manquât d'intelligence. La nature, ou plutôt le fabricant,

l'avait aussi bien douée que n'importe quelle poupée; mais elle n'avait encore fait que se mirer, et, depuis Narcisse de vaniteuse mémoire, jamais la contemplation de soi-même n'a donné d'esprit à personne. Elle ne dormit guère cette nuit-là, et, pour la première fois de sa vie, elle réfléchit.

Nous voyons toujours clairement nos torts à la lueur de notre intérêt; elle comprit qu'elle s'était attiré par sa faute la malveillance de son entourage, qu'elle avait fort mal fait de dédaigner ses petites compagnes, qu'à la vérité elle était infiniment plus belle, mais qu'elle aurait dû paraître l'ignorer. Elle conclut que, lorsqu'on a une supériorité, il faut se la faire pardonner par beaucoup de modestie, et elle se promit de regagner l'estime publique à force d'amabilité. Ce n'était vraiment pas mal pour une personne à ses débuts de raisonnement.

Elle s'endormit sur le matin, tout heureuse de ses excellentes résolutions; mais elle fut bientôt réveillée par le désobligeant refrain de la veille. Messieurs les joujoux, bien reposés par un bon somme, en avaient plus de voix pour crier :

Mam'selle Gargantua!

Au lieu de prendre une mine attristée, Satin-Bleu, se rappelant ce qu'elle s'était promis, se mit

à rire d'un rire franc et sonore qui étonna d'abord les autres, et commença à ranger les railleurs de son côté :

« Monsieur Arlequin, dit-elle gaiement au personnage bariolé qui, le premier, avait prononcé le nom fatal, expliquez-moi, je vous prie, qui était ce Gargantua dont vous dites que je suis la fille?

— Oui, oui! clamèrent les autres, qui jusque-là avaient crié bêtement sans chercher à comprendre, dis-nous qui c'était Gargantua?

— C'était, répondit Arlequin, flatté de cet appel à son érudition, un roi géant dont on parlait à la manufacture où je suis né. Je crois bien qu'il faudrait cent poupées comme Mlle Satin-Bleu, et autant de pierrots comme mon voisin, et autant d'arlequins comme moi pour atteindre sa hauteur. Il aurait pu nous mettre tous dans la plus petite de ses poches, avec tous les commis et Mlle Charmotte elle-même. Quand il n'était encore qu'un bébé, il buvait à son déjeuner le lait de quatre cents vaches, et ensuite il les mangeait en vie toutes les quatre cents.

— Oh! firent les joujoux.

— Il était donc pétri de méchanceté? demanda Satin-Bleu.

— Aucunement, mais il possédait un appétit formidable, et il paraît que l'appétit c'est une

chose terrible. Nous sommes bien heureux, nous autres, de ne pas savoir ce que c'est que la faim. Au moins, si nous nous querellons quelquefois, nous ne nous entre-dévorons pas comme font les hommes quand ils sont affamés et qu'ils n'ont pas de vivres. — Non, Gargantua n'était point méchant, ni fier de sa haute taille; s'il écrasait les petites gens, c'était par mégarde, et il ne les méprisait pas.

— Je vous remercie, monsieur Arlequin, dit Satin-Bleu. Que vous êtes heureux de vous rappeler ce qu'on disait en vous fabriquant! moi, je ne me souviens de rien.

— Oh! moi, insinua Crêpe-Vert, je me rappelle beaucoup de choses.

— Et moi aussi! et moi aussi! cria-t-on de tous côtés... moi, j'ai entendu ceci... moi, cela. »

Ce fut un tohu-bohu, un charivari de souvenirs qui tout à coup, on ne sait pourquoi, se fondirent dans le refrain de la veille.

« Silence! dit l'Arlequin, que la politesse de la belle poupée avait touché; c'est bête de répéter toujours la même chose. Mlle Satin-Bleu avait l'air trop fier, nous lui avons donné une leçon; c'est assez, d'autant plus qu'elle paraît corrigée.

— Je le suis, monsieur Arlequin, dit-elle, et je ne dédaignerai jamais les petites choses et les petites gens, pas plus que ne faisait Gargantua; mais,

si l'on voulait bien ne plus me donner ce nom, que je ne trouve pas joli, je serais tout à fait contente. »

Cette bonne grâce charma l'assemblée entière, et l'on promit à Satin-Bleu de ne plus jamais la taquiner. Il y eut bien dans les bas-fonds du magasin quelques poupées envieuses qui essayèrent de crier encore : « Mam'selle Gargantua! » mais les bons joujoux firent entendre des « chut! » si énergiques qu'elles furent obligées de se taire; et notre héroïne, voyant les avantages de l'amabilité, se jura d'être aimable toujours.

Cependant elle avait à cœur de remercier l'officier qui, la veille, avait pris sa défense contre les impudents soldats bleus, et qu'on appelait Épaulette-d'Or. N'osant pourtant crier son remerciement à travers le magasin, elle le dit tout bas à Peluche-Rose, qui le dit à une Bretonne, qui le dit à une pierrette, et ainsi de suite. Cela fit une chaîne de reconnaissance qui arriva jusqu'à la cantinière du régiment français, une gentille brunette, laquelle transmit à l'officier le message de Satin-Bleu. Épaulette-d'Or répondit galamment et à pleine voix, pour être entendu de tous, « que Mlle Satin-Bleu était mille fois bonne; que, militaire et Français, il était doublement obligé de défendre les dames; qu'il n'avait fait que son devoir, et qu'en

cette occasion le devoir avait été un plaisir. »

Ces paroles courtoises donnèrent à notre héroïne la plus haute idée de l'armée française en général et d'Épaulette-d'Or en particulier.

CHAPITRE III.

TÊTE FENDUE.

L'été et l'automne s'étaient passés sans amener d'événements dans l'empire Charmotte; mais le début de l'hiver y apporta une grande animation. Chaque jour on y déchargeait de nombreuses caisses; on déballait, on examinait, on arrangeait; le nombre des employés avait été doublé.

Les fêtes de la fin de l'année préoccupaient fort les joujoux; le soir, le magasin fermé, Mlle Charmotte et ses gens retirés, on se communiquait les désirs et les espérances. A tous, il tardait d'être vendus, d'aller un peu se faire voir au dehors de cette maison où ils étaient prisonniers, les uns depuis plusieurs mois, les autres depuis une semaine, mais chacun, à son avis, depuis trop longtemps. Il leur tardait de quitter leur monde immobile et monotone, pour la sphère vivante et remuante des enfants. Les pierrots, les arlequins, les polichinelles mouraient d'envie d'aller y mon-

trer leurs tours et leurs grimaces; les militaires avaient hâte d'entrer en campagne pour obtenir de l'avancement; les chevaux se réjouissaient à l'espoir de dégourdir leurs jambes; les ânes, les moutons, les chiens, les chats, les tigres, de braire, bêler, japper, miauler, rugir; les tambours de battre aux champs, les trompettes de sonner, les canons de ronfler, les violons de grincer; enfin toutes ces choses plus ou moins sonores ou tapageuses de se faire entendre au dehors. En attendant de pouvoir retentir dans une plus vaste atmosphère et rompre la tête à un très grand nombre de gens, elles étourdissaient les échos du magasin.

Pour être moins tapageuses, les poupées ne désiraient pas moins vivement changer de patrie. Elles sont petites filles d'Ève, et partant curieuses, et il leur tardait fort de savoir ce qui se passait hors des frontières du pays Charmotte et de goûter les félicités que la vie leur tenait sans doute en réserve.

Un dimanche matin que Satin-Bleu s'entretenait avec Peluche-Rose et Crêpe-Vert devenues ses fidèles amies, et que toutes trois, laissant courir leur imagination, se traçaient d'enivrantes peintures du bonheur qui les attendait, une sorte de rire cassé les fit tressaillir, et une voix édentée leur envoya ces mots :

« Oui, oui, il est joli, le bonheur!

— Qui a parlé? demanda Satin-Bleu, revenue la première de son saisissement.

— Moi.

— Qui, vous?

— Une poupée qui les connaît vos futures bienfaitrices, et qui n'a pas à s'en féliciter.

— Qu'est-ce qu'elles vous ont fait?

— Mille choses trop longues à raconter.

— Mais où êtes-vous donc?

— Ici, à vos pieds, dans le premier tiroir. »

Satin-Bleu et ses compagnes abaissèrent leurs regards et virent au-dessous de leur vitrine, dans un tiroir resté à demi ouvert, une affreuse poupée toute sale, toute chauve, avec une plaie béante en travers du front.

« Fi! le monstre! s'écrièrent les trois beautés.

— Ah! je vous dégoûte? ricana la poupée du tiroir; eh bien! voilà ce que la destinée a fait de moi, mes belles, et ce qu'elle fera de vous à votre tour.

— De nous?

— Cela vous indigne? vous jugez impossible que vous me ressembliez jamais? Et pourtant, sachez-le, mesdemoiselles, j'ai été aussi fraîche que vous pour le moins, ce qui ne m'empêche pas d'être tombée dans l'état où vous me voyez. »

Les trois amies étaient consternées.

« Oui, oui! répéta la vieille, telle vous me voyez, telles vous serez un jour. Chacun son tour.

— Mais enfin, reprit Satin-Bleu, expliquez-nous comment il se peut qu'une belle poupée devienne...

— Pareille à moi? Ce serait trop long, je vous l'ai déjà dit, et d'ailleurs vous l'apprendrez assez tôt à vos dépens.

— Au moins, dites-nous pourquoi vous êtes ici?

— Pour qu'on me remette une tête. »

Cela expliqua à Satin-Bleu pourquoi il y avait dans une vitrine spéciale quantité de têtes sans corps.

« Ah! on va vous remettre une tête, à la bonne heure!

— A la male heure plutôt, car, avec cette nouvelle tête, je devrai subir une nouvelle série d'infortunes, la troisième. Oui, voilà trois fois que je recommence, j'en ai assez.

— Quoi! vous avez déjà usé trois têtes? Il vous est donc arrivé des choses bien extraordinaires?

— Il m'est arrivé ce qui arrive à toutes les poupées.

— Enfin, dites-nous pourquoi elles sont si malheureuses une fois hors d'ici.

— C'est à cause des enfants.

— Est-ce possible? Quoi! les enfants, ces petits êtres, si jolis si roses, si gracieux!

— Oui, ils sont gracieux, roses, jolis; mais ils sont capricieux, ils sont taquins, ils sont colères, ils sont désobéissants; ce sont des brise-tout.

— Vous nous effrayez... s'écria la petite Peluche-Rose. Est-ce qu'il n'y en a pas de bons, madame Tête-Fendue?

— Il y en a, mais si peu, si peu!... et encore les meilleurs...

— Les meilleurs?...

— Ont des défauts, et plus qu'il n'en faudrait pour le bonheur des mamans et pour le nôtre. »

Ce que les poupées venaient d'entendre avait glacé le son de leurs veines; elles se regardaient toutes tremblantes :

« Si c'est ainsi, soupira Crêpe-Vert, le mieux qui puisse nous échoir c'est de rester en magasin.

— Certainement, murmurèrent quantité de petites voix.

— Ce n'est pas mon avis, dit vivement Épaulette-d'Or; je pense qu'il n'y a pas de plus triste sort que de ne servir à rien. Chaque être, quel qu'il soit, a sa destination, et c'est un malheur pour lui s'il n'y satisfait point. Les joujoux sont créés pour les enfants, pour les divertir, quelquefois pour les instruire en même temps.

« Un joujou oisif vole sa place au soleil. Il faut être utile, tant pis si on s'y détériore un peu.

— Si on ne s'y détériorait qu'un peu, interrompit Tête-Fendue, on s'en arrangerait... mais regardez dans quel état je suis.

— Qu'importe, reprit Épaulette-d'Or. Pour moi, il me tarde d'être dans les mains d'un brave petit garçon à qui j'apprendrai la discipline, à qui je donnerai des leçons de courage, et qui, pour avoir joué avec moi, sera plus capable de défendre un jour son pays.

— Vous parlerez autrement, monsieur l'officier, répliqua Tête-Fendue, quand vous aurez perdu bras et jambes au service de votre brave petit garçon, comme cela vous pend au nez.

— Ce sont les hasards de la guerre, madame; j'aurai alors gagné mes invalides. »

Soit qu'elle fût fatiguée de parler, soit qu'elle ne trouvât mot à répondre, la vieille poupée se tut, et la discussion en resta là. Mais Satin-Bleu et ses compagnes n'étaient pas du tout convaincues par les sages discours d'Épaulette-d'Or; elles pensaient que, s'il est agréable d'être utile, il est fort désagréable d'avoir un membre cassé; que si messieurs les militaires en prennent gaiement leur parti, parce que, vu leur état, ils doivent s'y attendre, les pauvres petites poupées délicates, mignonnes, ne peuvent pas être si hé-

roïques; et autant elles avaient désiré d'être vendues, autant elles souhaitaient maintenant de ne point trouver d'acquéreur et de couler leurs jours à l'abri des enfants, dans les paisibles vitrines de Mlle Charmotte.

CHAPITRE IV.

TROP BELLE.

Cependant les fâcheuses impressions qu'avaient produites sur l'esprit des poupées les révélations de Tête-Fendue ne tardèrent pas à s'affaiblir. Quand ces demoiselles virent, au bout de quelques jours, la vieille blessée s'en retourner jeune et pimpante avec une tête neuve, une charmante toilette, et l'air de ne plus se souvenir de ses mésaventures, elles se sentirent toutes rassérénées. Le moyen d'ailleurs d'avoir longtemps peur des enfants! c'est comme si l'on avait peur des roses; et, quoique les uns aient des défauts, les autres des épines, ils sont bien trop charmants pour inspirer un autre sentiment que la sympathie. Quand les mignonnes petites filles qui venaient au magasin attachaient leurs beaux grands yeux sur les pensionnaires de Mlle Charmotte, et disaient en joignant leurs petites mains potelées : « O maman, je t'en prie, achète-moi celle-là! » quand, ayant obtenu l'objet de leurs désirs, elles le cou-

vraient de baisers passionnés, Satin-Bleu se disait qu'il était bien impossible qu'elles fissent du mal à ces poupées qu'elles aimaient tant; que sûrement la vieille avait calomnié ces chers petits anges; qu'après tout, avec une tête fendue, il n'était pas étonnant qu'elle n'eût pas le jugement des plus sains et qu'elle eût un peu radoté.

Et, ainsi rassurée, elle souhaitait plus que jamais de quitter le bercail.

La vente marchait bien. Chaque jour voyait partir des douzaines de poupées; mais c'étaient les *bon marché* qui se débitaient le mieux; une vingtaine de petites et de moyennes pour une grande, c'était la proportion. Quant aux très belles, on les marchandait beaucoup, on les achetait peu; il y eut bien cent personnes qui s'informèrent du prix de Crêpe-Vert et de Peluche-Rose; on ne songeait même pas à demander celui de Satin-Bleu.

« Nous resterons probablement ici, se disaient les trois voisines; eh bien, nous ne serons pas malheureuses, nous nous aimons tant! »

En parlant ainsi, elles ne pouvaient s'empêcher de soupirer. L'amitié remplace bien des choses; mais elle n'a jamais pu contenir l'envie de voir du nouveau; le pigeon de la fable l'a bien prouvé.

Peluche-Rose et Crêpe-Vert n'eurent pas à s'affliger trop longtemps; elles furent achetées le

même jour par deux grands-papas qui étaient les deux frères et qui avaient chacun une petite fille.

Ces demoiselles avaient déclaré que c'étaient ces deux poupées-là qu'elles voulaient, et pas d'autres, et les grands-pères s'étaient exécutés. Il est à remarquer que, si les mamans font passablement ce que veulent les enfants, les papas, surtout les papas militaires, le font davantage, les grand'-mamans plus encore, et les grands-papas plus que tous.

La pauvre Satin-Bleu, isolée dans sa vitrine après le départ de ses amies, se sentit bien triste; mais, dès le lendemain, soit que Mlle Charmotte eût deviné son chagrin, soit pour tout autre raison, la belle affligée fut mise à l'étalage, avec son trousseau déployé autour d'elle.

Il était magnifique, ce trousseau; le linge était de toute beauté, et les toilettes du dernier goût. Il y avait des peignoirs de batiste brodée; il y en avait en cachemire blanc, en cachemire rose; il y avait une robe de ville en popeline grise, une robe de grand dîner en velours rubis, une robe de petite soirée en ottomane lilas pâle, une toilette de bal en crêpe blanc semée de roses pompon, une autre en tulle mauve ornée de lilas blanc, une troisième en crêpe maïs, avec des touffes de bleuets. L'heureuse Satin-Bleu possédait en outre un habit de cheval, un costume de chasse, un costume de

voyage, un costume de bains de mer et jusqu'à un costume pour la gymnastique; elle avait enfin des toilettes pour toutes les occasions, sans oublier l'occasion suprême du mariage, qui se présente dans la vie des poupées comme dans celle des jeunes filles. C'est une nouveauté, par parenthèse, car jamais autrefois il n'avait été question de cela, et nos grand'mamans, quand elles étaient petites, auraient bien ri si quelque beau petit personnage en habit noir et gilet ouvert, ganté de blanc, fût venu demander la main de leur poupée.

Satin-Bleu avait des châles de dentelle, des mantelets de jais, des cachemires, des fourrures; elle avait une provision de chaussures, depuis la mule de Smyrne jusqu'au patin de Pétersbourg; des gants assortis à chacune de ses toilettes; elle avait une série de chapeaux; elle avait deux ombrelles et trois éventails; elle avait une parure de corail, une parure de turquoises, une parure de perles; enfin rien ne lui manquait de ce qu'il faut à une jeune personne destinée à la vie élégante, à la *high-life*, comme on dit à présent.

La vue de toutes ces belles choses qui lui appartenaient augmentait beaucoup son envie de quitter le magasin et de faire admirer ses toilettes les unes après les autres; elle commençait à s'ennuyer de porter perpétuellement la même robe et le même chapeau.

La riche clientèle se pressait de plus en plus chez Mlle Charmotte. On demandait maintenant le prix de Satin-Bleu; mais il était si élevé que même les grands-papas les plus papas-gâteaux reculaient devant une telle dépense. La marchande avait beau détailler, avec son plus gracieux sourire, les mérites, les perfections de sa jolie pensionnaire, on répondait : « Elle est trop belle, » et on en choisissait une autre.

Trop belle! La pauvre petite commençait à se dire que cela pouvait être un malheur, tout au moins un désavantage.

CHAPITRE V.

PETIT-FRISÉ.

Cependant Satin-Bleu, à l'étalage, avait infiniment plus de distraction que lorsqu'elle était à son ancienne place. Elle voyait la rue et les magasins d'en face : un pâtissier où maints enfants entraient avec leurs parents, et d'autres tout seuls ; — un pharmacien à qui le pâtissier envoyait force pratiques, car on est souvent obligé d'avaler des médecines amères pour avoir trop fêté les douceurs; un libraire qui étalait à foison de beaux livres dorés, et qui recevait aussi de nombreuses visites d'enfants et de parents, car il ne manque pas de familles où les livres sont aimés par-dessus tout. Elle voyait le temps qu'il faisait : quelquefois bleu avec un gai soleil comme en été, mais plus souvent gris et sombre; tantôt la pluie et la boue, tantôt la neige éblouissante, parfois le brouillard qui amenait la nuit à midi et obligeait d'allumer les becs de gaz du magasin.

Elle voyait se croiser du matin au soir les modestes fiacres et les beaux équipages ; elle observait des passants de toute espèce : ouvriers en blouse qui, dès l'aube, se rendaient à leur travail; écoliers, le sac au dos comme des soldats, qui gagnaient leur collège; ménagères, le panier au bras, courant aux provisions; elle voyait des employés, des commis se dirigeant vers leurs bureaux, ou leurs comptoirs, et aussi des badauds qui n'allaient à rien et se plantaient devant les magasins, sans regarder, et à seule fin de tuer le temps dont ils ne savent que faire.

Parmi ces divers individus, elle avait remarqué un petit garçon et une petite fille, le frère et la sœur, très simplement mais très proprement vêtus, et l'un et l'autre d'une figure charmante, ayant des cheveux bruns frisés comme la toison des moutons d'Astrakan. Lui, portait ses livres dans un carton suspendu à son épaule; elle, avait les siens dans un petit panier. C'étaient, à leur aspect, des enfants d'ouvriers, mais ils avaient une tenue que n'ont pas toujours les enfants plus riches, et ils paraissaient s'aimer extrêmement.

Sans jamais s'arrêter devant le magasin, chacun d'eux jetait à Satin-Bleu un timide regard d'admiration et de tendresse qui lui allait au cœur.

Un jour qu'à la sortie de l'école ils avaient passé comme à l'ordinaire, elle fut bien surprise de voir,



« BONJOUR, MADAME, » DIT-IL A Mlle CHARMOTTE.
(page 35.)

un moment après, le petit garçon revenir tout seul, essoufflé, rouge, mais rayonnant, ouvrir la grande porte du magasin et entrer résolument :

« Bonjour, madame, » dit-il à Mlle Charmotte, en ôtant sa casquette.

Puis, désignant Satin-Bleu :

« Combien cette poupée, je vous prie? »

Si notre héroïne n'avait pas été bien solidement fixée, l'étonnement l'aurait fait tomber en arrière. Quoi! c'était à elle que ce petit en voulait! à elle que tant de beaux messieurs et de belles dames avaient convoitée, sans trouver dans leur bourse assez d'or pour l'obtenir!

Mlle Charmotte fut sans doute aussi étonnée, mais elle ne tomba point, quoique rien ne l'en empêchât; elle se borna à sourire :

« Elle est fort chère, mon petit ami.

— Plus de quarante sous, madame?

— Beaucoup plus.

— Cent sous, peut-être?

— Cinquante pièces de cent sous, mon garçon.

— Oh! mon Dieu! » soupira-t-il.

Toute la joie de son petit visage s'était effacée; on voyait au mouvement de ses lèvres qu'il avait le cœur très gros, mais il se retenait de pleurer :

« Je vous demande mille pardons, madame, de vous avoir dérangée. »

Comme il se dirigeait vers la porte, Mlle Charmotte lui fit signe de rester :

« Je te vois passer tous les jours avec une jolie petite fille. C'est ta sœur ?

— Oui, madame.

— C'était pour elle, cette poupée?

— Pour ses étrennes, oui, madame; il y a longtemps que j'amasse, à cette intention, les petits sous que je gagne.

— Que tu gagnes, comment?

— En faisant des commissions pour les magasins de notre voisinage dans les heures que l'école me laisse libre.

— Tu t'appelles?

— Jacques Imbert, et ma sœur, Rose.

— Eh bien, mon petit Jacques, puisque tu n'es pas assez riche pour acheter cette poupée, prends-en une autre, nous en avons de tous les prix. »

Et, avisant une petite blonde aussi habillée de bleu :

« Tu peux avoir celle-là pour tes quarante sous. »

La poupée valait au moins douze francs; mais Mlle Charmotte était bonne; et puis elle avait perdu un neveu qu'elle idolâtrait, et Jacques lui rappelait cet enfant.

Cependant le petit garçon tournait sa casquette entre ses doigts d'un air embarrassé.

« Pourquoi ne dis-tu rien? lui demanda-t-elle, surprise de ce silence.

— C'est que, madame, je ne puis pas accepter. A présent que je sais le prix de la grande poupée, je comprends que celle-ci ne serait pas payée avec quarante sous.

— Qu'est-ce que cela fait, si je te la donne?

— Cela fait beaucoup; ce serait un cadeau, et je ne dois rien recevoir que je ne l'aie gagné.

— Tu es un drôle de garçon! Puisque tu ne veux pas de cadeau, je prends tes quarante sous comme à compte; tu me redevras trois francs, que tu m'apporteras quand tu les auras.

— Vous êtes trop bonne, madame; mais cela ne peut pas aller, parce que c'est l'autre poupée qui fait envie à ma sœur.

— Elle n'est pas dégoûtée, mademoiselle ta sœur. Tu crois qu'elle ne se contenterait pas de celle-ci?

— Oh! non, madame; Rose veut ce qu'elle veut.

— Elle n'est pas raisonnable alors?

— Si, elle est très raisonnable; elle se passe des choses qu'elle ne peut pas avoir, seulement elle n'en veut pas d'autres.

— Et toi, es-tu comme ça?

— Moi, je veux aussi ce que je veux.

— Qu'est-ce que vos parents disent de ces volontés-là?

— Ma mère dit que c'est bien; qu'il faut vouloir ce que l'on veut, mais qu'il ne faut vouloir que de bonnes choses.

— Et ton père?

— Il est mort il y a deux ans.

— Qu'est-ce qu'il était?

— Horloger, mécanicien et inventeur. Il cherchait le mouvement perpétuel.

— Et ta mère, à quoi s'occupe-t-elle ?

— Elle peint des porcelaines pour un marchand; mais, quand je serai grand, elle n'aura plus besoin de travailler, et Rose non plus ne travaillera qu'autant que ça lui fera plaisir.

— Que comptes-tu donc faire?

— Papa cherchait le mouvement perpétuel; je le trouverai, moi. »

Une grosse dame entra en ce moment :

« Ah! fit-elle, vous avez toujours votre grande poupée, mademoiselle Charmotte?

— Toujours, madame, » répondit la marchande.

Et, montrant Jacques :

« J'ai bien là, ajouta-t-elle en souriant, un acheteur à quarante sous. Nous sommes un peu loin de compte, comme vous voyez, en sorte que ma belle poupée me restera probablement. »

La grosse dame se mit à rire, et Jacques, qui tenait déjà le bouton de la porte, se rapprocha de la marchande :

« Pardon, madame, vous n'auriez pas de commissions à faire?

— Au contraire, en ce temps-ci, j'en ai beaucoup; mon personnel n'y suffit pas.

— J'ai de très bonnes jambes, madame, et je connais Paris. Je serais heureux si vous vouliez bien m'employer?

— Très volontiers; viens à la sortie de l'école, je te payerai tes courses.

— Oh! non, madame, je ne voudrais pas être payé, je voudrais...

— Quoi donc?

— Vous disiez que la belle poupée vous resterait peut-être. Si elle vous restait...

— Je devine. Tu voudrais la gagner? il faudrait, pour cela, terriblement de commissions.

— J'en ferai autant qu'il faudra, madame; je serais si heureux de contenter ma sœur! »

Mlle Charmotte le regarda d'un air attendri :

« Marché conclu, dit-elle; tu viendras tous les jours après l'école.

— Et tout le jeudi, si vous voulez.

— Le jeudi, soit. Je t'ouvrirai un compte. Si, au 1er janvier, la poupée n'est pas vendue, tu l'emporteras, et tu achèveras ensuite de la payer. Mais tes bonnes jambes n'ont qu'à se préparer, car je t'enverrai porter des paquets à tous les coins de Paris...

— Je les porterais au bout du monde!

— Et pendant plusieurs années.

— Toute ma vie! Ah! madame, que vous êtes bonne! »

Il s'empara de la main de Mlle Charmotte, la baisa avec transport et sortit si fier et si joyeux qu'il en paraissait grandi de deux pouces. En passant, il jeta une poignée de baisers à Satin-Bleu, puis il prit sa course, léger comme le vent.

Le soir de ce jour, il fut beaucoup parlé du Petit-Frisé dans le monde des poupées; les militaires disaient que c'était un vrai Français, bon, entreprenant et fier; et un vieux grenadier affirma que ce garçon-là ferait plus tard un fameux lapin.

Satin-Bleu ne comprenait pas très bien la métaphore. Elle avait justement à ses pieds un lapin blanc aux yeux rouges, et, quoiqu'elle le trouvât joli, elle ne voyait pas ce que l'enfant aux cheveux bouclés gagnerait à cette transformation. Ce fut Épaulette-d'Or, qu'on avait mis auprès d'elle depuis quelques jours, qui lui expliqua qu'en langage militaire être un *fameux lapin* signifiait être un soldat remarquable.

Ailleurs, on jugeait le petit Jacques moins rondement, mais avec la même faveur. Il avait eu un grand succès auprès d'une société de misses en petits bonnets toutes fraîches débarquées de Lon-

dres. Elles s'accordaient pour déclarer que *cette petite gaarçonne avait très bocop de dignité*, *et qu'il voulait être, quand il serait grande, ioune perfecte gentleman*.

Quant à Satin-Bleu, elle n'était qu'à moitié contente; Jacques et Rose ne lui déplaisaient pas comme passants, comme admirateurs; mais comme propriétaires, c'était autre chose. Ils étaient fort jolis, sans doute, mais d'une mise par trop simple; ce n'étaient pas là des gens avec qui une poupée de sa sorte pouvait aller vivre. Elle trouvait Mlle Charmotte un peu toquée d'avoir conclu un pareil marché, et elle ne doutait pas qu'avant le jour marqué il se présenterait un acheteur digne d'elle. On le voit, l'ancienne mam'selle Gargantua n'était pas tant corrigée qu'elle se l'imaginait.

CHAPITRE VI.

LE GENTIL COMMISSIONNAIRE.

Le lendemain, de bonne heure, une jeune femme, très modestement vêtue, entrait au magasin :

« Pardon, madame, dit-elle à Mlle Charmotte, mon petit garçon m'a parlé d'un arrangement pris avec vous, qui m'a paru si extraordinaire que j'ai voulu vous demander ce qu'il en est.

— Ah ! vous êtes la mère de Jacques? Asseyez-vous, madame Imbert. Vous avez là un enfant tout à fait gentil.

— Oui, madame; avec sa sœur, c'est ma seule consolation. Par malheur, il est possédé, comme son père, du démon de l'invention.

— Il veut vous enrichir en trouvant le mouvement perpétuel.

— Hélas! c'est en le cherchant que son pauvre père nous a ruinés.

— Peut-être sera-t-il plus heureux!

— Ah! madame, le mouvement perpétuel est impossible!

— Je le sais, ou plutôt je n'en sais rien; sinon pour l'avoir entendu dire. Parfois aussi, en cherchant des choses impossibles, on en découvre d'autres possibles et utiles. Je suis sûre que cela arrivera à Jacques; il a un front si intelligent! — C'est vrai, nous avons un arrangement ensemble au sujet d'une poupée que sa sœur désire. Si, au jour de l'an, elle est encore ici, il l'aura. Si elle est vendue, je vous remettrai ce qu'il aura gagné. — Veuve, avec deux enfants, l'occupation ne doit pas vous manquer.

— Nous vivons si modestement que je m'en tire. Cela ira tant que j'aurai mes yeux. Dieu veuille me les conserver jusqu'à ce que les enfants soient élevés! c'est tout ce que je lui demande dans mes prières.

— Il vous exaucera, j'en suis sûre, dit Mlle Charmotte; il n'abandonne pas les braves gens.

— Non, répondit la veuve, il n'abandonne personne; mais il envoie des épreuves à chacun. Peut-être m'en réserve-t-il de nouvelles; les yeux me font souvent mal... Enfin, il a ses raisons en nous frappant; c'est encore pour notre bien.

— Oui, madame Imbert; quand on pense comme cela, on n'est jamais tout à fait malheureux, quoi

qu'il advienne; ce qui ne m'empêche pas de vous souhaiter du bonheur à vous et à vos enfants. Si jamais je puis vous être utile, j'en serai contente, je vous assure. »

La veuve remercia cordialement Mlle Charmotte, et la quitta en promettant de laisser venir Jacques autant qu'il le pourrait.

Jacques, ou plutôt Petit-Frisé, comme les poupées continuèrent à le désigner entre elles, tint ce qu'il avait promis. A peine avait-il dîné qu'il accourait au magasin, puis s'envolait à ses commissions. Certes, il n'avait pas surfait ses jambes; à peine parti, il était de retour; c'était à croire qu'il avait des ailes. Et il était toujours si aimable, si poli!

« Vous nous enverrez cela par votre gentil petit commissionnaire, disaient à Mlle Charmotte les dames qui faisaient des emplettes chez elle; c'est lui que nous voulons, et pas un autre. »

Il arriva plus d'une fois qu'une cliente, marchandant un objet qu'on ne pouvait céder à meilleur marché, finissait par dire :

« Soit! je vous en donne ce que vous voulez, à condition toutefois que ce soit votre petit commissionnaire qui vienne me l'apporter. »

Il n'aurait dépendu que de Jacques de s'amasser un petit magot, car on voulait lui donner la bonne-main partout où il allait; mais il était fier,



EN APPROCHANT DU MAGASIN, ROSE DÉTOURNAIT LA TÊTE.
(page 48.)

nous le savons, et n'acceptait point de cadeaux.

« Je vous remercie infiniment, disait-il ; je ne puis rien recevoir; M[lle] Charmotte me paye mes commissions.

— Eh bien, moi aussi, je veux te payer, lui dit un jour une jeune maman.

— Cela ne se peut pas, madame, répondit-il; je ne dois pas être payé deux fois pour la même chose. »

Il était inutile d'insister; Jacques, toujours souriant, doux et poli, savait se défendre, et ne faisait jamais que ce qu'il voulait faire. En tout il suivait le précepte de sa mère, et il ne voulait que ce qui était bien.

Dans les pauvres familles, on n'a guère de secrets les uns pour les autres; quoiqu'il ne semble pas, il faut de la place à un secret pour se conserver. Quand parents, enfants sont réunis dans une toute petite chambre, les cœurs sont si proches que, sans qu'il soit besoin de paroles, les pensées se glissent de l'un à l'autre comme les dépêches le long du fil télégraphique. Rose avait su, sans qu'on le lui dît, ce que son Jacques faisait pour elle; elle l'avait embrassé et assuré que, si elle n'avait pas la belle poupée, elle n'en verserait pas une larme. Mais, à cet âge, l'espérance est tellement une certitude que tous les matins, en passant devant le magasin, elle criait à sa belle convoitée :

« Bonjour, ma Satin-Bleu ! »

Cependant, à midi, au retour de l'école, elle avait un moment d'angoisse. En approchant du magasin, elle détournait la tête, fermait les yeux, et, toute tremblante, demandait à son frère :

« Y est-elle encore, dis ?

Jacques jetait un regard anxieux sur la devanture de glaces :

« Oui, Rose, elle y est. »

Alors Rose, ravie, rouvrait ses yeux tout grands et riait en saluant sa future poupée.

Mlle Charmotte, qui avait remarqué ce petit drame, entr'ouvrait bien souvent sa porte quand les enfants apparaissaient, et disait avec gaieté :

« Oui, Rose, ta poupée est encore là. »

La bonne marchande prenait de plus en plus Jacques en amitié. Le jeudi, quand il n'y avait guère de commissions à faire et pas beaucoup de clients, elle l'emmenait dans l'arrière-magasin et, sachant qu'il aimait la mécanique, elle remontait, pour l'amuser, quelques jouets à mouvements.

« Est-ce que vraiment, lui disait-elle, tu comprends quelque chose à cela ?

— Oui, mademoiselle ; et il me semble presque que je saurais en faire autant.

— Tu es donc un prodige ?

— Oh ! pas du tout ; c'est que j'ai vu travailler papa. Avec des ressorts, des roues, des poulies et des con-

trepoids, on peut accomplir bien des choses, allez.

— Même le mouvement perpétuel?

— Oui, mademoiselle. On a beau dire que c'est impossible, mon père ne le croyait pas, puisqu'il le cherchait, et mon père était très savant. Il disait qu'il ne s'agissait que de trouver une compensation à la déperdition des forces, et il était sur la voie quand il est mort.

— Je ne comprends pas du tout ce que tu me racontes là, disait Mlle Charmotte; ce dont je suis sûre, c'est que, si le mouvement perpétuel est possible, c'est toi qui le trouveras. »

Jacques ne se vantait pas en disant qu'il s'entendait au mécanisme des jouets, et il lui arriva plus d'une fois d'en réparer à merveille certains qui s'étaient détraqués. Mlle Charmotte admirait ce précoce talent; elle voyait un grand homme futur dans cet enfant, et elle se promettait de l'aider à suivre des études qui lui permettraient de parcourir une carrière utile. Il ne faut pas croire pourtant que son affection croissante pour son petit protégé l'empêchât de s'efforcer pour vendre Satin-Bleu. Elle l'offrait à tous ses riches clients; elle la vantait de son mieux; bref, elle exerçait son métier de marchande en conscience; mais, quand elle voyait ses tentatives inutiles, elle s'en consolait en pensant à la joie de Jacques et de Rose s'ils obtenaient l'objet tant désiré.

Le soir, au logis, le frère et la sœur ne cessaient de parler de Satin-Bleu, ou plutôt de Rosette, car il avait été convenu qu'on lui donnerait ce joli nom. Jacques, qui la voyait de près, avait toujours quelque chose de nouveau à en dire; il en savait long sur sa beauté. Il avait remarqué que ses yeux étaient changeants et, suivant les heures du jour, paraissaient tantôt très bleus, tantôt un peu verts, et tantôt couleur de violette; que ses cheveux n'étaient pas d'un blond si uniforme que ceux des autres poupées, qu'ils avaient des nuances plus riches, plus dorées, plus semblables à des rayons de soleil. Il avait découvert qu'elle avait des fossettes aux épaules, et même, car il l'avait vue en petite robe de dessous, un jour qu'on la changeait de toilette, qu'elle avait au bras gauche, tout près du coude, un petit signe brun pareil à un grain de beauté, sans doute une parcelle d'émail qui s'était trouvée prise dans la cire. Ce petit signe amusait beaucoup Rose, qui en avait elle-même un sur le cou : « Grâce à cela, disait-elle, si des Bohémiens nous volaient, Rosette ou moi, comme ces enfants dont nous avons lu l'histoire, ils auraient beau nous déguiser, on pourrait toujours nous reconnaître. »

CHAPITRE VII.

CHEZ LA MARQUISE.

Épaulette-d'or avait été vendu, et, depuis ce temps, Satin-Bleu se trouvait fort malheureuse à l'étalage où l'aimable officier avait été remplacé par un grand Polichinelle en drap d'or et d'écarlate qui avait des manières détestables. Il ne tarissait pas de plaisanteries sur les poupées, plaisanteries qu'il accompagnait d'affreuses grimaces et de gambades du plus mauvais goût.

« Où êtes-vous, Épaulette-d'or, soupirait Satin-Bleu toute la journée, où êtes-vous? » Parfois la nuit, elle rêvait que le gentil officier était revenu, mais, sitôt le point du jour, le méchant éclat de rire du vilain Polichinelle ne lui prouvait que trop que ce n'était qu'un rêve.

« Enfin, se disait-elle pour se consoler, je n'aurai pas longtemps à supporter le personnage. De façon ou d'autre, je quitterai le magasin bientôt : ou je serai achetée pour quelque riche petite fille, ou j'irai chez les Imbert. »

Elle aimait encore mieux aller chez les Imbert que de vivre à côté du Polichinelle.

L'avant veille de Noël, une voiture armoriée s'arrêta devant le magasin; une vieille dame en descendit. Tous les employés, Mlle Charmotte à leur tête, se précipitèrent pour la recevoir :

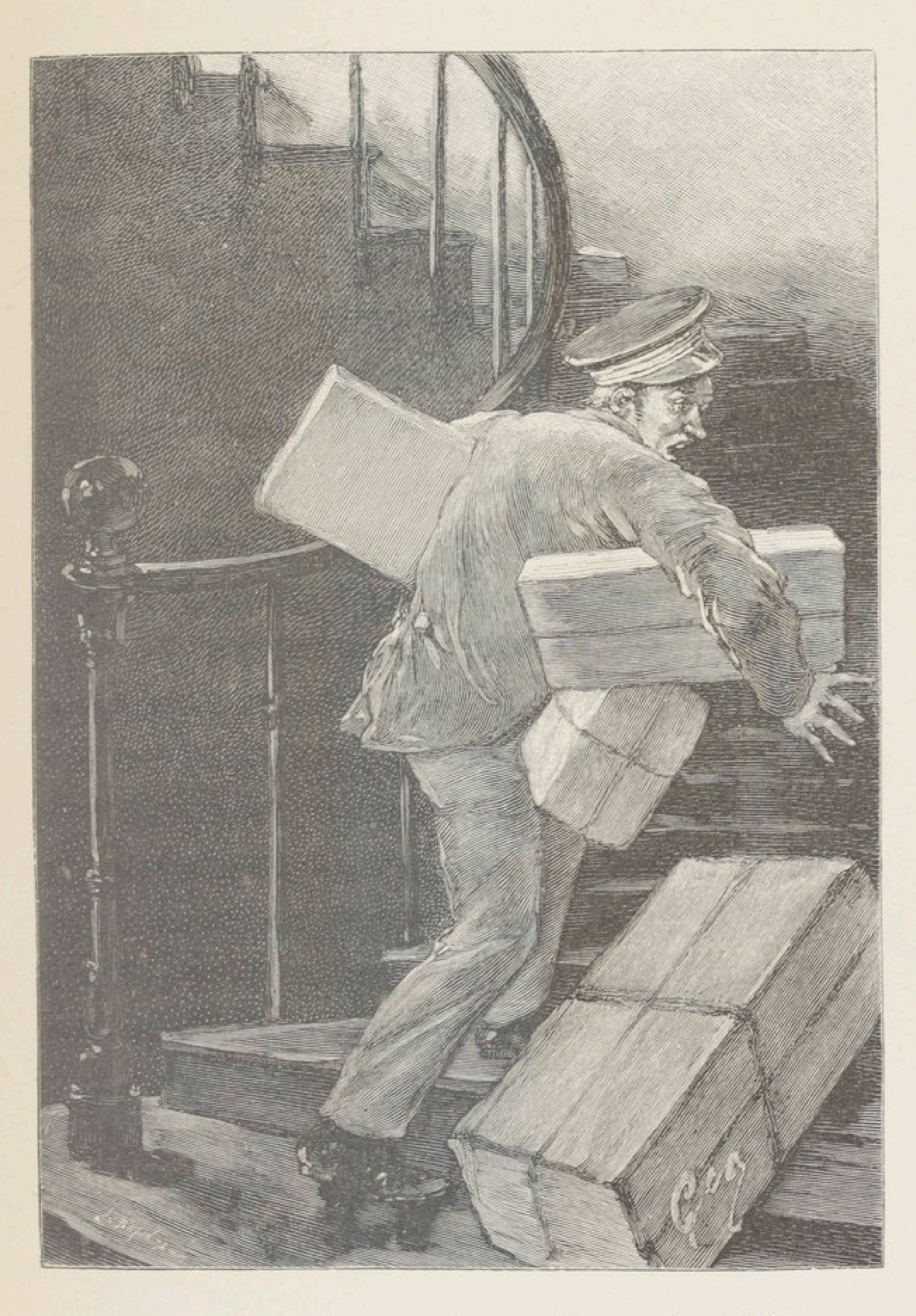
« Madame la marquise! Madame la marquise! »

Et des sourires, des révérences, des respects! Satin-Bleu comprit que cette vieille dame, toute rose sous ses cheveux blancs, était très riche et avait l'habitude de faire beaucoup d'emplettes, et elle se prit à espérer.

La vieille dame acheta des bergeries, des théâtres, des panoramas, des lanternes magiques, des jeux de toutes sortes, des soldats en quantité, des poupées par douzaines. C'était à croire que cette marquise était la mère Gigogne choisissant des étrennes pour ses nombreux enfants. Au milieu de ses achats, elle avisa Satin-Bleu, en demanda le prix, fit une petite moue, réfléchit un instant, puis soudain :

« Bah! quand on est en train de folies... je la prends. »

Jacques entrait juste à ce moment, les bras chargés de boîtes qu'on l'avait envoyé quérir chez le cartonnier. Il vit Satin-Bleu hors de sa place; il devina à l'air de Mlle Charmotte que la poupée était vendue, et il devint si affreusement pâle qu'un



TOUS LES PAQUETS LUI ÉCHAPPÈRENT. (page 55.)

des commis se hâta de le débarrasser de ses cartons, pensant qu'il allait les laisser tomber, et qu'une des demoiselles du magasin poussa bien vite une chaise derrière lui. Mais il resta debout comme pétrifié, fixant sur la poupée un regard si plein de désespoir qu'elle en fut toute remuée. Mlle Charmotte aussi sentit un remords se glisser dans son cœur; toute la satisfaction de la marchande etait gâtée par le chagrin de Jacques. Comment le consolerait-elle? comment le dédommagerait-elle? elle n'en savait rien. La poupée était vendue, il n'y avait pas moyen de s'en dédire.

Le trousseau fut rassemblé serré dans une belle boîte capitonnée de soie; Satin-Bleu fut mise, sur un lit de ouate dans une autre boîte qu'on attacha avec des faveurs roses. Cela terminé et toutes les emplettes de la marquise empilées dans sa voiture, la vieille dame y remonta, et l'on partit.

On s'arrêta en chemin pour choisir des livres d'étrennes, des boîtes de fruits confits et autres sucreries. Finalement, on gagna le logis, et les diverses acquisitions furent transportées à l'appartement de la marquise.

Satin-Bleu jugea qu'elle était confiée à quelqu'un de peu d'attention, car il tenait son carton de telle sorte qu'elle avait la tête en bas. Sans doute aussi ce quelqu'un s'était trop chargé, car, au beau milieu de l'escalier, tous les paquets lui échap-

pèrent, et la pauvre poupée sentit, malgré la ouate dont elle était enveloppée, une commotion si terrible qu'elle s'évanouit.

Quand elle reprit connaissance, elle était hors de sa boîte, couchée sur une grande table et entourée des jouets achetés au magasin Charmotte. Les premiers instants furent employés à se reconnaître :

« Bonjour! — Bonjour! — C'est toi? — C'est moi. — C'est vous? — C'est nous? — Avez-vous eu bien du mal? — Moins que de peur. Quand ce maladroit nous a laissés tomber, j'ai cru mourir. Faut-il être brutal! Ce n'est pas nous qui commettrions de telles maladresses.

— Je le crois, dit le gros Polichinelle qui en était; quand on ne porte rien, il serait mal aisé de laisser tomber quelque chose.

— Vous portez des bosses, vous, répliqua Arlequin, mais vous les tenez ferme.

— Pas du tout, ce sont elles qui me tiennent. »

Pendant ces conversations, Satin-Bleu regardait autour d'elle pour se rendre compte de sa nouvelle résidence. C'était un riche salon, avec des tentures de velours et des meubles dorés; au milieu, il y avait un sapin, — elle en avait vu de tout petits dans les boîtes de Nuremberg, — un sapin très grand, qui allait jusqu'au plafond et qui paraissait naturel. Des domestiques en livrée,

des femmes de chambre en tablier de mousseline, s'occupaient à l'orner d'après les indications que, de son fauteuil, leur donnait la vieille marquise.

On suspendait aux branches du sapin des guirlandes de fleurs et des colliers de grosses perles; on y attachait des bougies couleur de rose et couleur d'ambre; on fixait à sa pointe une étoile d'or rayonnante, et on formait du haut en bas une sorte de lacis en fil d'argent qui, aux lumières, devait scintiller comme la rosée.

Cette toilette d'un arbre intriguait les joujoux; ils ne comprenaient pas ce que cela signifiait. Ils comprirent moins encore lorsqu'on vint les prendre pour les accrocher eux-mêmes aux branches du sapin.

Le premier qui y passa fut Polichinelle; on le hissa très haut, et les autres, au lieu de le plaindre, pensèrent que c'était on ne peut plus juste et que, par ses mauvaises manières, il avait deux fois mérité d'être pendu. — Mais son sort fut bientôt partagé par ceux qui ne le méritaient pas : les pierrots, les arlequins, les poupées, les soldats, tous les innocents, tous les braves.

Du haut de sa branche, Polichinelle leur faisait des grimaces et leur chantait :

Vous y viendrez tous, vous y viendrez toutes,
Tra la la la la, la la la la la!

Il disait vrai, ils y allèrent... presque tous; il

n'y eut d'exceptées que deux ou trois grandes poupées, et, bien entendu, Satin-Bleu, qu'on installa debout au pied de l'arbre. Puis la marquise et ses domestiques quittèrent le salon; les jouets et le sapin restèrent seuls.

Quelques-uns ayant exprimé tout haut leur étonnement de ce qu'ils venaient de voir, une petite bergère en porcelaine, posée sur une console et qui habitait ce salon depuis plus d'un siècle, leur dit que le sapin sur lequel ils se trouvaient était un arbre de Noël, que c'était une coutume des pays du Nord, qui peu à peu s'était répandue partout, qu'en tout temps et en tout pays il y avait eu à la fin de l'année des cadeaux pour les enfants sages, et aussi, grâce à la faiblesse des parents, pour ceux qui ne le sont pas; que, suivant les habitudes des familles, tantôt ces cadeaux se placent dans les petits souliers qu'on met devant la cheminée la veille de Noël, tantôt dans la souche qu'on brûle cette nuit-là, mais que, de plus en plus habituellement, on les cueille aux branches d'un sapin.

Pendant toutes ces explications, le sapin soupirait.

« Pourquoi soupirez-vous, Sapin? lui demanda Satin-Bleu; n'êtes-vous donc pas content d'être si beau?

— Non, répondit le sapin, non, je ne suis pas

content. Seriez-vous contente, vous, si l'on vous coupait les pieds, et si l'on vous traînait loin, bien loin de votre bois natal, pour attacher sur vos branches... — je me trompe, vous n'avez pas de branches, — pour attacher sur vous toutes sortes de choses que vous n'avez pas l'habitude de porter? J'étais si heureux dans ma forêt! Au printemps j'avais des pousses d'un vert clair qui, à travers mon sombre feuillage, paraissaient comme des fleurs; les oiseaux venaient chanter dans mes rameaux et y construire leurs nids. Les écureuils grimpaient en se poursuivant sur l'écorce de mon tronc et s'asseyaient au plus haut de ma ramure pour y procéder à leur toilette; les lièvres gambadaient tout à l'entour de moi. J'avais le ciel sur ma tête, et j'y voyais flotter les beaux nuages, tantôt blancs, tantôt gris, tantôt roses ou couleur d'or; les hirondelles et les cigognes me saluaient au passage et m'apportaient des nouvelles du septentrion... Oh! oui, j'étais bien heureux!

— Dans la belle saison, dit la bergère de porcelaine; mais, en hiver, le froid, le vent, la neige...

— Nous aimons cela, répondit le sapin, nous y sommes habitués, nous autres. Le froid ne nous incommode pas; la neige nous couvre d'un superbe manteau; la bise nous redit les légendes du Nord, et, quoique sa voix soit rude, les histoires sont belles. J'étais bien là-bas; ici je souffre, ici j'étouffe.

C'est trop cruel qu'on vienne ainsi nous couper pour amuser les enfants.

— Mon cher Sapin, dit Satin-Bleu, qui se rappelait les paroles d'Épaulette-d'Or sur la vie qui doit être occupée, ce qu'il y a de plus triste, c'est de ne servir à rien, et vous ne pouvez qu'être satisfait de remplir votre destinée.

— Ma destinée n'est pas remplie du tout, répondit-il ; j'étais un des plus jeunes arbres de la forêt, j'avais à grandir encore longtemps et beaucoup; on m'a coupé trop tôt. Quand les sapins sont très hauts, on les coupe, il est vrai, mais on en fait de beaux mâts de navire qui voyagent sur toutes les mers; on en fabrique des charpentes de maison, on en construit des meubles, toutes choses utiles, tandis que moi...

— Il ne faut pas vouloir n'être qu'utile, Sapin, dit la petite bergère; être agréable est quelque chose, et réjouir les enfants a aussi son mérite. Moi qui vous parle, voilà plus d'un siècle que j'en suis là. Je ne sais combien de générations de bébés m'ont tour à tour sucé la tête; cela ne m'amusait pas précisément; pourtant je me résignais, me trouvant assez utile, si je les amusais.

— Et nous, demanda Satin-Bleu, à quels enfants allons-nous servir de récréation? Il ne semble pas qu'il y en ait dans la maison.

— Il n'y en a point, c'est vrai, répondit la ber-

gère; les enfants de la marquise sont tous morts, ses petits-enfants aussi; mais les enfants de ses amis sont comme les siens. Elle les choie, elle les gâte, elle leur donne continuellement des fêtes; à Noël, elle les réunit autour du sapin, et elle les comble de cadeaux.

— Quelle excellente dame! soupirèrent les poupées.

— Je vous en réponds, continua la bergère, et qui n'oublie personne. Demain, c'est la première fête, celle des enfants riches; après-demain, c'en sera une encore. M. le Sapin aura gardé tous ses ornements de fleurs, de fils d'argent, de perles d'or; on lui remettra des bougies neuves; de nouveau on le chargera de jouets; on y ajoutera mille choses utiles, surtout des vêtements bien chauds, et tous les enfants pauvres du quartier viendront danser autour de l'arbre, recevoir leurs étrennes et goûter ensuite. — Mais, ajouta-t-elle, nous avons beaucoup bavardé, voici qu'on n'y voit plus. Bonsoir à tous; je vous conseille de dormir, car demain sera une journée très fatigante, je vous en préviens. »

Malgré l'exhortation de la petite bergère, on resta longtemps éveillé sur le sapin. Nos petits personnages n'avaient point l'habitude d'être ainsi suspendus, et cette position anormale n'était pas propice au sommeil. Et puis, ce demain mysté-

rieux, cet avenir qui allait se dérouler troublait toutes ces têtes de bois, de cire ou de porcelaine. En outre, chaque fois que le sommeil commençait à les gagner, un grand soupir du Sapin faisait frissonner ses branches et réveillait les dormeurs en sursaut. Bref, ce fut pour tout ce petit monde une fort mauvaise nuit.

CHAPITRE VIII.

LE SAPIN MÉCONTENT.

Le lendemain, à la fois désiré et redouté, arriva. Les jours sont courts à la fin de décembre, et il se trouva que, cette veille de Noël-là, le temps était si couvert qu'à trois heures on n'y voyait plus qu'à peine. Il y avait un va-et-vient continuel dans la maison. A tout instant, on entendait des voitures s'arrêter devant la porte; puis des petits pas et de grands rires retentissaient dans l'escalier et dans le vestibule; c'étaient les invités qui faisaient leur entrée.

Un peu avant quatr eheures, la marquise vint au salon, accompagnée d'un domestique qui alluma les bougies du sapin; Satin-Bleu avait une peur atroce que la cire ne dégouttât sur sa robe.

Pendant ce temps, derrière la porte drapée de velours, des piétinements, du babil, des rires, produisaient un bruit joyeux.

« Est-ce que nous entrerons bientôt? demandaient les petites voix.

— Bientôt, si l'on est sage, répondait la vieille dame; mais, si l'on cherche à regarder par le trou de la serrure, gare!

— Nons sommes très sages, très sages, nous ne regardons pas du tout; c'est-à-dire nous avons beau regarder, nous ne pouvons rien voir. »

La marquise riait de bon cœur.

Aussitôt que l'arbre fut illuminé, la porte s'ouvrit toute grande, et ce fut alors comme une avalanche, ou plutôt comme les vagues de la mer se précipitant à travers une digue rompue. Ces flots d'enfants, les plus jolis du monde et les mieux parés, autour de ce sapin qu'ils enveloppaient de leurs cris de joie, formaient un tableau délicieux, mais un peu bruyant.

« Chut! chut! dit la marquise, en prenant sur la table un paquet de feuillets roses; voici d'abord une fable qui vous rappellera ce Noël-ci plus longtemps que des jouets tout de suite brisés. Il faudra que vous la conserviez tous, que vous l'appreniez et la sachiez pour l'année prochaine. En attendant, je vais vous la lire; écoutez bien :

LE SAPIN MÉCONTENT[1].

Un jeune sapin vivait
Au bois, parmi des arbustes ;
Pour tout feuillage il n'avait
Que des aiguilles robustes.

1. Traduit de Rückert.

Mécontent de son destin,
Il se plaignit un matin.

« Tous les autres sont vêtus
D'une légère verdure ;
Moi, de vilains dards pointus
Forment toute ma parure.
Je voudrais bien que le sort
Me donnât des feuilles d'or. »

Il s'endort sitôt la nuit.
Quand, à l'aube, il se réveille,
Tout couvert d'or il reluit,
Il reluit que c'est merveille;
Lors il dit : « Je suis content,
Car ils n'en ont pas autant. »

Mais une heure après, le juif
Vient avec sa grande poche ;
Il voit ce bel or massif,
Et joyeux il s'en approche ;
Il cueille, cueille empressé,
Et tout nu l'arbre est laissé.

Et le pauvret dit : « Mon Dieu!
Comme la misère est prompte !
Que mon or a duré peu,
Et que je me sens de honte!
Au lieu de cet or fatal,
Ah! que n'ai-je du cristal! »

Il s'endort sitôt la nuit.
Quand, à l'aube, il se réveille,
Tout de cristal il reluit,
Il reluit que c'est merveille.
Lors il dit : « Je suis content,
Car ils n'en ont pas autant. »

Mais un gros vent se leva,
Sifflant, soufflant avec rage.

Vite et vite il arriva
Jusqu'au fragile feuillage;
Et voilà que les cristaux
Tombent en mille morceaux.

Et le pauvret dit : « Mon Dieu!
Comme la misère est prompte!
Que le cristal dure peu,
Et que je me sens de honte!
Oh! si j'avais pour couvert
Un simple feuillage vert!

Il s'endort sitôt la nuit.
Quand, à l'aube, il se réveille,
Son vert feuillage frémit
Et bruit que c'est merveille.
Lors il dit : « Plus de souci,
Car j'ai des feuilles aussi. »

Mais vient la chèvre sautant,
Qui veut remplir sa mamelle;
Son œil oblique à l'instant
A vu la feuille nouvelle,
Et dans son avidité
Voilà qu'elle a tout brouté.

Et le pauvret tout confus,
Réduit encore à l'aumône,
Dit : « Je ne désire plus
Feuille rouge, verte ou jaune.
Mes piquants, mon seul espoir,
Si je pouvais les ravoir! »

Il s'endort sitôt la nuit.
Quand, à l'aube, il se réveille,
Il rit. Le soleil qui luit
Rit aussi que c'est merveille.
Riaient arbres et buissons,
Riaient encor les pinsons.

Et par ces rires joyeux,
Tous oiseaux, rayons, arbustes,
Du sapin capricieux
Saluaient les dards robustes.
Dès lors, content de son bien,
Il ne souhaita plus rien.

Les enfants s'étaient vivement intéressés aux mésaventures du sapin.

« Comprenez-vous, mes amis, ce que veut dire cette fable? leur demanda la vieille dame.

— Mais oui, mais oui! répondirent-ils; elle veut dire qu'il faut être content de ce qu'on est et ne pas désirer changer, parce qu'on peut s'en trouver mal, et que le bon Dieu sait mieux que nous ce qui nous est bon.

— C'est bien cela, mes enfants; il faut être content de ce qu'on est, mais aussi de ce qu'on a, et, par exemple, ne pas faire la grimace aux présents du sapin, si l'on vient à s'imaginer que tel ou tel est mieux partagé. »

A ces paroles, il y eut de la rougeur sur bien des fronts; quoiqu'un an soit un siècle pour des enfants, les nôtres se souvenaient du dernier Noël, où plus d'un avait boudé, ne se trouvant pas assez favorisé.

« Nous serons contents! bien contents! s'écrièrent-ils; nous ne voulons pas ressembler à ce bêta de petit sapin; nous ne demanderons ni des feuilles d'or ni des feuilles de cristal, et nous aimerons nos aiguilles!

— A la bonne heure, dit la marquise; la science du contentement se perd; tâchez de la cultiver, mes amis, vous vous en trouverez bien. »

La distribution des cadeaux commença.

A qui Satin-Bleu était-elle destinée? c'était la question que se posaient toutes les petites filles; elle, de son côté, se demandait à qui elle aimerait appartenir, et elle avait quelque peine à se décider, car toutes ces fillettes étaient charmantes. Cependant, après d'assez longues hésitations, elle fixa son choix sur une mignonne personne dont la robe d'ottomane blanche était agrémentée de satin cerise, qui avait au cou et au bras du corail moins rouge que ses lèvres et qui portait fièrement sa belle petite tête chargée d'une profusion de boucles brunes tombant par étage jusqu'à la ceinture. Elle était si belle, si élégante que Satin-Bleu souhaita passionnément d'être à elle : « Telle poupée, telle maîtresse, se disait-elle, je suis digne d'elle, et elle est digne de moi. »

Son souhait fut exaucé; elle fut donnée à l'adorable enfant qu'elle appelait Corail et qui était la filleule de la marquise. Les autres fillettes comprenaient que c'était à ce titre qu'elle devait une telle poupée; cependant il y eut bien des soupirs, et il est à croire que, sans l'histoire du sapin mécontent, il y aurait eu de grosses vilaines moues sur maintes jolies petites bouches.

Quant à la belle Corail, elle parut contente, mais pas trop et même pas assez, au sentiment de Satin-Bleu. La poupée était bien aise de ne pas être embrassée à pleine bouche et en danger de laisser ses joues sur les lèvres de sa maîtresse; mais elle trouvait que celle-ci aurait pu mieux comprendre son bonheur et montrer plus d'admiration pour quelqu'un qui avait attiré tout Paris devant le magasin Charmotte. N'aurait-on pas dit que cette demoiselle était accoutumée à de pareils cadeaux? Cette froideur donna à penser à notre héroïne qu'elle aurait pu tomber en de meilleures mains.

La distribution était achevée, et déjà les petites filles, à l'exception de Mlle Corail, commençaient l'éducation de leurs poupées, en leur faisant beaucoup de morale; les garçons alignaient leurs soldats en bataille et tiraient les ficelles de leurs pantins, les petits faisaient bêler leurs moutons ou chanter leurs coqs. Les clairons sonnaient, les tambours battaient; c'était un vacarme auquel la bonne marquise se soumettait en souriant; parfois cependant elle portait la main à ses oreilles, quand un son plus aigu, une dissonance plus hardie, traversait la tapageuse symphonie. Elle aimait tout des enfants, l'excellente dame, jusqu'à leur exubérance. Elle éprouva toutefois un certain soulagement quand on vint avertir que ces

demoiselles et ces messieurs étaient servis. Les bruits d'orchestre cessèrent aussitôt, remplacés par un chœur général où les mots de : quel bonheur! quel bonheur! étaient criés sur tous les tons. La plupart des jouets furent abandonnés sans façon sur les meubles et sur le plancher. Quelques petites filles emportèrent cependant leurs poupées; mais avant de passer dans la salle à manger, Mlle Corail déposa soigneusement la sienne dans l'angle d'un canapé.

On avait laissé la porte ouverte, et Satin-Bleu, de sa place, voyait tous nos petits personnages assis à la grande table, sous la gaie lumière du lustre. Autour des roses et des camélias, qui emplissaient les corbeilles d'argent, toutes ces têtes bouclées, ces frais visages, formaient une autre corbeille de fleurs, vivantes celles-là, de fleurs rieuses et gazouillantes, de fleurs qui étaient en même temps des oiseaux.

Pendant ce temps, les bougies continuaient à brûler sur le sapin, et des gémissements s'exhalaient de son écorce : « Oh! ma forêt! répétait-il, oh! mon ciel bleu! »

Le goûter fini, on revint au salon. La bonne marquise se mit au piano et joua des polkas et des quadrilles. Personne qui ne dansât, les enfants, les poupées, les pantins; plus d'une fois, Satin-Bleu eut pour vis-à-vis le grand Polichinelle

rouge et or qui lui faisait des grimaces. Malgré cela, elle se divertit beaucoup et trouva que le monde était très amusant.

Tout a une fin; cette jolie fête eut le sort commun; les gouvernantes étaient là pour emmener les enfants. En regimbant un peu, ils se laissèrent empaqueter dans leurs manteaux et leurs fourrures; puis ils embrassèrent la bonne marquise et, chargés de leurs richesses, quittèrent cette maison qui était leur paradis.

Satin-Bleu monta en voiture à côté de Mlle Corail. Au moment où la portière du riche équipage allait se refermer, le gros Polichinelle, qui s'en allait à pied avec son petit maître, adressa une dernière grimace à notre héroïne.

DEUXIÈME PARTIE

CHAPITRE IX.

HIGH-LIFE.

Ce fut très tard dans la matinée que, le lendemain de la fête de la marquise, Mlle Corail, dont le vrai nom était Mathilde, daigna s'occuper de Satin-Bleu. Celle-ci avait eu tout le loisir d'admirer l'appartement de sa petite maîtresse. C'était une merveille de luxe et de goût que cette chambre, et celle de la poupée qui en occupait un angle était plus ravissante encore. Le lit, la chaise longue, les poufs étaient en damas rose capitonné; le tapis, en velours gris perle, était semé de boutons de rose; la garniture du lavabo était d'argent, la toilette était en dentelle sur satin rose; le secrétaire, la commode, les armoires étaient d'ébène

incrusté de bronze et d'ivoire, et il y avait deux grandes psychés au moyen desquelles l'heureuse Satin-Bleu pourrait s'admirer de tous les côtés à la fois.

Mathilde, après avoir établi la poupée sur la chaise longue, arrangea avec le plus grand soin le trousseau dans les belles petites armoires. Tous ses mouvements étaient élégants et précis. On voyait qu'elle avait beaucoup d'ordre, qualité rare chez les enfants; mais il fallait qu'elle fût de nature bien froide, car, pendant tout ce temps, elle ne fit pas une caresse à Satin-Bleu, et même ne lui dit pas une parole.

Elle avait presque fini ses rangements quand une dame, qui avait dû être fort belle, mais que son teint pâle et ses yeux fatigués faisaient paraître vieille, entra d'un air indolent en traînant après elle les flots de dentelle d'un splendide peignoir. C'était la comtesse d'Orle, la mère de Mathilde : « Voyons le cadeau de la marquise? » fit-elle.

Sa fille lui présenta Satin-Bleu.

« Ah ! elle n'est pas mal.

— Vous trouvez, maman?

— Mais oui, en vérité, elle est passable. »

Passable! pas mal ! c'était tout ce que daignait dire cette comtesse. Satin-Bleu était furieuse, et ne se gênait pas pour trouver laide celle qui ne

la trouvait que passable. Heureusement, pour lui remettre les nerfs, miss Red, la gouvernante anglaise de Mathilde, entra alors. C'était une longue et maigre personne avec des repentirs blond roux très longs et des dents blanches presque aussi longues. Elle aussi venait voir le cadeau de la marquise, mais elle ne fit pas la dédaigneuse; elle déclara qu'elle n'avait jamais rencontré une si remarquable poupée. Elle ne manqua pas d'entremêler ses compliments français de *beautifuls* et de *splendid* qui sonnèrent très agréablement aux oreilles de Satin-Bleu, et lui firent juger que l'anglais était une fort belle langue et les Anglais des gens de goût.

« Quel nom allez-vous donner à cette charmante créature, miss Mathilde? demanda l'institutrice.

— Je n'en sais ma foi rien.

— Elle est si ravissante! il faudrait un nom qui exprimât cette beauté vraiment surnaturelle. Que diriez-vous de Fairy-Queen?

— Fairy-Queen! dit la comtesse, reine des fées, c'est assez joli, n'est-ce pas, Mathilde?

— Oui, maman, c'est joli; mais ça m'est égal, je ne mets pas d'importance à un nom de poupée.

— Oh! miss Mathilde, une poupée comme celle-ci, c'est plus qu'une poupée, c'est presque une personne.

— Ah! ah! vous êtes drôle, miss Red, une per-

sonne!... Soit, appelons-la Fairy-Queen, cette personne, puisque ça vous fait plaisir. »

C'est ainsi et sans plus de cérémonie que notre héroïne fut nommée.

Sa vie chez Mathilde fut très brillante, mais pas amusante du tout. Elle voyait à peine sa petite maîtresse. Celle-ci était occupée toute la matinée avec sa gouvernante et ses différents professeurs. L'après-midi, elle faisait des visites avec sa mère; assez souvent elle sortait le soir, et, quand elle rentrait, l'air ennuyé, fatigué, elle ne racontait rien à Fairy-Queen, et elle se couchait sans même lui dire : bonsoir.

Évidemment, la belle petite demoiselle avait peu d'affection pour sa poupée; elle la regardait comme un objet de luxe et ne s'occupait d'elle que pour lui changer de toilette quand elle attendait la visite de ses amies. Ces réunions étaient assez froides; Mathilde, polie mais réservée et même légèrement dédaigneuse, ne mettait pas les autres à leur aise. On ne riait guère; on s'adressait des compliments comme de petites dames, on se montrait ses poupées, on examinait leurs ajustements, on les présentait les unes aux autres en grande cérémonie; puis on les laisait dans l'appartement de Fairy-Queen, et on allait feuilleter des livres de gravures.

Fairy-Queen essayait de faire de son mieux les

honneurs de chez elle; mais sa bonne volonté se heurtait à la froideur des autres poupées. Elle était trop belle et trop généralement admirée des petites filles pour plaire à ses pareilles; la jalousie élevait son mur de glace entre la Reine des Fées et les simples personnes, et aucune liaison ne se formait. Toujours les inconvénients d'une trop grande beauté.

Quelquefois Mathilde la prenait avec elle lorsque sa mère la conduisait au Bois. Ces jours-là elle lui mettait ses robes les plus élégantes, ses chapeaux les plus pimpants. Assise auprès de sa jeune maîtresse sur le devant de l'équipage, elle partageait avec elle l'admiration des passants. « La belle enfant! » disaient les mères; « la belle poupée! » disaient les petites filles. Mais plus d'une poupée qu'on avait aussi menée à la promenade jetait à la Reine des Fées des regards malveillants, et cela lui gâtait son Bois.

En somme, il n'y avait pas grand'chose pour le cœur dans cette existence-là. La pauvre belle n'avait que des satisfactions de vanité, et, bien souvent, elle pensait qu'elle aurait été plus heureuse chez les Imbert, ces pauvres gens si affectueux, que son orgueil avait dédaignés.

La seule personne qui parût s'intéresser à Fairy-Queen, c'était celle qui lui avait donné ce beau nom. Miss Red la regardait toujours avec une ad-

miration émue; quelquefois, lorsqu'elles étaient seules, elle l'embrassait et lui disait en anglais de petits mots tendres : *Darling*, *charming thing*, etc., puis elle se parlait à elle-même. On apprend vite une langue dans laquelle on vous dit des douceurs; bientôt la Reine des Fées comprit les monologues de miss Red. Elle sut que celle-ci était l'aînée d'une famille nombreuse et pauvre; qu'elle avait trois frères et quatre sœurs, qu'elle était venue en France gagner de l'argent pour eux en enseignant sa langue, et qu'elle regrettait surtout une jolie petite Meg, la plus jeune de la famille, à qui notre héroïne ressemblait.

Cette découverte, en lui faisant comprendre qu'elle n'était aimée qu'à titre de portrait, chagrina un peu la Reine des Fées. Être aimé pour soi-même, ce rêve de tant de gens était aussi le sien. Être aimée, il ne lui manquait que cela pour être heureuse. Elle était parfaitement soignée dans cette maison, elle sentait qu'elle y pourrait vivre cent ans sans vieillir d'un seul jour; elle ne risquait pas d'y avoir la tête fendue, oh non! de ce côté, elle était bien tranquille. Mais voyez comme on change, elle aurait préféré être un peu plus en danger et un peu plus aimée; cependant elle se rappelait ce qui était arrivé au sapin mécontent et repoussait le désir de changer de maîtresse.

CHAPITRE X.

AU LUXEMBOURG.

Satin-Bleu, qui avait tant souhaité d'aller en voiture, en était un peu lasse à présent. Aussi, quand le printemps fut revenu pour tout de bon et qu'on alla à pied au Luxembourg, quelle joie pour elle! Ces arbres verts, ce ciel bleu, ce beau soleil, ces enfants courant dans les allées; les cerceaux, les ballons, les raquettes; tout cela, après l'hiver mondain qu'elle venait de passer, lui était très doux et lui rappelait le temps où sa petite tête était pleine d'illusions.

Partout où il y a des petites filles on rencontre des poupées, et toutes les poupées, heureusement, ne sont pas jalouses. De temps en temps la reine des fées entendait une petite voix lui dire : « Bonjour, Satin-Bleu! » C'était quelque pensionnaire de Mlle Charmotte qui reconnaissait la gloire du magasin et qui la saluait de son ancien nom, ignorant le nouveau.

Il y avait beaucoup de gaieté au Luxembourg, et la gaieté est contagieuse. La froide Mathilde elle-même subissait l'influence printanière. Elle daignait sourire ; elle daignait courir, toujours en prenant bien garde de rien déranger à sa toilette, mais enfin elle avait un peu de l'animation de son âge. Quant à miss Red, à qui la vue de ces enfants rappelait ses petits frères et sœurs, et surtout sa Meg chérie, elle soupirait souvent et cessait de lire pour regarder les nuages. Venaient-ils du nord? ses yeux bleu pâle semblaient les interroger et leur demander des nouvelles de sa patrie; s'ils venaient du sud, elle leur souriait et avait l'air de leur dire : « Vous allez voir ma petite Meg, vous êtes bien heureux! »

Fairy-Queen remarquait tout cela, parce que, tandis que Mathilde jouait, elle restait toujours comme une grande personne bien droite sur une chaise à côté de la gouvernante.

Elle y avait souvent nombreuse compagnie. Plus d'une petite fille, pour la voir de près, s'approchait de miss Red d'un air câlin en disant : « Vous voulez bien, mademoiselle, que je pose ma poupée ici? » La bonne Anglaise ne manquait pas de répondre oui et s'empressait de faire une place à l'étrangère aux côtés de Fairy-Queen.

Un jour qu'une ronde immense s'était formée et que miss Red avait sous sa garde une dizaine

de poupées de toute sorte, notre héroïne fut bien étonnée de s'entendre interpeller par deux petites personnes qu'elle ne reconnaissait nullement.

« C'est bien vous, n'est-ce pas, Satin-Bleu, dit l'une, quoique vous ayez une robe cerise?

— On ne peut méconnaître, ajouta l'autre gracieusement, la plus belle poupée de Paris! »

— C'est bien moi, en effet, mesdemoiselles, répondit la Reine des Fées, et on me nomme à présent Fairy-Queen, mais à mon tour puis-je savoir à qui j'ai l'honneur?... »

Les deux poupées se mirent à rire et se nommèrent : Pomponnette et Perrine, ci-devant Peluche-Rose et Crêpe-Vert, mais tellement métamorphosées, que l'ex-Satin-Bleu était bien excusable de ne pas les avoir reconnues. Elle leur demanda si elles étaient contentes de leur sort.

— Si je le suis, moi, s'écria l'ancienne Peluche-Rose, c'est que j'ai un bon caractère, car je suis tombée chez des enragés. La sœur et les frères ne pensent qu'à la guerre; leur chambre est un champ de bataille en permanence. Sous prétexte que leur père est capitaine, ils font battre leurs jouets toute la journée; il est vrai que ces jouets sont des soldats. Leur vieille cantinière n'avait plus de jambes; ils m'ont affublée de sa dépouille, et, comme elle était plus petite que moi, vous voyez de quoi j'ai l'air avec cette jupe qui ne me

couvre pas le genou et cette veste qu'on ne peut boutonner. Du matin au soir on n'entend chez nous que coups de fusil, coups de canon, commandements : Au pas! en joue, feu! chargez! en avant, à droite, à gauche! Ce n'est que lorsque la bonne appelle ce petit monde pour le déshabiller et le mettre au lit qu'on dit enfin : « Rompez les rangs. » Ah! c'est une vie terrible; tout ce bruit m'a déjà rendue sourde à moitié.

— Vous étiez plus tranquille chez Mlle Charmotte, dit Satin-Bleu.

— Et mieux mise aussi. Il n'est plus question pour moi de peluche ni de dentelles. Je suis à faire peur, n'est-il pas vrai?

— Mais non, et si votre habit de cantinière était mieux à votre taille, vous seriez charmante toujours; ce bonnet de police vous sied à ravir.

— C'est ce que me dit Épaulette-d'Or.

— Comment! Épaulette-d'Or?

— Ne vous ai-je pas conté que je l'avais retrouvé? bien mal en point, le pauvre homme. Il n'a plus qu'un bras et qu'une jambe; mais je l'aime tel qu'il est, parce qu'il est très brave et très bon, et je pense que bientôt nous nous marierons. Je vous le dis en confidence. Ne le répétez pas, c'est encore un secret. »

Satin-Bleu promit qu'elle serait discrète et souhaita tous les bonheurs à la fiancée d'Épaulette-

d'Or. Puis elle interrogea Crêpe-Vert, ou plutôt Perrine sur sa destinée.

Perrine avait une vie plus tranquille que Pomponnette; mais elle ne portait plus de toilettes de crêpe. Ses robes étaient en cotonnade, et jamais on ne la voyait sans le large tablier à bavette et le bonnet breton. Sa petite maman ne rêvait que ferme et campagne, et, en conséquence, faisait de sa poupée une fermière. Elles avaient déjà passé une semaine à une terre de famille et elles allaient y retourner pour tout l'été; elles s'y levaient dès l'aube pour aller à la basse-cour donner du grain à la volaille. Les pigeons et les poulets étaient très reconnaissants, trop même, car ils vous sautaient sur les épaules et sur la tête, ce qui ne laissait pas d'avoir des inconvénients. Bref, Perrine n'était pas satisfaite du tout.

Interrogée à son tour, Fairy-Queen raconta sa vie, cette vie régulière, triste, sans incidents ni accidents, cette vie de luxe. Les poupées, à l'exception de Pomponnette, la déclarèrent heureuse au suprême degré.

« Quoi! vous n'êtes pas ravie d'une telle existence! quoi! vous n'êtes pas enchantée! Mais vous êtes une ingrate, ma chère!

— Vous avez raison, répondit-elle, je suis heureuse; je devrais être heureuse, et pourtant...

— Oh! lui dit à l'oreille la petite cantinière, je

devine, moi, ce qui vous manque. Quand on est aimée, on peut tout supporter, et, quand on ne l'est pas, rien ne plaît. Moi, je suis chérie de mes tourmenteurs, c'est pourquoi je me trouve encore assez bien chez eux; mais vous, ô vous, ma pauvre amie, je comprends très bien que vous soyez triste. »

Les confidences de ces demoiselles furent interrompues par l'arrivée d'une négresse qu'une belle enfant aux yeux noirs, blanche de la blancheur mate des pays chauds, très richement vêtue, et accompagnée de deux gouvernantes, vint poser au milieu des autres poupées pour s'élancer dans la ronde où toutes les petites filles, la fière Mathilde en tête, l'accueillirent avec des sourires de bienvenue. Une riche toilette est toujours partout une recommandation.

Il en fut de même pour la négresse. D'abord, en voyant la couleur de sa peau, les poupées blanches s'étaient reculées d'intention; mais un regard jeté sur sa robe de satin jaune broché d'argent, sur son écharpe de crêpe de Chine pailletée d'or, sur les anneaux scintillants qui ornaient ses oreilles et son nez, sur les colliers de corail et d'ambre qui retombaient sur sa poitrine noire, sur les bracelets émaillés qui serraient ses jambes et ses bras, les fit lui adresser la parole fort gracieusement. La négresse, toute charmée de cet

accueil, leur raconta beaucoup de choses dans un très drôle de français mêlé de portugais. Elle leur dit qu'elle arrivait de Rio-Janeiro, que la belle petite demoiselle avec qui elle se promenait était la fille unique d'un Brésilien vingt fois millionnaire qui l'avait amenée en France pour faire son éducation. Elle, Pépita, la poupée, avait été très fâchée de quitter le Brésil, qui est un magnifique pays où il n'y a point d'hiver, où les colibris et les oiseaux-mouches sont aussi nombreux qu'en France les simples mouches, et où les plantes les plus rares, qu'ailleurs on élève dans des serres, poussent toutes seules en pleine terre, comme ici les marguerites des champs.

Elle leur dit que, la nuit, il n'y a pas besoin d'allumer des becs de gaz, parce qu'il y a de grands papillons et aussi de petites mouches qui brillent comme des étoiles et qui illuminent les bosquets; que le père de Luisa, c'était le nom de la belle petite, avait un jardin immense, rempli des fleurs les plus splendides et où il y avait quantité de jets d'eau. Elle ajoutait qu'on ne faisait guère autre chose au Brésil que de se bercer dans des hamacs.

Comme elle adorait babiller, elle leur donna aussi une foule de détails sur l'esclavage; comme il était maintenant aboli, on n'achetait plus les nègres. On les engageait à titre de domestiques

et on les payait; mais ils n'étaient pas encore contents, parce qu'il fallait toujours qu'ils travaillassent et qu'ils étaient toujours noirs.

Elle leur fit le récit de son voyage pour venir en Europe; il avait duré des semaines; elle avait bien souffert du mal de mer et Luisa aussi. Au beau milieu de la traversée le vaisseau avait été assailli par une tempête épouvantable; les vagues étaient plus hautes que des maisons, le tonnerre ne cessait de gronder, le vaisseau craquait de toutes parts. Les passagers croyaient que c'était fini, qu'on allait périr. Une des gouvernantes de Luisa s'était évanouie, l'autre criait presque aussi fort que le tonnerre grondait. Mais elle, Pépita, quoiqu'elle eût bien peur, n'avait rien dit, et Luisa avait été de même très courageuse; elle n'avait ni pleuré ni crié; elle s'était mise à genoux et avait prié tout le temps qu'avait duré l'orage. A la fin le tonnerre s'était tu, le vent s'était apaisé, la mer s'était calmée, et jusqu'en France on n'avait plus eu que du beau temps.

La petite négresse aurait conté sans doute encore d'autres histoires, mais le soleil s'abaissait. L'heure du dîner est impérieuse; les bonnes et les gouvernantes donnèrent le signal du départ. Les petites filles reprirent en hâte leurs poupées, et, après s'être dit au revoir, se dispersèrent dans toutes les directions.

CHAPITRE XI.

EN BOURGOGNE.

Satin-Bleu se réjouissait de se retrouver bientôt avec Pomponnette, avec Perrine et l'amusante négresse; mais son espérance fut trompée. Le lendemain même de ce jour où l'on avait tant babillé, le père de Mathilde emmena sa femme et sa fille passer l'été à sa terre de Bourgogne. Notre héroïne fut du voyage, lequel lui offrit peu d'agréments, car elle le fit dans sa boîte en compagnie des bagages, en sorte qu'elle ne vit rien du pays qu'on traversait. A quelques jours de là, Mathilde, ayant la visite des enfants d'un château voisin, vint chercher la Reine des Fées pour la leur faire admirer. On se promena dans le jardin. La poupée put se rendre compte qu'il était très grand, très beau, qu'il y avait des charmilles, des statues, des pièces d'eau, et que le château était d'une très riche architecture. Ce fut tout; le soir même elle réintégra sa boîte et n'en sortit plus de longtemps. Elle se demandait pourquoi

Mathilde l'avait emmenée en Bourgogne. Elle aurait aussi bien pu, certainement, la laisser à Paris.

Pauvre Satin-Bleu! qu'elle aurait voulu être à la place de Perrine, aller comme elle à la basse-cour, vivre au milieu des pigeons, des poulets, au risque des désagréments! comme elle aurait changé avec Pomponnette! Ne valait-il pas mieux passer sa vie dans un camp que dans une boîte, et être exposée à trop de bruit qu'à trop de silence? Oh! cette boîte, elle avait beau être douillette et capitonnée, elle avait beau être un écrin, c'était une tombe.

Pauvre Satin-Bleu! à quel point elle aurait été plus heureuse chez les Imbert! Elle se repentait amèrement d'avoir, par orgueil, souhaité leur échapper. Sûre maintenant que nos désirs nous trompent, elle s'efforçait de ne plus en avoir; mais, quoi qu'elle fît, elle ne pouvait ne pas souhaiter de sortir de sa geôle, et de respirer un peu d'air pur.

Elle fut exaucée. Un beau matin de juillet, Mathilde la tira de son cachot, lui fit une superbe toilette. Notre poupée comprit, par ce que disaient entre elles miss Red et sa petite maîtresse — car celle-ci ne lui adressait jamais la parole directement — qu'on était invité, chez un baron, à une fête d'enfants donnée pour le jour de naissance de

ses deux petites filles, qui étaient jumelles et s'appelaient Marguerite et Violette, des noms de fleurs. On peut penser si la pauvre recluse se réjouit!

A peine fut-elle habillée qu'on monta en voiture. Il faisait le plus beau temps; le ciel était d'un bleu délicieux. De jolis nuages blancs poussés par une légère brise l'animaient comme des vols de cygnes, et le soleil du matin illuminait cet azur et ces blancheurs. La voiture roulait sur une belle route unie, entre un double rideau de saules et de peupliers qui agitaient doucement leurs têtes comme pour saluer l'équipage. On longeait de vastes prairies où l'herbe parfumée repoussait déjà haute et promettait un beau regain, le long de grands blés mûrs pour la faucille et qui ondulaient comme des vagues d'or. On rencontrait des bouquets d'arbres tout emplis du gai chamaillis des oiseaux, des étangs cachés sous les saules où les canards conduisaient en caquetant leur jeune couvée. Et l'on voyait courir au loin de petites rivières qui ressemblaient à des rubans d'argent où, de place en place, les rayons du soleil faisaient jaillir des aigrettes de diamants.

Fairy-Queen (qui depuis des semaines n'avait vu la clarté du jour) ouvrait de toute leur grandeur ses beaux yeux si longtemps fermés. Elle était surtout émerveillée des chèvres qui broutaient le long des haies et qui, sans s'interrompre, levaient

sur la voiture un œil oblique et malicieux; des moutons qui s'ébranlaient ou s'arrêtaient par masse, comme des régiments, et se mettaient à courir par la raison que celui qui était le plus en avant avait couru; des vaches qui, avec leurs robes blanches, rousses, noires ou tachetées faisaient un si bel effet sur le vert des prés, et qui, au bruit de la voiture, quittaient leur repas ou leur digestion, se hâtaient jusqu'à la route, et, d'un air à la fois curieux et tranquille, la regardaient passer. Tous ces animaux, dont elle n'avait vu que des réductions en carton ou en bois, lui paraissaient d'une taille prodigieuse, et leurs bêlements, leurs mugissements, qu'elle n'avait entendus non plus qu'en très petit, lui faisaient passer un peu de frisson dans les épaules. Elle s'étonnait de voir ces énormes animaux conduits la plupart du temps par un tout petit garçon, sinon même une petite fille, qui n'avait pour les faire obéir qu'une mince baguette de saule ou de coudrier.

Le château du baron était à une petite lieue, on y arriva bientôt. Les jumelles vinrent recevoir les trois dames, saluèrent miss Red avec une grande politesse, embrassèrent affectueusement Mathilde et poussèrent des cris d'admiration à la vue de Satin-Bleu. La Reine des Fées n'était pas moins émerveillée des deux petites filles que celles-ci

l'étaient d'elle; elle n'avait jamais rien vu de si joli et de si pareil. Marguerite et Violette se ressemblaient comme deux gouttes d'eau. De taille absolument égale, blanches de la même blancheur, blondes du même blond, toutes deux potelées, on aurait dit une paire de tourterelles d'une même nichée. Toutefois rien de gémissant; au contraire, elles étaient la gaieté en personne, un perpétuel et double éclat de rire, car elles riaient toujours l'une et l'autre en même temps comme elles faisaient tout. Elles étaient jumelles de caractère aussi bien que de corps, et elles avaient tellement les mêmes idées, les mêmes goûts, les mêmes sentiments, qu'il semblait qu'elles n'eussent qu'une seule âme pour elles deux. Mais c'était une âme charmante, aussi les parents étaient-ils heureux de l'avoir en deux exemplaires.

Les jumelles conduisirent Mathilde, sa gouvernante et sa poupée au salon d'où partait un bruit de ruche ou de volière. Tous les invités étaient là; disons plutôt les invitées, car il n'y avait que des petites filles et au plus deux ou trois petits garçons de quatre à cinq ans que leur jeune âge avait fait admettre. Au milieu de ce groupe babillant se tenait un grand et beau jeune homme qui paraissait plus gai et plus enfant que les enfants.
« C'est notre oncle Frédéric, dirent à Mathilde

Violette et Marguerite, vous savez qu'il est philosophe.

— Philosophe?

— Oui, professeur de philosophie.

— Philosophe! professeur! cela renversait toutes les idées de Fairy-Queen. D'après ce qu'elle avait entendu dire dans le monde, elle croyait que les philosophes et les professeurs étaient des gens très graves, qui ne riaient guère et ne jouaient jamais, et ce monsieur qui, à la fois professeur et philosophe, aurait dû être doublement grave, elle le voyait rire aux éclats et organiser de petits jeux. Elle n'y comprenait rien, à moins que deux gravités réunies ne se détruisent l'une par l'autre comme les électricités, et mieux encore ne fondent en une belle gaieté. Mathilde pensait sans doute de même que sa poupée, car elle contemplait le jeune homme d'un air de profond étonnement, et miss Red, qui avait la vue très basse, avait mis son lorgnon pour le regarder.

Cependant les jumelles racontaient combien l'oncle Frédéric était aimable et gai, et quelle joie c'était, quand, les vacances arrivées, il venait voir ses petites nièces. Il adorait les enfants, surtout les petites filles qu'il trouvait infiniment plus gentilles que les garçons, et il n'était jamais plus heureux que lorsqu'il en était entouré. C'était lui qui avait voulu qu'on invitât toutes celles du voi-

sinage pour la fête des deux sœurs; c'était lui qui avait trouvé que ce ne serait pas amusant de rester à la maison et que, puisque le temps était beau, on irait dîner au bois. Il avait fait préparer des provisions et commandé deux breaks qui allaient être là dans un instant.

On présenta Mathilde et Fairy-Queen. Cette dernière eut le succès d'admiration auquel elle était accoutumée, et l'oncle Frédéric déclara qu'elle était par sa beauté digne d'être une petite fille. Mais on n'avait pas de temps à perdre en compliments. Un bruit de roues et de coups de fouet annonçait l'arrivée des voitures : « En route! en route! » criat-on, et on s'élança en tumulte dans la cour.

Il fallut s'installer dans les breaks, l'oncle Frédéric aida les gouvernantes à y monter; quant aux enfants, il les y jeta les uns après les autres; avec de la bonne volonté on réussit à caser tout le monde; puis le signal fut donné et les deux véhicules pesamment chargés s'ébranlèrent et se mirent à avancer un peu à la façon de ces chariots antiques, auxquels, a dit Boileau,

> Quatre bœufs attelés, d'un pas tranquille et lent,
> Promenaient dans Paris le monarque indolent.

Mais qu'importait au fond? on n'était pas pressé d'arriver; on s'amusait tant! L'oncle Frédéric, qui suivait à pied, allait tantôt à un break, tantôt à

l'autre, et mettait tout en liesse. « Que vous êtes heureuses d'avoir un tel oncle! » disait-on aux jumelles qui répondaient toutes deux : « Ah! je crois bien! »

« Si vous vouliez conclure un échange, dit une espiègle aux cheveux dorés, j'ai deux oncles que je troquerais de bon cœur contre celui-là.

— Vous ne feriez pas un mauvais marché, dit une autre; vos deux vieux oncles ne savent que gronder. Moi j'en ai trois qui ne sont pas trop ennuyeux; je les offre tous contre l'oncle Frédéric, et je donne par-dessus le marché une tante, une très bonne tante. Ça va-t-il?

— Non, non, répondaient Marguerite et Violette, quand on nous offrirait tous les oncles et toutes les tantes de l'univers, et, par-dessus, tous les cousins et toutes les cousines, nous ne donnerions pas la moitié de l'oncle Frédéric, pas même le quart, pas même son petit doigt. »

Et l'on riait, l'on riait.

CHAPITRE XII.

AU BOIS.

Si lentement qu'on aille, quand on va toujours, on finit par arriver. On était au bois à midi. Le couvert fut bientôt mis par terre, dans un joli endroit tout plein de mousse, auprès d'une source claire comme le cristal et gazouillant comme une hirondelle. On avait grand'faim, et on fit honneur aux poulets froids, aux pâtés, aux salades de pommes de terre, mets accoutumés des parties de campagne, plus d'honneur encore aux fruits et aux gâteaux. Il fallut même toute l'autorité des bonnes, appuyée par celle du professeur, pour qu'on laissât quelques biscuits de Savoie et quelques tartelettes pour le goûter.

Quelle joyeuse après-midi! et quels bons rires les échos endormis sous les chênes et les hêtres eurent à répéter! On cueillit des fleurs à la lisière du bois, on en fit des couronnes entremêlées de violettes et de marguerites. Les garçons voulurent

en avoir aussi, et l'oncle Frédéric, sans aucune difficulté, se laissa mettre sur la tête une belle guirlande que ses nièces lui avaient tressée et qui lui allait au mieux.

On découvrit des fraises, on en mangea, et on en conserva très peu pour le goûter. Puis on forma des rondes; on chanta : *La tour, prends garde*, et le *Chevalier du guet;* ensuite on joua à *Colin-Maillard* et à *Cache-cache.*

L'oncle Frédéric excellait à trouver les meilleures cachettes; impossible de le découvrir tandis que lui vous dépistait toujours où que vous fussiez. On aurait dit vraiment qu'une des mouches dorées qui vibraient dans la ramure venait lui bourdonner à l'oreille le secret de ses petites amies. Et il courait si bien que personne ne pouvait l'attraper et qu'il attrapait tout le monde.

Quand on fut un peu fatigué, on se rassembla autour du jeune homme. Il proposa des énigmes, des charades, des mots carrés, mille jeux qui exercent l'esprit tout en l'amusant. De plus en plus, la petite société était enthousiasmée du jeune professeur.

La froide Mathilde elle-même était sous le charme comme les autres. Elle désira le suffrage du philosophe; or, comprenant qu'il n'aimait rien tant que le naturel, la simplicité et la bonne humeur, elle s'improvisa tout de suite ces qualités,

et se montra si gentille qu'elle obtint, à maintes reprises, de l'oncle Frédéric un sourire d'approbation dont elle se sentait très fière.

Pendant ce temps, les oiseaux, qui avaient fort bien dîné des excellentes miettes de pain et de gâteau qu'ils avaient trouvées, s'étaient convaincus que c'était jour de réjouissance et chantaient à tue-tête dans le feuillage ensoleillé.

Assises un peu à l'écart, les gouvernantes causaient entre elles, et Fairy-Queen, sur les genoux de miss Red, écoutait leur conversation. Elles se faisaient leurs confidences, elles se racontaient leurs histoires qui se ressemblaient toutes : des familles pauvres qu'il fallait soulager, l'expatriation, l'entrée en service, l'abdication de sa volonté, de sa personnalité, une tâche difficile à remplir, et trop souvent des enfants qui la rendaient plus pénible par leur indocilité. Bien peu de ces demoiselles entonnaient l'éloge de leurs élèves; cependant miss Red louait le sérieux et l'application de Mathilde, et la bonne allemande des jumelles disait que les deux petites filles étaient tout à fait *ponnes* et qu'elles méritaient bien d'avoir un *ongle chentille* comme M. Frédéric. Mais toutes les autres gouvernantes se plaignaient.

Jeux et causeries avaient empêché de remarquer que les gais rayons de soleil qui tout à l'heure emplissaient le bois de paillettes d'or avaient dis-

paru, que le ciel s'était assombri et que les ramages avaient cessé. Tout à coup un crépitement de pluie se fit entendre sur le sommet des arbres, et, glissant entre les feuilles dentelées des chênes, de larges gouttes d'eau s'étalèrent sur la terre brune. On aurait dit de gros sous.

« Mon Dieu! il pleut! crièrent les bonnes et les enfants, sauvons-nous!

— Il pleut, il pleut bergère.

fredonna le professeur. Mais ce n'est rien, une ondée aussitôt finie que commencée. En restant sous les arbres, personne ne sera mouillé.

— Oh! dit la bonne des jumelles qui avait une très jolie robe, allons plutôt à la maison du garde forestier, c'est à deux pas.

— Oui! oui, appuya Mathilde qui, elle aussi, tremblait pour sa fraîche toilette.

— Courons! » dit le professeur.

Les jumelles et leur bonne partirent en avant et tout le monde s'élança sur leur trace, Fairy-Queen comme les autres, portée par miss Red.

La maison forestière était à deux pas, comme l'avait affirmé la bonne, seulement c'étaient des pas de géant. Il fallut aux petites jambes de ces demoiselles et de ces messieurs cinq bonnes minutes pour les faire, et lorsqu'on arriva, la pluie avait cessé. Mais, comme on ne voulait pas avoir tant

couru pour rien, on trouva qu'il pleuvait encore et qu'il était indispensable de se mettre à l'abri.

La femme du garde imposa silence à un grand chien de chasse blanc tigré de noir qui aboyait à tous ces menus personnages, et introduisit ceux-ci dans sa grande chambre, à côté de la cuisine. Sa petite fille Françon se dépêcha d'apporter ce qu'il y avait de chaises et de tabourets dans la maison, encore n'y en eut-il pas autant qu'il en aurait fallu, quoique plus d'un siège eût deux et même trois occupants.

Pour Fairy-Queen, elle était mieux qu'assise, miss Red, heureuse de s'en débarrasser un moment, l'avait posée sur le grand lit drapé de cotonnade jaune à dessins rouges, ce luxe des campagnes bourguignonnes. Mais à peine était-on installé que le soleil vint rire aux petites vitres des fenêtres et qu'on dut convenir qu'il ne pleuvait plus.

« Allons goûter ! » s'écria l'oncle Frédéric, et, prenant Françon par la main : « Voilà une enfant qui sera des nôtres, n'est-ce pas, madame la forestière? Nous l'emmenons. »

La mère n'eut garde de refuser un plaisir qui mettait en joie les yeux de sa fille, et l'on repartit, juste aussi nombreux qu'on était venu, car si l'on emmenait Françon, en revanche on oubliait Fairy-Queen.

Celle-ci ne s'en aperçut point; fatiguée de l'ani-

mation de cette journée, à peine sur le lit elle s'était endormie.

Ce fut un rayon qui vint la réveiller en jouant sur la courte-pointe à ramages. Elle se souvint, regarda dans la chambre, ne vit plus personne, mais ne s'inquiéta nullement. On ne manquerait pas de venir la chercher; elle n'était point de ces personnes qu'on oublie.

Elle se demandait si elle s'accorderait encore un petit somme en attendant, quand elle remarqua, couchée près d'elle, une chose si étrange, si bizarre, qu'à cette vue toute velléité de dormir s'enfuit bien loin.

Cet objet ou cette créature avait une tête de chiffon sur laquelle une aiguille, douée de plus de bonne volonté que de talent, avait brodé des yeux et des narines avec du fil noir et une bouche avec du fil rouge. Cela avait des bras de chiffon et point de mains, des jambes de chiffon et point de pieds. Et cela montrait une certaine recherche de toilette : un jupon de fine laine rouge, un tablier de soie gorge-de-pigeon, un bonnet de dentelle; et au cou ou plutôt à ce qui voulait être un cou, un collier de grosses perles de verre formant trois rangs.

« Mon Dieu! mon Dieu! qu'est-ce que cela? » dit tout haut Satin-Bleu sans craindre d'être entendue, car un paquet de cette espèce ne devait

pas avoir d'oreilles. Mais, à son grand étonnement, une petite voix sortit de cette bouche en fil rouge et dit : « Je suis une poupée, mademoiselle. »

Était-ce bien possible? Cela parlait, cela avait la prétention d'être une poupée! cela serait de la même espèce que Satin-Bleu! oh!...

La Reine des fées était suffoquée, elle eut besoin de se rappeler les leçons qu'elle s'était attirées au magasin Charmotte pour ne pas témoigner son mépris à cette créature de chiffon qui osait se dire de sa sorte. Mais le refrain de « Mam'selle Gargantua » lui sonna dans la pensée, et elle dit à l'autre d'un ton assez doux :

« Ah! vraiment, vous êtes une poupée?

— Oui, mademoiselle, et vous?

— Moi aussi.

— Je vous avais prise pour une petite fille. Il faut que vous soyez de Paris pour ressembler autant à une personne.

— Je suis de Paris. Et vous?

— Moi je suis d'ici; c'est la forestière qui m'a confectionnée pour sa petite Françon, au moins à ce que m'a dit celle-ci, parce que moi, je ne me rappelle pas, vous pensez.

— Quelle drôle d'idée a eu la forestière de vous fabriquer! elle pouvait bien acheter à sa fille une poupée.

— Oui, mais pour ça, il fallait aller à la ville, c'est loin; et dépenser de l'argent, ce qu'elle n'aime pas, car elle est très économe, la forestière; elle dit que de son temps les petites filles n'avaient jamais de poupées achetées, que leurs mères leur en confectionnaient, ou qu'elles s'en arrangeaient elles-mêmes quand elles étaient adroites. Et puis, écoutez donc, je suis bien aise qu'elle m'ait fabriquée, comme vous dites, parce que sans cela, sans cela... je ne vivrais pas.

— Et vous êtes contente de vivre? vous êtes donc heureuse, Chiffonnette?

— Heureuse! je crois bien! Mais je ne m'appelle pas Chiffonnette, je m'appelle Margot. Et vous?

— Fairy-Queen.

— Fai...?

— Fairy-Queen.

— Quel drôle de nom! est-ce qu'il est dans le calendrier?

— Non, il est dans Shakespeare.

— Je ne sais pas ce que c'est.

— Je le pense bien. C'était un poète anglais.

— Ah! »

Margot, ne sachant pas davantage ce que c'est qu'un poète et qu'un Anglais, la conversation s'arrêta. Cependant, après un silence, la Reine des Fées répéta sa question :

« Ainsi, vous êtes heureuse?

— Bien heureuse. Françon m'aime tant. Elle me berce, elle me chante de jolies choses, elle me dit des histoires. Pensez donc, elle n'a ni frère ni sœur, je suis tout pour elle. Lorsqu'elle est à l'école ou qu'elle aide sa mère au ménage, je reste tranquillement sur le lit, à l'attendre; dès qu'elle est libre elle vient me prendre, et nous nous promenons dans le bois. C'est tout ce qu'il y a de plus amusant. Nous cueillons des fleurs, nous écoutons les oiseaux, nous les connaissons tous d'après leur chant. Nous cherchons leurs nids pour regarder leurs jolis œufs bleus, ou verts, ou tigrés; plus tard, quand les petits sont éclos, nous les regardons ouvrir leurs grands becs et crier. C'est très amusant; ils n'ont pas peur de nous, les oiseaux, parce qu'ils savent que Françon ne leur fait pas de mal et moi encore moins. Nous allons aussi dans les champs jouer avec les petites bergères. Une fois j'ai eu grand peur et Françon aussi. Un taureau s'est fâché contre ma robe rouge, il m'a prise sur sa corne et m'a jetée en l'air. Je suis allée tomber à l'autre bout du pré. Pourtant je n'ai eu aucun mal. Mais Françon me croyait finie et elle pleurait, elle pleurait... »

A cet endroit du récit de Margot, le chien tigré s'élança en bondissant dans la chambre dont la porte était restée ouverte. « C'est Stentor, dit la poupée de chiffon, un jeune chien que

le forestier élève pour remplacer notre Diane qui se fait vieille. »

Il paraît que l'éducation de Stentor était peu avancée, car il sauta sur le lit au grand effroi de la Reine des Fées.

« N'ayez pas peur, lui dit Margot, il n'est pas méchant, il ne me touche jamais. »

Il ne la touchait pas, sans doute parce qu'il savait qu'elle était de la maison; mais, envers l'étrangère, l'inconnue, il ne se crut pas tenu au même respect. Il pensa même peut-être qu'elle était là indûment et crut que ce serait agir en bon chien que d'en débarrasser la maison. Il la saisit par ses jupes et sauta à terre sans la lâcher. Heureusement il y avait devant le lit un épais tapis de lisière; sans cela, sûrement la pauvre belle aurait été assommée.

Une fois qu'elle fut sur le plancher, Stentor la considéra un instant, tourna autour d'elle d'un air indécis, puis la reprit dans sa robuste mâchoire, et se mit à la secouer avec l'entrain d'un jeune chien qui s'amuse. On imagine quelle fut l'épouvante de la Reine des Fées en se sentant entre les dents de cet animal. Elle s'attendait à être dévorée toute vive, et peut-être lui serait-il arrivé en effet d'être mise en morceaux, quand par bonheur, pour elle, une idée de devoir traversa la cervelle de Stentor. Son maître s'était



ENFANTS ET BONNES, TOUT COURAIT (page 107).

donné beaucoup de mal pour lui apprendre à rapporter; il allait lui montrer qu'il avait profité des leçons et lui rapporter cette chose étrange, venue là il ne savait comment.

Sitôt pensé, sitôt fait; il prend délicatement entre ses mâchoires la taille mince de Fairy-Queen, sort de la maison et s'en va à travers le bois sur la piste de son maître.

Il passa près de l'endroit où les enfants étaient à goûter. A la vue de sa belle poupée dans la gueule d'un chien, la froide Mathilde jeta un cri d'épouvante qui fut répété par tout le monde. Le chien s'arrêta à regarder ces gens en émoi.

« Ici, Stentor! ici! cria la petite Françon.

— Viens! viens! viens! Tiens! tiens! tiens! » Et toutes les voix l'appelaient, et toutes les mains lui tendaient du sucre ou du gâteau.

Il aimait fort l'un et l'autre, le brave Stentor; mais c'était un digne chien qui ne voulait pas se laisser séduire. Aussi, craignant peut-être de céder, il reprit sa route, en courant cette fois comme les chiens savent courir.

Alors on le poursuivit. Enfants et bonnes, tout courait, excepté l'oncle Frédéric, qui savait bien que ce n'était pas le meilleur moyen de protéger la poupée. En effet, le chien, affolé par cette troupe qui venait après lui en criant, s'était élancé dans les broussailles au grand dommage de

Fairy-Queen, dont elles déchiraient les vêtements, dont elles arrachaient les cheveux. Enfin Stentor, au bout de sa course haletante, trouva son maître occupé à marquer des arbres qui devaient être abattus. Il déposa la poupée à ses pieds et le regarda de l'air d'un chien qui s'attend à des remerciements.

« Qu'est-ce que c'est que ça, Stentor? demanda le forestier, tu vas à la chasse aux poupées, maintenant? »

Quant à Diane, la mère de Stentor, qui était là, elle flairait la belle étendue par terre et avait des mouvements qui ressemblaient à des haussements d'épaules, et de petits aboyements qui disaient :

« Mon pauvre garçon, si tu crois que c'est de ce gibier-là qu'on rapporte! » Et le pauvre Stentor, qui avait espéré que sa prouesse lui vaudrait des félicitations, s'en alla, tête basse, se cacher derrière un arbre.

Cependant la troupe qui poursuivait Stentor arriva aussi. Après avoir repris haleine, on s'expliqua. Le forestier dit qu'il fallait excuser la bêtise de son chien, à cause de sa jeunesse, appuyant son dire d'un proverbe du terroir : « Jeunesse et sagesse ne s'asseyent pas ensemble sur la même chaise. »

On releva la pauvre Fairy-Queen, qui avait eu

heureusement plus de peur que de mal et qui était moins blessée qu'échevelée, et on s'en alla achever de goûter. Stentor, revenu de sa confusion, se mit à la suite. Maintenant qu'il n'avait plus rien à rapporter, il avait envie de profiter des gâteaux qu'on lui avait offerts. Chacun lui en donna, sauf Mathilde, qui lui gardait rancune.

Le soleil se couchait, il fallut songer au retour. On regagna les breaks, on s'y entassa et on reprit le chemin du logis. Tout le monde était enchanté de cette journée, même Satin-Bleu, qui, à part ses terreurs dans la gueule de Stentor, s'était joliment amusée.

Quant à la soigneuse Mathilde, elle aussi s'était divertie, mais l'incident du chien avait gâté son plaisir. La robe déchirée de sa poupée la faisait soupirer, et elle se promettait de ne plus sortir Fairy-Queen tant qu'on serait à la campagne, puisqu'elle y abîmait ses toilettes.

Elle se tint parole. Aussitôt arrivée à la maison, la Reine des fées fut remise dans sa boîte et n'en sortit plus que lorsque, vers la fin de l'automne, la famille rentra à Paris.

Alors recommença pour elle sa vie de l'année précédente : toilettes, visites, promenades en voiture, bals de poupées, existence brillante et vide, toute pleine de vanité et d'ennui. La pauvre Satin-Bleu, toujours sevrée de tendresse, pensait

bien souvent à la poupée de chiffons tant aimée de la petite Françon. Il y avait des moments où elle l'enviait, elle aurait donné toutes ses toilettes et même toute sa beauté, ses cheveux de soie, ses yeux d'émail, sa fraîcheur, tout, tout, tout, oui, elle aurait consenti à être elle aussi une poupée de chiffons, pour être aimée et embrassée.

CHAPITRE XIII.

LA POUPÉE MERVEILLEUSE.

Un jour que Mathilde était sortie sans emmener Fairy-Queen, celle-ci était à bâiller sur sa chaise longue quand la femme de chambre de la comtesse entra précipitamment, ouvrit une armoire, et, ayant à y chercher quelque chose qu'elle ne trouvait pas tout de suite, elle en sortit divers objets, entre autres une grande poupée très fraîche et fort bien mise qu'elle posa à côté de la Reine des Fées.

— Ah! ah! voilà donc ma remplaçante! fit cette poupée en toisant notre héroïne.

— Qui êtes-vous, mademoiselle? et d'où sortez-vous? demanda celle-ci étonnée.

— D'où je sors? de cette armoire où nous sommes aussi nombreuses que les femmes de Barbe-Bleue, et où vous viendrez, je pense, nous rejoindre sous peu. Qui je suis? vous le voyez, une poupée qui vous vaut bien.

— Et que faites-vous enfermée dans cette armoire ?

— Nous nous y ennuyons à qui mieux mieux.

— Mais pourquoi y êtes-vous ?

— Parce que Mlle Mathilde est très soigneuse ; très économe, pour ne pas dire plus, et qu'au lieu de donner les poupées dont elle a cessé de se soucier à d'autres personnes qui seraient heureuses de les avoir, à miss Red, par exemple, pour sa petite Meg, elle les enferme dans ce cabinet noir. Quand on lui demande pourquoi elle nous conserve, elle répond que c'est pour ses futurs enfants. C'est prévoir les événements de loin.

— En effet. Mais comment se fait-il que vous vous ennuyiez? Puisque vous êtes plusieurs, vous pouvez vous divertir ensemble.

— Nous divertir! nous ne faisons que nous quereller. Chacune accuse de ses malheurs celle qui lui a succédé.

— Cela n'est guère raisonnable.

— Quand votre tour sera venu, vous verrez si vous serez plus sage que nous, et si vous nous aimerez. Moi d'abord je vous déteste parce que vous jouissez de mon lit, de mes fauteuils, de mes psychés, de tout ce que je possédais avant que vous fussiez ici.

— Ce n'est pourtant pas ma faute; je n'ai pas demandé à y venir.



FAIRY-QUEEN ÉTAIT A BAILLER SUR SA CHAISE LONGUE
(page 111).

— Ça ne fait rien, je vous déteste.

— Quoi, vraiment?

— Oui, je vous déteste, je vous déteste. »

A ce moment la femme de chambre, qui avait enfin mis la main sur ce qu'elle cherchait, la réintégra dans l'armoire et l'y renferma, mais la jalouse poupée continua encore longtemps à crier à travers la porte : « Je vous déteste! je vous déteste. »

La pauvre Fairy-Queen resta toute pensive. Quoi! elle irait un jour dans le cabinet noir, en compagnie de ces méchantes personnes qui déjà la haïssaient.... Mais non, c'était une vaine terreur; pour que Mathilde l'y enfermât il faudrait donc qu'elle eût une poupée plus belle, et c'était impossible, il n'y en avait point. « Oh! non, point, » répétait-elle en se mirant dans ses deux psychés.

Elle se trompait; si belle que soit une poupée, il s'en trouve toujours une plus belle encore. Les expositions universelles en sont cause; les fabricants veulent des médailles, et, pour en obtenir, ils inventent des poupées ridiculement belles.

Précisément, cette année-là, il y eut une exposition universelle. La comtesse et sa fille furent des premières à la visiter, et Mathilde, si froide à l'ordinaire, revint enthousiasmée de ce qu'elle y avait vu, et surtout d'une admirable poupée,

encore plus grande que Fairy-Queen, et qui parlait la langue des petites filles non pas comme les poupées l'avaient parlée jusque-là, se contentant de balbutier « papa et maman », mais disant très distinctement : « Bonjour, monsieur! Bonjour, madame! » et « au revoir et adieu », et « je vous remercie, » enfin tout le petit bagage de politesse en usage dans le beau monde.

Mathilde ne pensait plus qu'à cette poupée; elle en rêvait la nuit et le jour. Elle, assez silencieuse d'ordinaire, en rompait les oreilles à tout le monde, même à la pauvre Fairy-Queen : « Ce n'est pas toi qui sais dire « bonjour, monsieur ». — Ce n'est pas toi qui dirais « merci, madame ». Elle ne faisait que la mortifier; et elle disait à son père : « Papa, je t'en prie, achète-moi cette poupée parlante! » Le cabinet noir devenait imminent pour la pauvre Reine des Fées. Mais elle eut la chance que M. le comte, alors occupé d'un procès qui, s'il le perdait, diminuait notablement sa fortune, répondît aux obsessions de sa fille : « Laisse-moi tranquille avec ta poupée parlante, j'ai bien autre chose à penser. »

La belle parleuse de l'exposition avait révolutionné le monde des enfants; toutes les petites filles de Paris en avaient la tête à l'envers. Au Luxembourg, aux Tuileries, on ne parlait que de cette parleuse : « L'avez-vous vue? — L'avez-vous

entendue? » Plus de rondes, plus de parties de cache-cache; les jeux les plus animés avaient tort; on ne voyait que des petites mines sérieuses, des têtes bouclées ayant une idée fixe, cette merveilleuse poupée. Les garçons eux-mêmes, tout en regrettant qu'à la place de cette demoiselle si polie on n'eût pas fait un petit caporal pouvant commander l'exercice, lui payaient aussi leur tribut d'admiration.

Un jour on apprit qu'elle avait été achetée par un souverain étranger. Ce fut d'abord une consternation; le patriotisme s'émut; on trouvait affreux que cette merveille quittât Paris, dont elle faisait la gloire; puis on réfléchit qu'après tout il eût été bien dur pour les petites Parisiennes de voir une de leurs compatriotes posséder cette poupée sans pareille; qu'au moins on n'était pas exposé à rencontrer au Luxembourg cette fille de roi avec sa poupée parlante, tandis que, si elle était échue à la fille d'un banquier de Paris, on l'aurait pu voir se pavaner dans les allées et lancer à droite et à gauche ses agaçants « bonjours » et ses impertinents « au revoir ». Elle était partie, c'était pour le mieux; la sentir bien loin, bien loin, était après tout un soulagement pour tout le monde.

Une semaine ne s'était pas écoulée qu'on avait cessé d'en parler et même d'y penser, et que

Fairy-Queen avait repris tous ses avantages.

Elle n'en jouit pas longtemps; M. le comte perdit son procès, il lui fallut vendre une terre et diminuer son train de maison. Dans certaines familles, où l'on tient plus à l'éclat de la mise en scène qu'à l'intérêt d'avenir des enfants, c'est sur les dépenses de l'éducation que tombent les premières réformes économiques. On trouva que les maîtres de Mathilde étaient bien chers, que l'envoyer en pension serait un sage parti. Les professeurs furent congédiés; après eux, la pauvre miss Red, qui pleura en quittant son élève, et, dès le lendemain, Mathilde et Fairy-Queen furent conduites au pensionnat très renommé de Mme Versolange.

CHAPITRE XIV.

EN PENSION.

Mathilde n'avait montré aucun chagrin en quittant la maison; elle s'était prêtée aux vues de ses parents avec cette indifférence élégante qu'elle mettait à tout, et quant à la Reine des Fées, elle n'était pas autrement fâchée d'aller voir du nouveau.

Les élèves étrangères étaient en majorité à la pension Versolange, aussi Fairy-Queen y trouva-t-elle des poupées de toutes les races. Ces demoiselles faisaient entre elles beaucoup de politique; chacune portait sa patrie aux nues et mettait à rien le pays des autres; on se prenait aux cheveux pour les questions de nationalité. Il y avait deux petites Grecques qui ne cessaient de répéter : « Oui, oui, l'Europe nous donnera Constantinople! » A quoi une petite poupée turque, qui parlait très peu, répondait tranquillement : « Si c'est écrit. »

Notre héroïne se promit bien de ne pas se mêler

à ces querelles, de ne pas montrer de chauvinisme, de ne pas dire à ces étrangères que la France est le premier pays du monde, mais de leur prouver par sa politesse et ses bonnes manières que les poupées françaises sont les mieux élevées de toutes les poupées.

Elle n'eut pas l'occasion de suivre son programme. Ces demoiselles furent toutes si jalouses de sa figure qu'elles ne lui adressèrent pas la parole, ne daignèrent répondre à aucune de ses avances, en sorte qu'elle se trouva, au milieu de cette quantité de personnes de son espèce, absolument isolée.

Les petites filles, à la vérité, lui faisaient fête, et même plus qu'elle n'aurait voulu. Elles la traitaient comme une de leurs semblables, elles la mettaient de toutes leurs rondes, ce qui lui étirait les bras; elles la baisaient avec effusion, ce qui lui décolorait les joues. Ces tendresses banales ne la charmaient point, c'est n'être à personne que d'être à tout le monde; ce qu'elle aurait voulu, c'était une bonne maîtresse bien affectueuse et non pas cette quantité d'amies, et au souvenir de Rose Imbert elle soupirait bien souvent. Mathilde était encore moins satisfaite que Fairy-Queen; elle savait que les baisers usent les poupées, c'est pourquoi elle n'embrassait jamais les siennes, et elle se disait que si l'on continuait à tant caresser la

Reine des Fées, il n'y aurait guère moyen qu'elle pût la conserver pour ses enfants. Cependant elle n'osait s'opposer aux familiarités des pensionnaires avec sa poupée, parce qu'à la pension l'égalité règne et qu'il faut se montrer bonne camarade, sous peine de mille désagréments, mais elle regrettait fort de l'avoir apportée.

Les maîtresses étaient mécontentes de leur côté; la Reine des Fées, bien innocemment, avait introduit au pensionnat l'inattention et l'indiscipline. Les petites élèves ne rêvaient plus que d'elle, et elles en rêvaient surtout pendant les leçons. On leur parlait grammaire ou géographie, elles répondaient poupée; les professeurs finirent par se plaindre, et, à la grande joie de Mathilde, Mme Versolange résolut de renvoyer celle qui causait un tel désordre. La première fois que Mme la comtesse vint voir sa fille, tout lui fut expliqué et elle remmena Fairy-Queen.

« Adieu! adieu! » lui crièrent les pensionnaires éplorées. Les poupées au contraire se réjouissaient du départ de cette beauté.

En s'en allant, la Reine des Fées était fort triste, non que la vie de pension lui plût beaucoup, mais c'est que l'armoire lui plaisait beaucoup moins encore, et, hélas! elle n'avait aucune espérance d'y échapper; Mathilde n'avait-elle pas dit à sa mère au moment du départ : « N'est-ce pas, ma-

man, tu l'enfermeras tout de suite, je veux la conserver pour mes enfants. » Mais on est aussi souvent trompé en bien qu'en mal ; si maintes fois la félicité qu'on espère, qu'on croit sûre, s'envole avec un rire moqueur à l'instant où nous croyons la saisir, maintes fois aussi l'infortune, qui arrivait sur nous comme un boulet de canon, se détourne brusquement et nous laisse tout abasourdi de notre chance.

La Reine des Fées n'entra pas dans l'armoire.

CHAPITRE XV.

CHEZ KITTY.

M. le comte venait de vendre sa terre à un Américain fort riche; il l'avait si bien vendue que sa femme et lui, enchantés, pensèrent qu'il serait poli de faire un présent à la petite Kitty, la fille de l'acquéreur. Le comte remit à sa femme quelque argent à cette intention; mais la comtesse, qui avait plus d'une de petite dette criarde, pensa qu'il serait sage de faire le cadeau sans bourse délier. Elle se dit que Mathilde ne sortirait de pension que dans quelques années, qu'alors elle ne se soucierait plus des poupées, que Fairy-Queen avait été si bien soignée que, pour peu qu'on la rafraîchît, elle aurait l'air de sortir des mains du fabricant et qu'on pourrait parfaitement l'offrir à la petite Américaine. Ainsi fut fait. Le coiffeur refrisa la Reine des Fées; la femme de chambre remit le trousseau à neuf, et le tout, enfermé

dans de belles boîtes, fut envoyé à miss Kitty Campbell.

Notre héroïne, enchantée comme on pense d'avoir échappé à l'aventure de l'armoire, aima tout de suite sa nouvelle maîtresse, qui ressemblait à Mathilde comme une sœur. Elle avait les yeux aussi bleus, les cheveux aussi blonds, le teint aussi rose; seulement elle était beaucoup moins douce et moins tranquille. Elle était tout l'opposé de la raisonnable Mathilde. Bouillante, emportée, lançant assez vite à sa bonne et à sa gouvernante des réponses impertinentes, et, oserons-nous le dire, à ses frères des soufflets; mais si prompte à reconnaître ses torts, à demander pardon, qu'il était impossible de lui garder rancune et que, malgré ses violences, tout le monde l'adorait.

Elle avait perdu sa mère étant toute petite, et son père l'avait un peu beaucoup gâtée : c'est ce qui explique ses défauts.

Elle aimait les chiens, les chevaux, les jeux de garçons; mais elle aimait aussi les poupées, et était très adroite de ses mains. Elle s'amusait volontiers à leur confectionner des robes; cependant, comme elle s'impatientait vite, si les choses n'allaient pas tout de suite à sa guise, elle avait tôt fait de jeter le vêtement et la poupée l'un avec l'autre à l'autre bout de la chambre, et quelquefois par la fenêtre. A la vérité, rien de pareil n'arriva à Fairy-

Queen. Les très belles choses inspirent toujours du respect aux cœurs bien nés, et Kitty eut avec elle des manières infiniment plus douces qu'avec les autres gens.

Fairy-Queen… mais il ne faut plus l'appeler ainsi. Kitty, qui relisait sans cesse *l'Oncle Tom des enfants*, qui pleurait à chaudes larmes sur ce livre, qui aurait voulu que les nègres fussent encore esclaves, pour les acheter tous, les rendre libres, les rendre heureux; Kitty, qui adorait la douce petite Évangéline Saint-Clare, précisément à cause de cette douceur qui lui manquait à elle, donna à sa nouvelle poupée le nom de l'héroïne de *l'Oncle Tom*, ou plutôt le joli diminutif de ce nom : Éva. — Éva donc jouit d'un bonheur parfait chez Kitty. La maison Campbell, fort somptueuse, comportait moins d'étiquette et plus de gaieté que celle des parents de Mathilde. Tous les jours il y avait des dîners ou des soirées. La petite miss en faisait à merveille les honneurs; mais, quand elle avait rempli son devoir envers les invités de son père, elle était toute contente de s'esquiver, et de rentrer, avec ses frères et la jeune société, dans son salon particulier, où l'on pouvait rire et s'amuser à son aise. On faisait souvent de la musique. Kitty jouait gentiment du piano pour son âge et avait une voix agréable. Son frère aîné, Harry, était déjà assez habile sur le violon. Quant à Wil-

liam, l'autre frère, il disait en badinant que son instrument à lui c'était l'*admiration*, et il en jouait à souhait, ayant des mains comme des battoirs et une poitrine qui lui permettait de crier bravo de façon à être entendu d'une lieue. On aime en général les artistes qui cultivent cet instrument-là, et il n'y avait pas un concert dans la jeune société américaine où William ne fût instamment prié de venir faire sa partie.

On jouait aussi des charades dans le salon de miss Kitty, et on ne dédaignait pas de s'amuser avec les poupées. Ses petites amies, quand elles venaient la voir, ne manquaient jamais d'apporter les leurs; il y en avait de fort jolies, mais aucune qui pût être comparée à Éva. Cependant, soit que l'éducation américaine apprenne à supporter de bonne grâce la supériorité des autres, soit que les voyages eussent formé le caractère de ces petites demoiselles, elles furent assez aimables avec notre héroïne, et, si elle leur inspira un tant soit peu de jalousie, elles surent n'en rien témoigner. Les mariages étaient fréquents dans ce monde-là. Bien des fois la main d'Éva fut demandée. Miss Kitty, n'aimant point les mariages de poupées, ou ne trouvant aucun parti suffisamment relevé pour sa favorite, refusa toujours. L'ex-Reine des fées n'avait pas grand regret. Elle se disait bien qu'il serait agréable de mettre une

fois sa belle robe de satin blanc et son voile de malines; mais une personne raisonnable ne se laisse pas entraîner par des motifs de toilette, et elle se trouvait trop heureuse pour désirer un changement de position.

CHAPITRE XVI.

AUX TUILERIES.

Chaque jour de beau temps, Éva allait se promener aux Tuileries avec sa petite maîtresse. Kitty y avait une vraie cour; tous les petits habitués du jardin se groupaient autour d'elle; elle était comme leur reine, et une reine généreuse. Elle apportait des gâteaux, des fruits confits, des pralines, qu'elle distribuait à ses sujets d'une main libérale. Puis, elle leur apprenait toute sorte de jeux nouveaux et bien amusants : « Du pain et des spectacles! » criait le peuple romain. A Rome, Kitty eût été adorée; aux Tuileries on l'avait en grande affection, et quand on disait : « Voici Kitty! » que le temps fût clair ou non, le jardin s'emplissait de soleil.

Parmi les enfants qui s'empressaient le plus autour de l'Américaine était une petite Russe du nom d'Olga, jolie malgré son nez trop court et ses

sourcils trop épais. Elle était gourmande et faisait grande fête aux babas de Kitty; mais elle était plus jalouse encore que friande. Elle aurait voulu qu'il n'y en eût que pour elle, et, quoiqu'elle ne dît rien, on pouvait voir à son air que la générosité de son amie Kitty pour les autres enfants lui était désagréable et donnait de l'amertume aux sucreries qu'elle recevait.

Il y avait alors une pauvre petite marchande bien connue des enfants des Tuileries; elle ne devait pas avoir plus de huit ans, et cependant combien déjà de souci empreint dans ses grands yeux bleus frangés de noir! Au printemps elle vendait des violettes et des primevères; en été, des roses et des pastilles de menthe. Elle était si mignonne et si douce, elle disait un si gentil merci, chaque fois qu'on lui achetait un bouquet d'un sou ou un cornet de dix centimes, que tout le monde l'aimait.

Kitty l'avait prise en grande amitié et lui donnait toujours une pièce blanche en échange des fleurs qu'elle lui prenait pour mettre à son corsage.

Quelquefois avant de quitter le jardin, quand elle avait vendu toute sa corbeille, Fifine s'arrêtait à regarder les poupées; et alors il y avait dans ses yeux beaucoup d'admiration et de désir aussi.

« Il faudra, se dit un jour Kitty, que je donne une poupée à cette pauvre petite. » Mais Kitty

avait tant de pensées dans la tête qu'elle oublia bientôt celle-là.

La jalouse Olga, qui ne pouvait souffrir la petite marchande de fleurs à cause des bontés de Kitty, avait remarqué aussi de quel œil Fifine contemplait les poupées. « Ah! pensa-t-elle, un jour qu'elle la vit venir de loin, je vais bien l'attraper. » Elle pose sa poupée sur un banc vide, et se cache tout à côté derrière un arbre. Fifine s'avance; la première chose qui lui saute aux yeux, c'est la poupée abandonnée. Elle regarde aux alentours et ne voit personne. Une poupée perdue! Si on pouvait ne pas la réclamer, quel bonheur! Elle s'approche timidement, elle se hasarde à la prendre : « Je vais aller demander partout si on sait à qui elle appartient, pense-t-elle; ah! si elle n'était à personne!... » Et, en attendant, elle ne résiste pas au désir de l'embrasser. Mais Olga, sortant brusquement de sa cachette, s'élance sur elle : « Halte-là! elle est à moi cette poupée! » crie-t-elle en la lui arrachant. La pauvre Fifine, effrayée, laisse tomber son panier et s'appuie au dossier du banc, toute pâle, toute tremblante.

« Qu'est-ce que c'est donc? fit la bonne d'Olga en s'approchant, est-ce que cette petite voulait emporter votre poupée ?

— Oh! non, mademoiselle, s'écria Fifine, je ne voulais pas l'emporter, je voulais demander à qui

elle était. Oh! non, je ne suis pas une voleuse! »

Elle fondait en larmes, et Olga, fâchée peut-être de sa mauvaise action, mais retenue par une fausse honte, ne disait rien pour la disculper. Les enfants, les bonnes, quelques dames et plusieurs messieurs s'étaient arrêtés pour savoir ce qui occasionnait cette scène, lorsque Kitty survint avec l'ex-Reine des fées. Elle traverse le groupe et, voyant pleurer sa petite amie, commence par lui essuyer les yeux, par la bien embrasser, puis elle demande ce qu'il y a, et Fifine raconte naïvement ce qui est arrivé.

« C'est vrai, dit un petit garçon, moi j'ai vu la petite demoiselle mettre la poupée sur le banc et se cacher derrière l'arbre, j'ai bien pensé que c'était pour faire une attrape.

— Fi! s'écria Kitty, fi! Olga, attraper cette pauvre petite et l'exposer encore à passer pour une voleuse! Apprends que c'est fini de mon amitié. Je ne te parlerai plus de ma vie. Mais console-toi, Fifine, on t'estime parce que tu es une honnête petite fille. Il y a longtemps que je voulais te donner une poupée; je ne l'ai pas fait parce que je suis une oublieuse. Eh bien, tiens, prends Éva; mais il faut qu'on sache qu'elle est bien à toi. »

Elle déchira un feuillet de son carnet d'ivoire et écrivit avec le petit crayon d'or qu'elle portait

à sa chaîne de montre : « Moi, Kitty Campbell, je donne ma poupée Éva à Fifine, la petite bouquetière des Tuileries. »

Elle mit la date, sachant, en fille pratique, que les écrits non datés sont sans valeur, attacha le papier au corsage d'Éva, et posa la poupée sur les bras de Fifine, en embrassant de nouveau la jeune marchande.

Un murmure d'approbation s'éleva autour de Kitty; quelques enfants battirent des mains. Alors seulement la petite Américaine remarqua que sa générosité avait de nombreux témoins. Elle devint toute rouge et, saisissant la main de sa bonne : « Allons-nous-en, » dit-elle.

Comme elles s'éloignaient à pas pressés, Olga, désespérée du résultat de sa malice, courut après elles et les rejoignit.

« Alors, demanda-t-elle à Kitty, bien vrai, tu me détestes?

— Non, répondit fièrement l'Américaine, je te méprise. » Et elle passa.

Pendant ce temps, Fifine était restée au milieu du groupe, la poupée sur les bras, tellement étourdie de tout cela qu'elle n'avait pas même pensé à remercier Kitty.

« Tu es bien contente, ma petite? lui dit un grand monsieur encore jeune, qui avait suivi la scène avec un vif intérêt.



« EH BIEN, TIENS, PRENDS ÉVA » (page 131).

— Oh! monsieur, je ne sais pas, c'est comme quand on rêve.

— Tu n'avais point de poupée, t'en voilà une bien belle.

— Trop belle. Je n'oserai jamais la porter chez nous où c'est si triste.

— Triste, pourquoi?

— Parce que nous sommes pauvres; maman pleure tous les jours à cause de notre terme qu'elle ne peut pas payer. Ça fait que je n'aurai pas le cœur de jouer avec cette poupée.

— Tu es une bonne fille. Dis, la donnerais-tu cette poupée pour que ta mère n'aie plus à pleurer?

— Oh! je crois bien!

— Alors, veux-tu me la vendre?

— Mais, monsieur, que dirait Mlle Kitty?

— Que tu es une brave enfant qui aime bien sa mère. Quand elle a pris soin d'écrire ici que la poupée est à toi, elle a sûrement pensé que tu aurais peut-être besoin de la vendre.

— Croyez-vous, monsieur? Oh! alors prenez-la.

— Tiens, voilà quatre louis; la poupée vaut peut-être davantage, mais je ne suis pas millionnaire, moi. »

Fifine n'en revenait pas de voir des pièces d'or dans sa main; elle donna sans hésiter la poupée au grand monsieur, et allait courir chez elle quand plusieurs dames la retinrent. Le bien est conta-

gieux; on dirait qu'il n'y a, comme le premier pas, que le *premier sou* qui coûte. Si quelqu'un a donné ce premier sou, il semble qu'il ait rompu un enchantement, que l'avarice ou l'indifférence soient vaincues, que la divine charité s'est éveillée dans tous les cœurs; et les sous pleuvent sur ce sou, et les pièces blanches courent après, et voilà une misère soulagée.

C'est ce qui arriva pour Fifine, on lui prit tous ses bouquets, quoique un peu écrasés, et on les lui paya mieux qu'on n'avait jamais payé les plus frais; on lui fit encore mille caresses, et elle s'en alla tout heureuse essuyer les larmes de sa mère.

CHAPITRE XVII.

LES FILLES DE L'AVOCAT.

Éva avait le cœur trop haut placé pour ne pas admirer la charité de la petite Américaine, mais elle s'attristait de ce que cette charité se fût exercée à ses dépens, et que Kitty fût de ces gens trop généreux qui donnent jusqu'à leurs amis. Kitty n'aimait donc pas Éva comme elle en était aimée?... autrement elle aurait trouvé le moyen de faire du bien à Fifine sans faire du mal à la pauvre poupée; elle ne l'aurait pas comme cela jetée sans réflexion dans des bras étrangers. La malheureuse Éva regrettait vivement sa maîtresse, elle regrettait aussi son trousseau qui allait servir à d'autres. Elle était ruinée; elle ne possédait plus que ce qu'elle avait sur elle, une petite robe de soie grise toute simple, un chapeau de paille avec un bouquet de fleurs des champs, et, hélas! pas le moindre bijou.

Et maintenant, quelle vie allait commencer

pour elle? Ce monsieur qui l'emportait paraissait bon; mais ses enfants le seraient-ils? C'était la question.

On monta en fiacre; la course fut longue; on enfila des rues, des ponts et encore des rues; et enfin on s'arrêta devant une maison de très bonne apparence.

Le grand monsieur paya le cocher et, toujours portant la poupée, monta l'escalier; seulement, au lieu de s'arrêter *à la belle étage*, comme on dit à Berlin pour bien parler français, il alla jusqu'au quatrième; Éva jugea que c'était bien haut.

L'appartement où elle fut introduite ne ressemblait en rien aux pièces somptueuses dont elle avait l'habitude. Pas de velours, pas de dorures, des meubles très simples, des tentures de cretonne; beaucoup d'élégance cependant et quelque chose d'agréable et de riant qui mettait en joie.

Une jeune et jolie dame, qui était au salon, occupée d'un ouvrage d'aiguille, ne put retenir un cri de surprise lorsque le grand monsieur entra avec Éva.

« Une telle poupée à nos enfants, mon ami! tu fais des folies.

— Bah! répondit-il, ce n'est pas tous les jours fête; ce n'est pas tous les jours qu'on a la chance de gagner une cause absolument équitable et d'empêcher un honnête homme d'être réduit à la

misère. J'ai voulu me récompenser en faisant plaisir à nos filles, et puis, ma chère amie, l'emplette de cette poupée était aussi une bonne action, comme tu vas en juger. »

Il raconta histoire de Fifine; quand il eut fini, sa femme l'embrassa : « Oui, dit-elle, tu as bien fait. » Et, ouvrant la porte d'une chambre voisine : « Marcelle, Christine, venez voir ce que vous apporte votre père. »

Deux petites filles de neuf à dix ans se précipitèrent dans le salon. L'une, avec ses joues rondes, ses yeux riants, son air bon enfant, charma tout de suite Éva; mais l'autre, brune, maigre, les yeux petits et couverts, une plume derrière l'oreille et de l'encre aux doigts, lui plut moins. La première admirait tout de la belle poupée, ses yeux, ses cheveux, ses pieds, ses mains, sa taille; la seconde se contentait de dire qu'elle avait l'air intelligent et qu'on en pourrait faire quelque chose.

Mme Lansac, ainsi se nommait la mère des deux petites, après leur avoir laissé le temps de faire connaissance avec leur nouvelle amie, la prit à son tour sur ses genoux, la déshabilla complètement et serra toutes ses dépouilles dans un tiroir dont elle retira la clé :

« Mes chéries, dit-elle à ses filles, du temps que j'étais petite, il n'y avait pas comme aujourd'hui

ce grand luxe de joujoux. Les poupées d'alors n'étaient ni belles ni jolies, et jamais, au grand jamais, on ne nous les aurait habillées, on aurait cru nous faire injure. Linge et vêtements, nous devions nous-même les fournir de tout; aussi une poupée bien mise faisait honneur à sa petite maman, tandis qu'à présent elle fait honneur à sa couturière. Je vous ai montré à coudre, vous habillerez cette demoiselle.

— Mais, maman, dirent les petites, nous ne savons pas couper.

— Vous apprendrez. Que dit la fable?

D'abord il s'y prit mal, puis un peu mieux, puis bien,
Puis enfin il n'y manqua rien.

« Vous n'êtes ni sottes, ni manchottes, ayez de la bonne volonté, c'est autant qu'il faut pour venir à bout de ce qu'on entreprend. »

Elle leur donna des étoffes, et, comme c'était jour de congé, toutes deux se mirent à l'ouvrage; Marcelle joyeusement, car elle adorait la couture; Christine un peu à contre-cœur, car elle n'aimait rien au monde que lire et étudier, et les aiguilles lui faisaient peur. Cependant elle s'y prit de son mieux; le même soir, Éva eut une chemise et un jupon, et, deux jours après, une petite robe toute simple, mais très bien ajustée et très joliment cousue.

« C'est parfait, mes enfants, leur disait leur mère, ce n'est pas perdre son temps que d'habiller des poupées; les miennes m'ont été fort utiles; grâce à l'apprentissage que j'avais fait avec elles, j'ai pu venir à bout, plus tard, de mes robes et des vôtres dans un temps où la position de votre père était loin d'être aussi prospère qu'à présent. On ne sait jamais ce qui peut arriver; la richesse d'aujourd'hui ne répond pas de l'aisance de demain. Une femme doit s'efforcer d'acquérir tous les talents utiles; on ne sait jamais trop et jamais assez. Nous savons neuf choses, nous en ignorons une, et c'est justement celle-là qui va nous être nécessaire. »

Ainsi encouragées, les petites ouvrières consacrèrent chaque jour une partie de leur récréation à travailler pour leur poupée, et celle-ci eut assez vite un trousseau complet dont la simplicité élégante convenait à sa nouvelle situation.

Il faut dire que les points les plus réguliers, les plus jolis festons étaient dus à Marcelle, bien plus adroite que sa sœur aux ouvrages à l'aiguille; mais Christine prenait sa revanche dans les études. Ses maîtres étaient très contents d'elle, et son père, qui en était fier, disait : « Christine n'est pas jolie; mais elle sera instruite, cela vaut mieux. »

Marcelle avait pour sa sœur une admiration un peu craintive, et, précisément à cause de sa supé-

riorité intellectuelle, n'était pas très intime avec elle. Elle en chérit d'autant plus Éva qui lui faisait l'effet d'une autre sœur à qui elle pouvait tout conter, ses peines, ses joies, ses projets, ses châteaux en Espagne. Bientôt elles furent très liées, et comme il n'y avait point d'ameublement de poupée chez les Lansac, Éva couchait dans le lit de Marcelle. Cela avait bien quelques inconvénients; la petite fille rêvait beaucoup, elle se retournait parfois en dormant et écrasait un peu sa pauvre amie. Mais ces misères-là ne gâtent guère la vie d'une poupée; la nôtre en prenait très bien son parti.

Elle avait reçu deux nouveaux noms; Marcelle, qui avait un faible pour les contes de fée, l'appelait Diamantine, et Christine, très ferrée sur la mythologie grecque, l'appelait Iphigénie.

Diamantine-Iphigénie était donc heureuse d'un bonheur qui diminua sensiblement du jour où Christine entreprit son éducation.

Christine était née maîtresse d'école, ou plutôt pédagomane; si elle aimait apprendre, elle aimait encore bien davantage à en faire parade. Expliquer, démontrer, endoctriner, réprimander, exhorter, c'était pour elle la suprême félicité. Il lui fallait des élèves absolument : sa sœur, ses cousins, ses amies, les enfants du portier, les domestiques, n'importe qui lui était bon, pourvu qu'on eût une

paire d'oreilles où elle pût verser ses enseignements. Comme on ne se soumettait pas toujours à sa manie, elle imagina de se rabattre sur Diamantine-Iphigénie, qui n'avait nul moyen de lui échapper. Tout ce qu'elle savait, tout ce qu'elle apprenait, grammaire, géographie, histoire, littérature, et les racines carrées, et l'alphabet grec, et les déclinaisons latines, et je ne sais quoi encore, elle lui fourra tout cela pêle-mêle dans la tête. Cette pauvre petite tête était par moment bien près d'éclater.

Mais quel triomphe lui valut cette prodigieuse instruction! Un jour que Mme Lansac avait invité tous les amis et amies de ses filles, Christine proposa de jouer à l'examen. Les poupées seraient les élèves d'un pensionnat dont elle serait la directrice. Les messieurs seraient les examinateurs. On y consentit; Christine était si imposante avec son savoir qu'on faisait en général ce qu'elle voulait. Les poupées furent rangées en demi-cercle, ayant chacune sa maman derrière elle pour lui souffler. Messieurs les examinateurs, qui voulaient être bons princes, demandèrent, en fait d'histoire, « la chanson de Malborough; » en fait de littérature, « Il était une bergère; » mais Christine les rappela à l'ordre et au sérieux. Ils posèrent alors des questions plus difficiles, ce qui donna à mesdemoiselles les pensionnaires l'occasion de débiter

bêtises sur bêtises; la seule Diamantine-Iphigénie répondit à tout et plus qu'à tout, et fut proclamée la plus savante comme elle était la plus belle.

Ce grand succès ne lui inspira cependant pas le goût des sciences, et elle continua à préférer la bonne petite Marcelle à la savante Christine.

Le rêve de celle-ci était d'être un jour une grande institutrice, l'idéal de celle-là de devenir une maîtresse de maison comme sa chère maman. « Mes enfants, leur disait Mme Lansac, toute institutrice est mère de famille, toute mère de famille est institutrice; tâchez donc, l'une et l'autre, d'acquérir les qualités, non pas d'un seul de ces états, mais de tous les deux. »

CHAPITRE XVIII.

EN LOTERIE.

L'hiver était arrivé, rigoureux et dur aux pauvres gens. Mme Lansac gémissait de ne pouvoir faire autant de bien qu'elle aurait voulu. N'étant pas riche, elle travaillait pour les pauvres et leur faisait l'aumône de son loisir, de son repos. Ses filles, leurs leçons finies, se joignaient à elle, et Christine, qui était très bonne malgré ses travers, exécutait un nombre considérable de coutures de chemises et d'ourlets de jupons.

Une ancienne domestique de Mme Lansac, qui avait vu naître les deux petites filles, qui les avait tendrement soignées et ne les avait quittées que pour se marier, venait de perdre son mari. Elle n'avait rien épargné de ses économies pour le soigner dans sa longue maladie. La fatigue et le chagrin l'avaient rendue malade à son tour; elle avait quatre petits enfants, et tout manquait dans sa mansarde. Mme Lansac, au bout de

l'argent qu'elle pouvait consacrer à ses charités, se désolait de son impuissance à secourir sa pauvre bonne. Ses deux filles partageaient son chagrin et se creusaient la tête pour savoir comment venir en aide à leur chère Marthe.

« Il y aurait peut-être un moyen mes enfants, dit un jour Mme Lansac, si cela ne devait pas vous causer trop de chagrin. Vous êtes un peu grandes à présent pour jouer à la poupée; consentiriez-vous à mettre Diamantine en loterie? »

Christine, qui regardait l'éducation de son Iphigénie comme terminée, parce qu'elle ne savait plus que lui enseigner, dit tout de suite que, pour sa part, elle voulait bien. Marcelle eut plus de peine à se résoudre; à la fin, son bon cœur l'emporta; elle dit oui, en soupirant, mais elle le dit, et la loterie fut décidée.

Diamantine était à la fois furieuse et désolée. Quoi donc! on la traiterait toujours comme une pauvre esclave, on disposerait d'elle sans s'inquiéter le moins du monde de ses sentiments! De la part de Christine, cela ne l'étonnait point, mais de Marcelle! Cependant, quand, le soir, la bonne petite l'embrassa en pleurant et lui dit : « C'est bien triste de nous séparer, n'est-ce pas, Diamantine? mais que veux-tu, il ne faut pas que les enfants de Marthe meurent de faim, » elle se calma, comprit la beauté du sacrifice de ses petites

maîtresses, et résolut de se montrer digne d'elles par sa résignation. L'épreuve la plus rude s'adoucit aussitôt qu'elle est acceptée de bon cœur; notre poupée sentit, au milieu de sa douleur, une joie véritable à la pensée que par elle les enfants de Marthe auraient du pain.

Diamantine-Iphigénie et son trousseau furent mis en loterie; les billets furent émis à cinq francs.

Les dames du voisinage et les amies de Mme Lansac en voulurent avoir, et bientôt on eut réuni pour la pauvre Marthe une jolie somme qui allait lui aider à passer l'hiver sans trop de privations.

Le jour du tirage fut une petite fête; toutes les personnes qui avaient des billets avaient été conviées et priées d'amener leurs enfants.

Un petit garçon de trois ans à peine fut chargé de tirer, ce qui le rendit très fier. Il déclara qu'il voulait la poupée pour sa *zine Maïanne* qui lui donnait toujours du bonbon, et, dans son zèle, il retira du sac sa petite main toute pleine de billets.

Il ne fut pas aisé de lui faire comprendre les règles d'un tirage à la loterie; enfin on y parvint, et, le sac bien secoué, la menotte potelée y rentra et cette fois ne ramena qu'un billet, un seul. Le sort de Diamantine était fixé; mais ce n'était pas la protégée de Loulou qui l'avait gagnée. Aussi se fâcha-t-il pour tout de bon et cria-t-il que « les billets, les tirages, c'était des choses très bêtes et

qu'il fallait, sans tant d'histoires, donner la belle poupée à *zine Maïanne* ».

On lui ferma la bouche avec des bonbons, puis on remit Diamantine à l'heureuse petite que la fortune avait favorisée. C'était une enfant brune et pâle, avec de magnifiques tresses de cheveux noirs et de grands beaux yeux tendres; notre héroïne, en se sentant serrée sur la poitrine de sa nouvelle maîtresse, comprit qu'elle en serait aimée.

Elle remarqua que cette fillette et sa mère étaient vêtues plus que simplement, et elle en conclut que, passée déjà des magnificences de la *high life* au confort élégant de la bonne bourgeoisie, elle allait dorénavant vivre dans la gêne. Mais peu lui importait; elle savait par expérience que la richesse ne procure pas toujours le bonheur, et si elle était un peu triste, c'était uniquement de quitter ses amis et surtout la gentille Marcelle.



LA MENOTTE POTELÉE NE RAMENA QU'UN BILLET
(page 147).

CHAPITRE XIX.

LA PETITE ÉTOILE.

Diamantine ne s'était pas trompée, elle était échue à de pauvres gens, pauvres toutefois de cette pauvreté décente et digne qui ne s'abandonne pas, qui ne se laisse pas même soupçonner et fait l'illusion de l'aisance aux observateurs superficiels. M. Lémon, le père de l'enfant aux yeux noirs, était un petit employé qui travaillait beaucoup pour gagner peu; sa femme, une personne de mérite et de grand courage, était professeur de musique. Comme elle n'avait de libre que la veillée, elle la prolongeait tellement pour raccommoder les vêtements de son mari, les siens, ceux de sa petite Cécilie, que souvent les soirées rejoignaient l'aurore, et qu'elle partait pour ses leçons, ayant eu à peine une heure de sommeil.

On habitait dans la banlieue, au cinquième, un logement des plus modestes; une toute jeune servante faisait le ménage. Cécilie n'allait à aucune école; le soir, son père lui préparait ses devoirs,

et elle étudiait seule dans la journée avec une grande conscience, car elle avait un ardent désir de devenir très instruite pour aider un jour ses parents.

Elle n'avait jamais eu de jouets; si elle possédait maintenant Diamantine, elle le devait à une dame à qui sa mère donnait une leçon d'accompagnement. « Tenez, madame Lémon, lui avait-elle dit, on m'a fait prendre ce billet pour une loterie de poupée; si je gagnais, je serais bien embarrassée de mon lot, moi qui n'ai pas d'enfants, tandis que vous, qui avez une fille, si la chance vous favorisait, ce serait au mieux. »

Mme Lémon avait eu la chance, et Cécilie, pour sa première poupée, avait la plus belle poupée de Paris.

Tout d'abord ce fut une joie délirante, une folie; elle ne faisait qu'habiller et déshabiller sa conquête, sa Diamantine, car elle lui avait conservé ce nom qui lui plaisait. Pendant une semaine, les devoirs en souffrirent; mais Cécilie était trop raisonnable pour se laisser dissiper longtemps. Elle se remit à l'étude avec une nouvelle ardeur, et ne s'occupa plus de Diamantine dans la journée. Le soir, par exemple, elle la faisait dormir ou plutôt veiller dans son lit, à côté d'elle, car Cécilie s'endormait fort tard. Elle lui racontait tout bas, pour ne pas réveiller ses parents qui

couchaient dans la chambre voisine, quantité d'histoires qu'elle composait.

« Vois-tu, Diamantine, lui disait-elle, quand je serai grande, j'écrirai de beaux livres, je gagnerai beaucoup d'argent. Papa et maman seront riches; ils pourront se reposer; et, au lieu d'habiter un cinquième étage, ce qui essouffle maman quand elle monte, nous aurons une jolie, jolie villa, avec une véranda, une terrasse et des fleurs, beaucoup de fleurs pour maman qui les aime tant. »

Le dimanche tout entier était consacré à Diamantine. Sa maîtresse lui récitait des fables, des poésies; comme elle n'aimait rien tant que dire des scènes de tragédie et de comédie, elle lui donnait des rôles. Bien souvent elles jouèrent ensemble la scène d'Athalie et de Joas, et celle du *Bourgeois gentilhomme* où la servante Nicole entremêle d'éclats de rire tout ce qu'elle dit.

Le logement qui touchait à celui des Lémon était occupé par un acteur, d'un talent très ordinaire, mais qui était le plus honnête et le meilleur homme du monde, le plus régulier dans ses habitudes. M. Mongenet était d'une très bonne famille; une vocation, irrésistible ou crue telle, lui avait fait abandonner la maison paternelle pour s'enrôler dans une troupe de comédiens. Il avait cependant fini par reconnaître que, pareil à ces poètes

dont parle Boileau, qui « prennent pour du génie une ardeur de rimer », il s'était illusionné sur son talent dramatique; néanmoins, se sentant trop âgé pour entreprendre une autre carrière, il avait mis un certain point d'honneur à rester acteur, à suivre, comme il disait, sa « via dolorosa », pour se punir de sa désobéissance envers ses parents.

Il remplissait les utilités dans un théâtre de troisième ordre. Il gagnait peu, mais, étant fort rangé, il avait toujours assez pour lui, et même bien souvent il aidait de sa bourse ses camarades moins économes. Il était aussi d'excellent conseil pour leur art, savait démêler les talents, les aptitudes, et, médiocre acteur, il avait formé plus d'un artiste distingué.

Plus d'une fois, à travers la cloison, il avait écouté les scènes que la petite Cécilie récitait à sa poupée, pensant : « Voilà une enfant qui, avec un peu d'étude, pourrait devenir une vraie artiste. » Il avait eu quelque idée de s'offrir à lui donner des leçons de déclamation, puis il s'était dit : « Non, les vies brillantes ne sont pas les vies heureuses, laissons cette petite à son obscurité. Il y aura toujours assez d'artistes, il n'y aura jamais trop de ces femmes humbles, modestes, dévouées, comme l'est Mme Lémon et comme le sera sans doute sa fille élevée par elle. N'intervenons pas dans la destinée de Cécilie. »

Il pensait cela très sincèrement, et pourtant, quelques jours après, il intervint.

On montait à son théâtre une pièce où il y avait un rôle d'enfant, rôle difficile et chargé, et on ne savait trop où trouver une petite fille capable de le remplir. M. Mongenet pensa tout de suite à Cécilie et il en parla à son directeur, qui lui donna pleins pouvoirs pour traiter avec les parents.

M. et Mme Lémon repoussèrent d'abord l'ouverture qui leur fut faite : « Leur enfant au théâtre, jamais! » Puis ils cédèrent, d'une part, à ce que disait l'artiste, qu'à l'âge de Cécilie il n'y avait pas d'inconvénients et rien qui engageât l'avenir; de l'autre, aux instances de la petite, transportée à l'idée de jouer la comédie pour tout de bon, et enfin, car l'année était dure, à ce cachet de cinquante francs par soirée qu'on offrait, et qui leur permettrait de donner à l'enfant bien des douceurs dont elle était privée.

Cécilie se mit tout de suite à son rôle; trois jours après elle le savait à fond, et au bout d'une semaine, aidée des leçons de M. Mongenet, elle le jouait à merveille. Aux répétitions, les artistes n'en revenaient pas; on n'appelait Cécilie que l'enfant prodige, la petite étoile, et on lui prédisait la plus magnifique carrière.

Il y avait aussi un rôle de poupée dans la pièce, et, comme de juste, il avait été donné à Diaman-

tine. Elle en était très fière, très contente aussi; quoique ce fût un rôle muet, c'était autrement amusant de paraître sur un théâtre que de jouer à l'examen avec Christine Lansac.

Le jour de la représentation arriva. L'enfant, électrisée, sûre de son rôle, sentant qu'elle n'avait nul besoin du souffleur, mourait d'impatience d'être au soir. Il tardait aussi à M. Mongenet de produire devant le public son élève, sa trouvaille, l'enfant prodige. Les parents, eux, étaient très inquiets. Si leur fille allait ne pas réussir! Quant à Diamantine, elle n'avait pas la moindre appréhension.

Enfin on est au théâtre. La salle est comble. Les trois coups sont frappés; la toile se lève, la pièce commence.

C'était un drame qui ressemblait à tous les drames. Un homme bon, riche et heureux avait, dans sa jeunesse, commis une mauvaise action, et, quoiqu'il l'eût réparée autant qu'il l'avait pu, sa conscience la lui reprochait toujours. Il craignait aussi qu'elle ne vînt à être connue, car alors c'en était fait de son bonheur et de sa fortune. Or, il y avait quelqu'un dont, sans le vouloir, il avait gâté la vie et qui avait juré de se venger. Absent depuis plusieurs années, cet homme revenait tout à coup avec les preuves de la faute de son ennemi, et il allait s'en servir pour sa vengeance.

La gentille Emma, la fille du coupable, traver-

sait la pièce comme un petit oiseau, et jetait ses jeux et ses chansons au milieu des soucis de son père. Au dernier acte, celui-ci est sorti, elle est seule au salon et joue avec sa poupée, quand le domestique introduit un visiteur qui déclare vouloir attendre le maître du logis. C'est l'ennemi. L'enfant quitte son jeu et, gracieuse et polie, lui avance un fauteuil : « Asseyez-vous, monsieur, papa ne doit pas tarder longtemps. » Il ne répond pas, se promène farouche à travers le salon, puis se laisse tomber sur un siège et met la tête dans ses mains. Emma s'approche : « Vous vous ennuyez, monsieur, voulez-vous voir ma poupée? Regardez, elle ferme les yeux; elle est articulée. » Elle la lui posait sur les genoux. Comme c'était M. Mongenet qui faisait l'ennemi, Diamantine n'avait pas peur du tout.

« Avez-vous une petite fille? demandait Emma.

— Non.

— Est-ce pour cela que vous avez l'air si triste? Papa dit qu'il serait très malheureux s'il ne m'avait pas. J'aimerais faire quelque chose pour vous amuser. Voulez-vous que je vous joue ma mélodie? Pendant ce temps, papa viendra. »

Elle se mettait au piano et jouait un petit air.

L'ennemi, qui a lutté d'abord contre le charme de l'enfant, s'y abandonne peu à peu, et, quand elle revient vers lui, il ne peut s'empêcher de lui

sourire, et machinalement il caresse les cheveux de la poupée. Emma s'enhardit, elle cause; elle parle de son père, d'elle-même. Elle va bientôt commencer l'anglais, son père a engagé une bonne de Londres; on l'attend au premier jour; sa future élève se réjouit. Elle babille, babille, babille, et l'étranger continue à sourire.

« Oh! mais papa tarde beaucoup, dit-elle quand elle est au bout de son petit rouleau; je ne sais plus quoi imaginer pour vous amuser. Ah! j'ai appris une fable ce matin; voulez-vous que je vous la dise? » Il fait signe que oui, et elle lui récite la jolie fable de Florian, *la Brebis et le Chien*. Quand elle a dit les deux derniers vers :

Va, ma sœur, il vaut encor mieux
Souffrir le mal que de le faire.

« C'est vrai, » s'écriait l'étranger en se levant.

Diamantine alors tombait par terre, mais il y avait un tapis.

« Ah! voici papa, dit l'enfant, je l'aperçois au bout de l'avenue.

— Tu ne sais pas l'anglais, demande l'homme.

— Non, mais je vais l'apprendre, je vous l'ai dit. »

Rapide, il prend sa carte, y trace ces deux mots : « I forgive » (je pardonne). « Tiens, dit-il à Emma, tu remettras cela à ton père. » Et il s'enfuit.

Cécilie joua avec une grâce, un naturel, une vérité, qui enthousiasmèrent le public. Il y eut des applaudissements à faire crouler la salle, et toutes les dames jetèrent leurs bouquets à la petite artiste. Elle remercia comme on le lui avait appris, en s'inclinant et en mettant la main sur son cœur, puis elle présenta la poupée et lui fit envoyer des baisers. « Qu'elle est gentille ! » s'écria-t-on. Et on la rappelait, et il fallut relever le rideau je ne sais combien de fois. Diamantine, on le devine, prenait pour elle la bonne moitié de tout cela.

La petite étoile était aux anges, ses parents transportés, M. Mongenet fou d'orgueil et de joie : « N'est-ce pas, Cécilie, disait-il, n'est-ce pas que c'est doux les bravos?

— Oh oui! répondait-elle. Et c'est si amusant de jouer la comédie? Et puis, quand je pense que moi, petite, j'ai gagné cinquante francs, et que j'en gagnerai autant demain, je suis si contente, si contente, si contente! Oh! je veux être actrice; et alors papa et maman n'auront plus besoin de travailler. »

Elle embrassait tour à tour son père, sa mère, Diamantine et M. Mongenet.

C'était un délire, une folie.

Le drame fut donné, le lendemain et les jours suivants, avec un égal succès. Cécilie, dont un premier triomphe avait doublé l'assurance, jouait

de mieux en mieux, et de mieux en mieux aussi Diamantine se tirait de son rôle. Elle eut deux accidents, cette pauvre Diamantine. Une fois, l'ennemi, en se levant trop brusquement, la fit tomber dans le trou du souffleur, et elle fut un peu contusionnée; une autre fois, Cécilie, en saluant le public, s'était trop approchée de la rampe et le feu avait pris aux jupes de sa petite compagne. Heureusement, M. Mongenet s'en aperçut à temps, l'arracha des mains de l'enfant et, l'enveloppant dans son pardessus, réussit à la sauver. Elle en fut quitte pour la peur et une robe brûlée.

Chaque soir, la foule se portait au théâtre, de plus en plus nombreuse, et le vieil artiste s'écriait : « Nous aurons cent représentations! »

Ils les auraient eues peut-être si Cécilie avait pu supporter les fatigues de sa nouvelle vie. Ces veilles, ce bruit, ces lumières, ces applaudissements, toute cette excitation brisait cette nature frêle et accoutumée à une existence tranquille. Comme elle avait les yeux brillants, les joues colorées, qu'elle était gaie, personne ne s'inquiétait, pas même sa mère. Mais, un soir, la représentation finie, tandis qu'on la rappelait pour la quatrième fois, on la vit s'affaisser évanouie sur les fleurs qui jonchaient la scène, et le docteur, appelé en hâte, reconnut les symptômes d'une fièvre nerveuse.



PUIS ELLE PRÉSENTA LA POUPÉE (page 159).

Cécilie fut très malade, et la pauvre Diamantine, qui était au pied de son lit, avait peur de cette enfant qui ne reconnaissait plus personne, qui parlait toujours, toujours, et racontait des histoires qui n'avaient pas de sens. Les parents étaient désespérés; ils ne se pardonnaient point d'avoir consenti à ce que la petite jouât ce rôle, ce rôle qui l'avait tuée, croyaient-ils. Le pauvre Mongenet aussi s'accusait de ce malheur et se frappait la tête en s'écriant : « Maudit théâtre! maudit théâtre! » Nul doute que, si l'enfant était morte, il ne fût devenu fou.

Enfin la fièvre se calma. Un jour vint où le docteur déclara sa malade hors de danger; mais la convalescence fut longue, et, comme on lui défendait de lire, la petite étoile s'ennuyait.

Le bon docteur, qui était un ami des Lémon, amena un jour sa fille pour tenir compagnie à la convalescente, disant qu'il viendrait la reprendre quand il aurait achevé sa tournée de visites.

Georgina était une très aimable enfant, vive, gaie, amusante et du même âge que Cécilie. Les heures qu'elles passèrent ensemble furent joyeuses et parurent courtes. Quand le docteur revint, les deux petites filles étaient si bonnes amies, qu'il fallut leur promettre qu'elles se verraient souvent.

Diamantine avait été en tiers dans les amusements de cette journée; Georgina l'avait beaucoup

admirée et elle répéta plus d'une fois qu'elle n'avait jamais eu ni jamais vu une poupée si belle. Aussi Mme Lémon, désirant témoigner sa reconnaissance à l'excellent docteur, proposa-t-elle à Cécilie de donner Diamantine à sa nouvelle amie. Cécilie soupira un peu; cependant elle dit oui, et, le même soir, l'ancienne Reine des Fées fut envoyée à Georgina.

Celle-ci accueillit d'abord le présent avec une grande joie; mais tout de suite elle réfléchit :

« Oh! non, papa, dit-elle, je ne puis pas accepter; ce serait mal de priver cette pauvre Cécilie de sa poupée.

— Si, tu peux accepter, répondit le docteur. Cécilie aime les livres par-dessus tout; je vais aller choisir pour elle une douzaine de beaux volumes. Elle sera heureuse comme une reine, et ces bonnes gens se sentiront plus à leur aise avec moi quand ils penseront avoir récompensé mes soins. »

Ainsi fut fait, et notre héroïne demeura acquise à Georgina, qui, par amitié pour Cécilie, lui conserva son nom de Diamantine.

CHAPITRE XX.

DE COUSINE EN COUSINE.

Elle courut de sérieux dangers dans la maison du docteur. M. Casimir, le frère de Georgina, qui, dès l'âge de quatre ans, avait déclaré qu'il serait médecin *tomme papa*, célèbre *tomme papa*, qu'il guérirait les gens *tomme papa*, et encore mieux parce qu'il ne permettait jamais qu'on *soit mort*, entrait alors dans sa huitième année et, plus que jamais épris de médecine, faisait les études les plus sérieuses dans l'art de guérir. Le coup d'œil sûr, la décision prompte, la main ferme et nulle hésitation, nulle sensiblerie, tel était le docteur Casimir. Il était très fort pour les amputations; les poupées de sa sœur, ses clientes ordinaires, en savaient quelque chose. Il n'eut pas plus tôt vu notre héroïne qu'il se promit de mettre toute sa science à son service. Un matin qu'il la trouva seule au salon, il s'en empara et se disposait à la guérir de toute sorte de maux, quand

Georgina arriva juste à temps pour la soustraire à ses soins. Depuis ce jour, elle eut une extrême attention à la tenir hors de la portée du terrible praticien.

Diamantine fut heureuse d'abord auprès de Georgina, qui la soignait bien et la menait quelquefois faire visite à Cécilie, son ancienne maîtresse; mais la fille du docteur avançait vers cet âge où les études de plus en plus intéressantes, la musique, le dessin, la lecture, font négliger les poupées. Diamantine vit se passer des jours entiers sans que sa jeune maîtresse s'occupât d'elle, puis des semaines, puis des mois, et elle reconnut avec tristesse qu'elle était oubliée tout à fait.

Ce qui n'est plus utile est vite indifférent.

a dit un poète. Notre héroïne était devenue si indifférente à Georgina, que celle-ci en fit cadeau à sa petite cousine Amélie pour son jour de naissance, à la condition toutefois qu'elle en aurait grand soin. La recommandation n'était pas de trop, car Amélie était le désordre en personne.

La petite exilée, qui reçut d'Amélie le nom de Coquette, eut fort à souffrir chez cette maîtresse-là. Amélie, quoiqu'on ne cessât de l'envoyer se laver, avait constamment les mains sales, et c'était avec ces mains-là qu'elle touchait l'élégante pou-

pée. Elle lui donnait des baisers à profusion, mais sans au préalable s'essuyer la bouche, ce qui, on peut le croire, choquait au dernier point l'ancienne Reine des Fées.

Chaque matin la petite fille la prenait dans l'intention de l'habiller; mais jamais ce projet n'était poussé bien loin. Neuf fois sur dix, la pauvre Coquette restait en chemise, et, quand il venait des visites, elle mourait de honte d'être surprise ainsi. Amélie ne l'habillait tout à fait que pour la promenade, et il fallait voir de quelle façon! Un jour, elle avait une bottine à un pied et à l'autre une espadrille; le lendemain, elle avait des souliers et point de bas, ou des bas et point de souliers, ou bien un bas rouge et l'autre bleu, ou encore, comme le *pauvre soldat*,

Un pied chaussé et l'autre nu.

Ses chapeaux étaient toujours si mal attachés qu'elle les perdit les uns après les autres; il en fut de même de son manchon et de son parasol. La plupart du temps elle était échevelée comme une bacchante, offrant l'image de ce qu'Amélie aurait été elle-même si la bonne de celle-ci n'avait été du matin au soir occupée à rattacher, à arranger, à réparer la toilette de la petite fille. Bref, c'était une Coquette qui ne méritait guère son nom.

Le printemps venu, on alla habiter une maison

de campagne à Meudon. Coquette n'y fut pas plus heureuse qu'à Paris; au contraire, son sort y fut encore pire. Tantôt Amélie la laissait exposée au soleil, qui lui mangeait ses couleurs; tantôt, pour la mettre à l'ombre, elle la jetait sous un banc, et alors les fourmis et les colimaçons allaient et venaient le long de son corps. Et que de fois, le soir, elle fut oubliée au jardin! que de nuits elle passa à la belle étoile!

Les frères d'Amélie, voyant Coquette si peu soignée, n'avaient pour elle aucun respect. Tantôt ils la mettaient à califourchon sur des branches d'arbre, et elle avait grand'peur de tomber; tantôt ils lui faisaient faire le moulinet en la tenant par un bras, ce qui le lui arrachait presque. Il n'y avait pas jusqu'au petit Tintin qui ne la tourmentât; mais lui, c'était parce qu'il avait très bon cœur. Il voulait partager chaque chose avec elle, et, à tout instant, il venait lui pousser contre la bouche des beurrées et des tartines de confiture.

Un soir du mois de juillet, Amélie laissa Coquette au jardin comme elle l'avait fait tant de fois. La poupée ne s'en chagrina pas trop, et même, après cette journée de chaleur étouffante, elle n'était pas fâchée de rester dehors pour respirer le bon air de la nuit. Elle regardait les étoiles qui brillaient là-haut dans un beau ciel foncé, les vers luisants qui promenaient parmi l'herbe

leur lanterne d'émeraude; elle respirait le parfum des jasmins et du chèvrefeuille, elle écoutait le concert des cigales et des rainettes, elle se sentait bien et se laissait tout doucement aller au sommeil.

Mais subitement la fraîche brise se changea en un grand vent qui faisait bruire les feuilles et s'entre-choquer les branches. De gros nuages sombres cachèrent les étoiles; tout devint noir comme un cachot. Puis, il y eut des éclairs qui illuminèrent le jardin de cette lumière électrique qui fait mal aux yeux, ensuite des roulements de tonnerre épouvantables, enfin la pluie se mit à tomber avec une telle violence, que la pauvre Coquette crut que c'était le déluge et se vit perdue, irrévocablement perdue.

Amélie, qui s'était couchée très tranquille, se réveilla au premier coup de tonnerre et aussitôt se souvint de Coquette. Elle appela sa bonne et la supplia d'aller chercher la poupée.

« Ah! par exemple, non, mademoiselle, répondit la bonne, aller au jardin pendant l'orage... pour une poupée, s'exposer à être foudroyée, merci bien! Il fallait la rentrer, votre Coquette.

— J'ai oublié.

— En ce cas, tant pis pour elle.

— Je vais aller la chercher moi-même.

— Vous allez me faire le plaisir de ne pas bouger de votre lit. »

Amélie eut beau supplier, la bonne, qui avait la raison pour elle, fut inflexible, et la petite fille, après avoir longtemps pleuré, finit par se rendormir.

Le lendemain, elle fut réveillée par un gai rayon de soleil qui venait baiser ses joues roses sur l'oreiller blanc. Elle eut un cri de joie en voyant ce joli temps, puis elle se rappela l'orage, la poupée oubliée, et aussitôt, à moitié habillée, pieds nus, elle courut chercher sa pauvre fille. On devine en quel état elle la trouva. La malheureuse Coquette était pâle, livide, échevelée, toute raide dans ses vêtements mouillés. A cette vue la petite fille éclata en pleurs et en sanglots. Sa bonne ne pouvait réussir à la calmer. Il n'y a pas de douleur plus profonde que celle qui est doublée d'un remords.

La mère d'Amélie, instruite de l'événement, vint aussi pour consoler sa fille; mais, tout en lui disant de ne pas s'affliger outre mesure pour un malheur après tout réparable, elle lui fit comprendre les inconvénients de la négligence, du désordre et l'engagea à veiller sérieusement sur elle-même, afin de se défaire d'un affreux défaut qui pouvait avoir les conséquences les plus funestes.

« Si tu étais raisonnable, lui dit-elle, tu garderais Coquette dans l'état où elle est; tu la ver-

rais tous les jours, et sûrement cette vue t'aiderait à te corriger.

— Oh! non, maman, pour cela je n'en aurais pas le courage. Cela m'est trop pénible de voir Coquette dans cet état. J'y penserai toujours, toujours; mais je ne veux plus la voir... Je ne veux pas non plus que personne la voie. Elle me fait l'effet d'une personne morte. Permettez-moi de l'enterrer au bout du jardin, près de la tombe de mes oiseaux. »

La pauvre Coquette frémit en entendant ces paroles, car, après tout, si elle était bien malade, elle n'était pas encore morte, elle le sentait parfaitement, et la perspective d'être enterrée vivante ne lui souriait pas. Elle se rassura en pensant que la maman n'autoriserait jamais une chose pareille. Elle se trompait.

« Je te répète, Amélie, dit celle-ci, qu'il serait plus sage de la garder sous tes yeux; il ne faut pas tant craindre de voir le mal dont on a été cause. Au reste, fais ce que tu voudras. »

Amélie n'était pas assez raisonnable pour suivre le conseil de sa mère. Comme elle ne pouvait regarder Coquette sans se remettre à pleurer, elle avait hâte de la faire disparaître. Ses frères, toujours mis en train par chaque nouveauté, trouvèrent excellente l'idée d'enterrer la malheureuse. La fosse fut vite creusée sous un lilas; on y

descendit la victime étendue sur des feuilles de roses dans un carton sans couvercle, et la terre la recouvrit bientôt. Le petit Tintin, qui avait un goût précoce pour les vers, lui fit cette épitaphe :

Cît-git Coquette
Qui était belle et joliette.
Elle mourut d'orage,

A la fleur de son âge.
Elle avait toutes les vertus,
Et encor beaucoup plus.

TROISIÈME PARTIE

CHAPITRE XXI.

SAUVÉE.

C'était fini, la pauvre Coquette était sous terre; elle allait mourir d'une mort affreuse, d'une mort lente, car une poupée peut vivre très longtemps avec une minime quantité d'air. Elle se sentait oppressée, étouffée; mais elle sentait aussi que, si pénible que fût cette sensation, la fin ne viendrait pas de sitôt.

L'infortunée repassait en revue ses souvenirs. Elle revoyait le magasin Charmotte et l'admiration qu'elle y excitait, les insultes des soldats, Épaulette-d'Or prenant chevaleresquement son parti; Tête-Fendue avec ses mauvais pronostics, et Rose et le gentil Frisé, et le méchant Polichinelle avec ses ricanements, et la Marquise et le

sapin de Noël. Elle revoyait l'une après l'autre toutes ses jeunes maîtresses : la soigneuse Mathilde, la généreuse Kitty, Marcelle la ménagère et Christine la savante, et Cécilie, la précoce étoile, et Georgina, et enfin cette Amélie qui l'avait laissé abîmer par l'orage et n'avait rien trouvé de mieux ensuite que de l'enterrer.

Tout à coup elle entend un bruit au-dessus d'elle, elle écoute, et l'espoir, qui est dans le cœur des poupées comme dans tous les cœurs, lui dit que c'est peut-être le secours qui arrive. Oui, elle ne se trompe pas, on creuse le sol, c'est certain ! Sûrement la tendresse d'Amélie s'est réveillée pour la malheureuse Coquette... on l'exhume, oh bonheur ! elle va revivre !

Aïe! la bêche vient de lui heurter la tête, elle a le front fendu. N'importe, elle est contente. Qui ne rachèterait sa vie au prix de sa tête si c'était possible?

Elle est à découvert, elle revoit la lumière, les arbres verts, le ciel bleu, mais les enfants ne sont pas là; celui qui vient de la sauver, celui qui la soulève dans ses bras, qui époussette avec un mouchoir de couleur la terre qui s'est attachée à son peignoir de mousseline, c'est Antoine le jardinier, Antoine, qui est un homme d'ordre, qui entend que rien ne se perde, qui recueille tous les jouets cassés que les enfants jettent de ci de là, et qui,

en voyant ce qu'on faisait de Coquette, avait tout de suite pensé qu'il la sauverait pour l'envoyer à une petite nièce qu'il gâtait un peu.

« Diable! fit-il en remarquant la blessure produite par la bêche, voilà qui me chiffonne. Faudra lui faire remettre une tête. »

Cependant la joie, la surprise et l'air pur avaient tellement impressionné Coquette qu'elle s'était évanouie. Quand elle revint à elle, elle était dans un sac, sur le dos d'Antoine qui, ayant des commissions pour Paris, l'y portait tout de suite pour la donner à réparer. Il s'était dit qu'il entrerait dans le premier magasin de joujoux qu'il rencontrerait; ce premier magasin se trouva être une fort petite boutique où il n'y avait guère que des jouets communs et dont la maîtresse elle-même paraissait assez vulgaire. On prend toujours la ressemblance de ce qu'on élève ou de ce qu'on vend. Mlle Charmotte ressemblait à une poupée de cire, Mme veuve Tournon, avec ses gros yeux fixes et ses grosses joues d'un rouge luisant, ressemblait à une poupée de carton.

« Il faut, madame la marchande, dit Antoine en tirant Coquette de son sac, que vous me remettiez à neuf cette demoiselle-là. »

Mme Tournon regarda Coquette avec une admiration qui mit encore ses gros yeux plus en saillie; elle n'avait pas vu souvent de pareilles poupées.

Si la tête avait souffert, le corps était resté beau; les mains et les pieds étaient toujours charmants. Une fois peignés les cheveux reprendraient leur lustre; la marchande comprit qu'elle pouvait tirer bon parti de cette avariée.

« Çà vous coûtera trop pour la remettre en état, dit-elle à Antoine, ces têtes-là sont très chères, et puis, pour l'habiller, il faudrait de l'étoffe comme pour un enfant. Faisons plutôt un échange; donnez-la moi, telle qu'elle est, et prenez une autre poupée. Je vous laisse le choix dans toutes celles qui sont là.

Antoine ne s'y connaissait guère; une poupée, pour lui, c'était une poupée. Un peu plus grande, un peu plus petite, qu'est-ce que ça pouvait lui faire? Il trouva que Mme Tournon était une bonne femme, l'obligeance en personne, et, après avoir bien regardé toutes ses pensionnaires, il se décida pour une grosse Bernoise qui avait des joues comme des pommes, de belles manches blanches, fortement empesées, et de brillantes chaînes d'argent sur son corsage de velours, et il s'en alla enchanté de son marché.

Mme Tournon ne fut pas longue à faire sauter la vieille tête de dessus les épaules de Coquette, et à lui essayer toutes celles qu'elle avait. Aucune n'était assez grande; il fallut en envoyer chercher une chez un fabricant.

Cela perdit un peu de temps; mais enfin, au bout de la semaine, la nouvelle tête fut en place. Elle était charmante tout à fait, aussi fraîche que l'ancienne dans ses plus beaux jours; elle n'en différait que par les yeux qui étaient noirs, ce qui, avec la chevelure blonde, était du plus piquant effet.

On habilla la ressuscitée d'une jolie robe de mousseline rose et on la mit à l'étalage, où elle ne tarda pas à attirer la foule. Peut-être fut-elle plus admirée qu'elle ne l'avait jamais été, sa beauté fine et délicate brillant davantage par le contraste des vulgarités qui l'entouraient.

Dans les premiers instants, cette opération de tête changée avait un peu brouillé ses souvenirs; mais sa mémoire qui tenait peut-être à ses cheveux, lui revint assez vite, et elle comprit une fois de plus qu'il ne faut jamais s'effrayer de rien, ni jamais se décourager, qu'on revient de loin, même de dessous terre, et que la sagesse est de s'en remettre en tout et pour tout à la Providence.

CHAPITRE XXII.

LE VENTRILOQUE.

Il y avait déjà quelques jours qu'elle ornait la vitrine de la veuve Tournon quand un très gros monsieur, qui s'était arrêté longtemps à la considérer, entra dans la boutique et demanda le prix de notre petite belle. On la lui fit quarante francs, il en offrit trente, le marché se conclut à trente-cinq, et voilà Coquette sur le bras du gros monsieur.

Elle pensa qu'il l'avait achetée pour sa ou ses petites filles; aussi fut-elle étonnée de voir qu'il était tout seul dans la chambre qu'il occupait à l'hôtel garni et qu'il n'avait de filles ni petites ni grandes. Elle fut bien plus étonnée quand, s'étant mis dans un fauteuil, il la prit sur ses genoux, la caressa, l'embrassa, l'appela sa chère enfant, sa bonne petite, sa mignonne Mimi, qui était bien sage et qui aurait du bonbon pour sa récompense.

Mlle Mimi, puisque tel était le nom que lui donnait le gros monsieur, pensa alors que c'était un

homme très raisonnable, qu'il savait que les petites filles sont méchantes parfois, tandis que les poupées sont gentilles toujours, et que dans sa sagesse il s'était choisi une poupée pour petite fille.

Mais voilà qu'un instant après, et sans que Mimi eût rien fait de mal, le gros monsieur changea de ton, se prit à la gronder, à la fouetter, finit par la mettre au coin et sortit de la chambre. Mimi crut que son papa était devenu fou, et elle en fut toute triste.

« Ne vous chagrinez pas, mignonne, lui dit alors une petite voix, votre papa n'est pas fâché, tout cela est pour rire. »

Mlle Mimi se retourna, et elle vit alors non loin d'elle, dans l'ombre d'une commode une vieille poupée très fanée, à moitié chauve, mais qui avait l'air bon.

« Non, répétait celle-ci, il n'est pas fâché, il joue la comédie, c'est son métier. Il est ventriloque. »

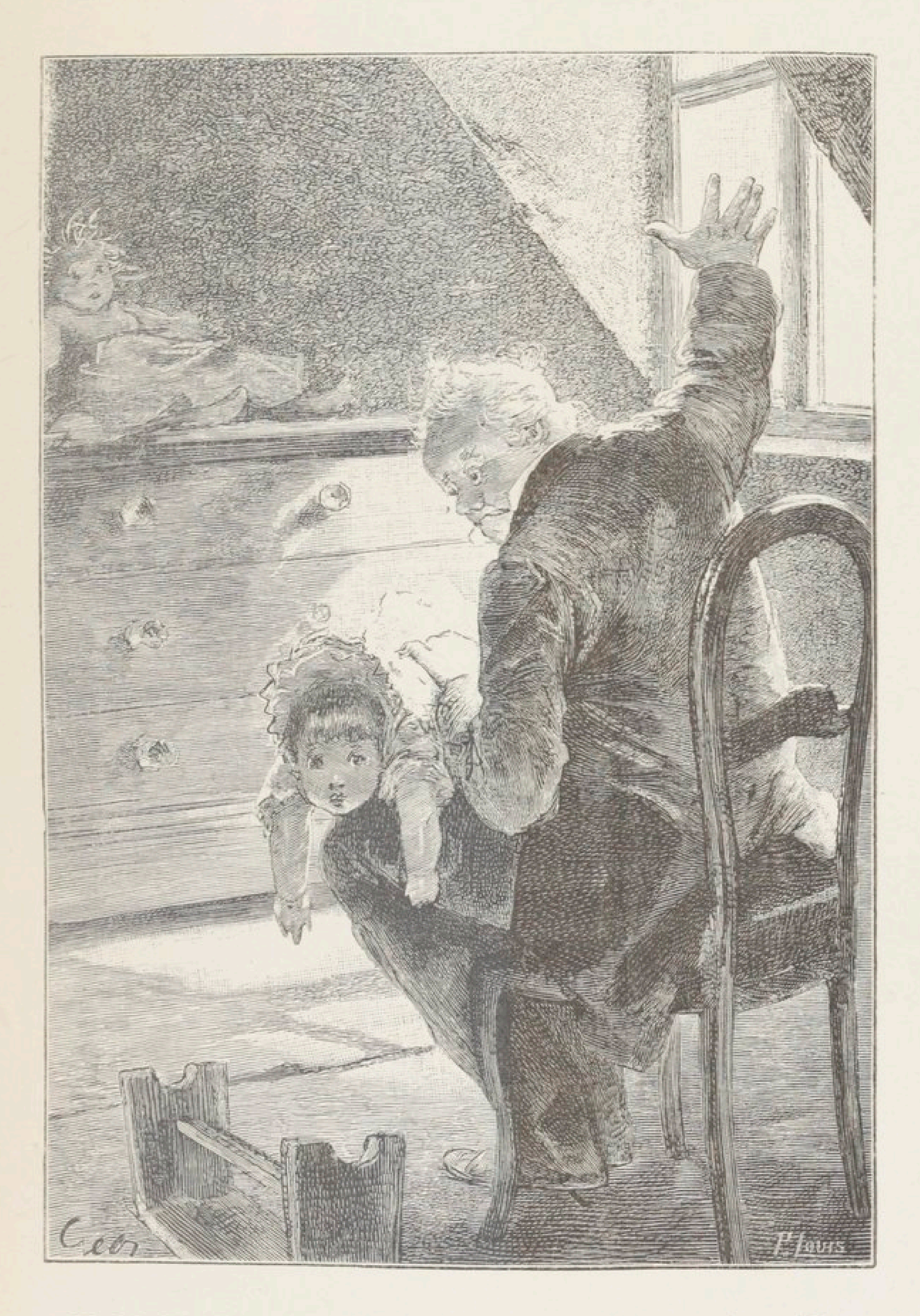
Ce mot que Mimi n'avait jamais entendu lui fit une peur horrible. Elle s'imagina qu'un ventriloque était quelque chose comme un ogre ou un vampire. Puis, tout à coup, elle eut un éclair, deux mots latins qu'elle avait entendus chez Christine Lansac, *venter* et *loqui* lui revinrent à la mémoire et lui donnèrent à penser qu'un ventriloque était peut-être, après tout, moins terrible qu'elle ne

l'avait craint d'abord. Mais comment pouvait-on être ventriloque?

La vieille poupée n'en savait rien, et elle regardait son maître comme un phénomène. Depuis dix ans qu'elle était avec lui, ils avaient gagné ensemble pas mal d'argent en donnant des représentations en ville. Maintenant elle n'était plus assez jolie pour paraître dans les salons; c'est pourquoi, M. Baradour — c'était le nom du gros monsieur — désirant la remplacer, avait acheté Mlle Mimi.

Cette vieille poupée était très raisonnable. Elle avait aimé passionnément son métier d'artiste; mais, à présent qu'elle était en retraite, elle en prenait son parti, et, au lieu d'être comme tant de gens qui détestent ceux qui leur succèdent, elle disait gaîment : « Chacun son tour », et se sentait des mieux disposées pour sa petite remplaçante.

Mimi ne se trouva pas malheureuse dans sa nouvelle situation. D'abord elle était toujours très bien mise, ce qu'une poupée aime par-dessus tout. (M. Baradour la faisait habiller par les bonnes couturières, et pas une petite fille dans Paris n'était plus élégante que celle du ventriloque.) Puis, il ne se passait pas de jour qu'on ne donnât des représentations dans le beau monde, devant un public de charmants enfants qui ne marchandaient



IL SE PRIT A LA GRONDER, A LA FOUETTER (page 179).

pas leurs applaudissements. De temps en temps le ventriloque fouettait sa fille pour amuser la salle; mais, comme c'était par semblant, et jamais bien fort, elle ne s'en chagrinait pas.

Le répertoire de M. Baradour se composait d'une série de petites scènes qui étaient depuis des années en possession de divertir son public : « *Qui a mangé la tourte?* » — « *Je veux la lune.* » — « *Je ne le ferai plus.* » — « *En pénitence.* » Etc., etc. Mais rien n'avait autant de succès que « *Le petit doigt* ».

« Papa!

— Mimi?

— Est-ce vrai qu'on a coupé le bras à M. Rabot.

— Très vrai.

— Ça lui a fait mal?

— Je crois bien.

— Ça ne lui aurait pas fait si mal, dis, si on lui avait coupé seulement le doigt?

— Bien sûr que non.

— Alors, cher petit papa, si tu étais bien sage, tu te ferais couper un doigt?

— Comment, mademoiselle Mimi! me faire couper un doigt?

— Tu serais si gentil!

— Mais...

— Ça me ferait tant de plaisir!

— Ça te ferait plaisir?

— Oh! tant! tant!

— Voilà qui est fort!

— Petit papa chéri, voyons, tu peux bien te faire couper un doigt pour ta petite Mimi.

— Merci bien!

— Tu as dit que ça ne ferait pas très mal.

— Mais encore!...

— Un doigt! rien qu'un... et le plus petit. Tu veux bien?

— Mais enfin, mademoiselle Mimi, me direz-vous pourquoi vous tenez tant à ce que je me coupe le doigt.

— Le petit.

— Oui, le petit. Eh bien?

— Pour qu'il ne te dise plus les sottises que je fais quand tu n'es pas là. »

A cette conclusion c'était toujours des rires, des rires! Il y avait, parmi le jeune public, tant de petites filles et même de petits garçons qui auraient souhaité que leurs papas et mamans n'eussent point de petit doigt! Et Mimi jouait si bien! elle avait tant de naïveté et de grâce! On l'applaudissait avant qu'elle parlât, et dès qu'elle ouvrait la bouche, on s'esclaffait. Rien que de l'entendre appeler le gros M. Baradour « mon petit papa », on se tordait de rire. Il faut croire que la ventriloquie engraisse, car M. Baradour était énorme, et, parmi le monde des enfants, on avait pris l'habi-

tude de marier son nom et sa qualité, et de l'appeler M. Ventradour, ce qui exprimait au mieux l'ampleur de sa personne.

Mlle Mimi jugeait un peu au-dessous d'elle de jouer de si petites comédies après avoir figuré jadis dans un grand drame. Mais l'avantage des salons, c'est qu'il n'y avait point de trou de souffleur où elle pût tomber, point de rampe où elle risquât de se brûler, et cela avait son prix.

En allant ainsi dans le monde, elle eut l'occasion de revoir plusieurs de ses anciennes relations du magasin Charmotte. Elle aurait aimé leur parler, s'en faire reconnaître, leur conter ses aventures, apprendre les leurs; mais il n'y avait pas moyen. Aux rares instants où M. Baradour la laissait se reposer, et poursuivait une mouche imaginaire dont il imitait le bourdonnement, elle était à une trop grande distance des spectateurs pour engager la conversation.

Un jour elle vit de loin Épaulette-d'Or, un bras en écharpe, mais toujours noble, gracieux, et l'air content de son sort. Oh! comme elle aurait désiré aller à lui et savoir ce qu'il pensait de son histoire! Il demandait qu'on fût utile; certes, elle l'avait été plus que personne; elle l'était encore, et le serait sans doute longtemps. Ce n'était pas elle qui, suivant l'expression du petit officier, « volait sa place au soleil ». Elle se sentait une

grande fierté du rôle qu'elle remplissait dans le monde, et ne se défendait pas toujours d'un certain mépris pour les poupées qui ne font rien. En cela, elle avait tort : la grande activité n'est pas à la portée de tous, et l'important n'est pas de faire beaucoup, mais de faire ce qu'on peut et ce qu'on doit, selon la place où l'on se trouve. Épaulette-d'Or le lui aurait dit sans doute s'ils avaient pu causer, mais c'était impossible, et la petite artiste dut se borner à envoyer de loin un salut à notre officier. Il en fut bien surpris, car il ne s'imaginait guère que la fille du ventriloque fût cette ancienne Satin-Bleu qu'il connaissait. Il rendit le salut avec courtoisie, mais il ne le prit point pour lui, et pensa que c'était l'armée française qu'on saluait en sa personne. Les plus braves sont les plus modestes.

CHAPITRE XXIII.

ENLEVÉE.

M. Baradour ou Ventradour gagnait force argent, grâce à Mimi; mais il était très charitable, et les pauvres en avaient toujours leur bonne part. Il donnait aussi nombre de représentations gratuites; un jour il y eut grand spectacle à son hôtel pour les enfants du quartier, et, comme de juste, tout le personnel de la maison eut la permission d'y assister. Ce fut une représentation des plus brillantes; le répertoire de Mlle Mimi y passa en entier, et plus qu'en entier, car toutes les pièces furent bissées, et quelques-unes, parmi lesquelles était *le Petit doigt*, *trissées*, s'il est permis d'employer ce mot. M. Baradour et sa fille étaient ravis du plaisir qu'ils donnaient à tant de monde, et fort loin de se douter que leur bonté allait avoir pour eux des fruits amers. Il en est souvent ainsi, c'est pourquoi il faut faire le bien avec un entier désintéressement, c'est-à-dire sans aucun espoir de récompense, et même au

risque du désagrément qui en pourra survenir.

Il y avait parmi les domestiques de l'hôtel un petit garçon un peu simple, fraîchement débarqué de sa province, et qu'on employait à faire les commissions et à cirer les chaussures. Comme il ne savait pas du tout ce que c'était qu'un ventriloque, il fut assez godiche pour s'imaginer que la poupée donnait d'elle-même la réplique à M. Baradour, et il n'eut plus qu'une idée, voir de près cette créature merveilleuse et l'entendre parler. Il guetta l'occasion, et, une fois que le ventriloque était sorti, il se glissa furtivement dans la chambre de celui-ci, s'empara de M[lle] Mimi, et courut vite et vite la cacher dans le réduit, à côté de la lingerie, où il avait son lit.

Le soir, après qu'il eut ciré toutes ses paires de souliers, il se hâta de remonter auprès de sa captive, la prit sur ses genoux et voulut lui faire redire les scènes de M. Baradour. « Mimi, qui a mangé la tourte? — Mimi, est-ce que tu veux la lune? » Mimi par-ci, Mimi par-là. Comme bien on pense, la pauvre Mimi ne sonnait mot. Gaspard la supplia longtemps de lui répondre, la flatta, la caressa; motus toujours. A la fin, prenant ce silence pour de l'entêtement, de la malice, il se mit en colère et allait très probablement battre M[lle] Mimi, si l'on n'eût tout à coup appelé de l'escalier : « Gaspard! Gaspard! »

Très effrayé, il fourra la malheureuse petite artiste dans un paquet de linge qu'il devait porter à la blanchisseuse, le lendemain de grand matin, et il descendit, tremblant, savoir ce dont il s'agissait.

On voulait lui demander s'il savait quelque chose de Mlle Mimi. M. Baradour qui, ce jour-là, n'avait pas de représentation, était rentré vers dix heures, et projetant de répéter de nouvelles scènes avec sa fille. Il ne l'avait plus trouvée, et aussitôt il avait fait retentir sa sonnette. On était accouru; il réclamait sa petite Mimi à grands cris, et promettait au voleur un châtiment exemplaire.

Gaspard, en prenant la poupée, n'avait pas eu de méchantes intentions. Il avait compté la reporter chez M. Baradour après avoir un peu causé avec elle. Si on l'avait interrogé tranquillement, il aurait avoué tout de suite et couru chercher Mlle Mimi; mais, en voyant la colère du ventriloque, en entendant ces mots de voleur et de châtiment, il se crut perdu s'il reconnaissait sa faute. Il se voyait déjà pris par les gendarmes, conduit en prison, et, dans sa terreur, il nia énergiquement avoir vu Mlle Mimi. Les domestiques faisaient chorus. Tous étaient des gens sûrs, Gaspard était regardé comme un honnête petit garçon, et, en effet, il l'avait été jusqu'à ce jour; on conclut que la poupée avait été enlevée par quelqu'un d'étranger à

la maison, et on dit au jeune cireur de chaussures qu'il pouvait aller dormir.

Le malheureux Gaspard remonta chez lui dans un trouble affreux; le mensonge qu'il venait de commettre lui pesait lourdement sur le cœur, et, comme cela arrive souvent, le mécontentement qu'il avait de lui-même se tournait en fureur contre la pauvre Mimi. Il montrait le poing au paquet de linge où il l'avait cachée, il la maudissait, il eût été content de pouvoir l'anéantir.

Par moment il se frappait la tête et s'accablait d'injures. Fallait-il avoir été stupide de se mettre dans une pareille passe pour une vilaine poupée qui ne parlait pas, ou du moins se refusait à parler à lui! Qu'allait-il en faire maintenant? comment s'en débarrasser? Il pensa à s'en aller bien doucement la déposer à la porte de M. Baradour, c'était le mieux; de cette façon elle était restituée, et Gaspard n'était pas compromis. Mais, si tout à coup cette porte venait à s'ouvrir, si M. Baradour apparaissait furieux, si, sans écouter le pauvre Gaspard, il le faisait jeter en prison comme voleur!... Non, non, il ne s'exposerait pas à cette terrible aventure.

Il pensa aussi à tout avouer à la maîtresse de l'hôtel, une bien bonne dame dont il n'avait pas peur du tout. Mais le croirait-elle? Et même, si elle le croyait, pourrait-elle le protéger contre

M. Baradour? M. Baradour ne le croirait pas, lui; sûrement, il voudrait le traiter comme un voleur. Les gendarmes, la prison, revenaient toujours à l'imagination de Gaspard, et la peur mettait en fuite ses bonnes résolutions et criait plus haut que sa conscience.

La pauvre Mimi aurait bien voulu le rassurer, lui dire que M. Baradour était moins terrible qu'il n'en avait l'air, que la vérité a un accent qui ne trompe jamais, qu'on ne le punirait pas pour une petite étourderie, et qu'enfin il était stupide et très mal de devenir un vrai voleur dans la crainte de passer pour tel, — mais elle était muette, hélas! quand M. Baradour n'était pas près d'elle.

Elle ne pouvait pas intervenir dans sa destinée, et elle tremblait en se demandant ce que le petit garçon déciderait d'elle. S'il ne se décidait pas à la rendre, il fallait qu'il trouvât le moyen de la faire disparaître. Tout était à craindre; la peur est une si mauvaise conseillère!

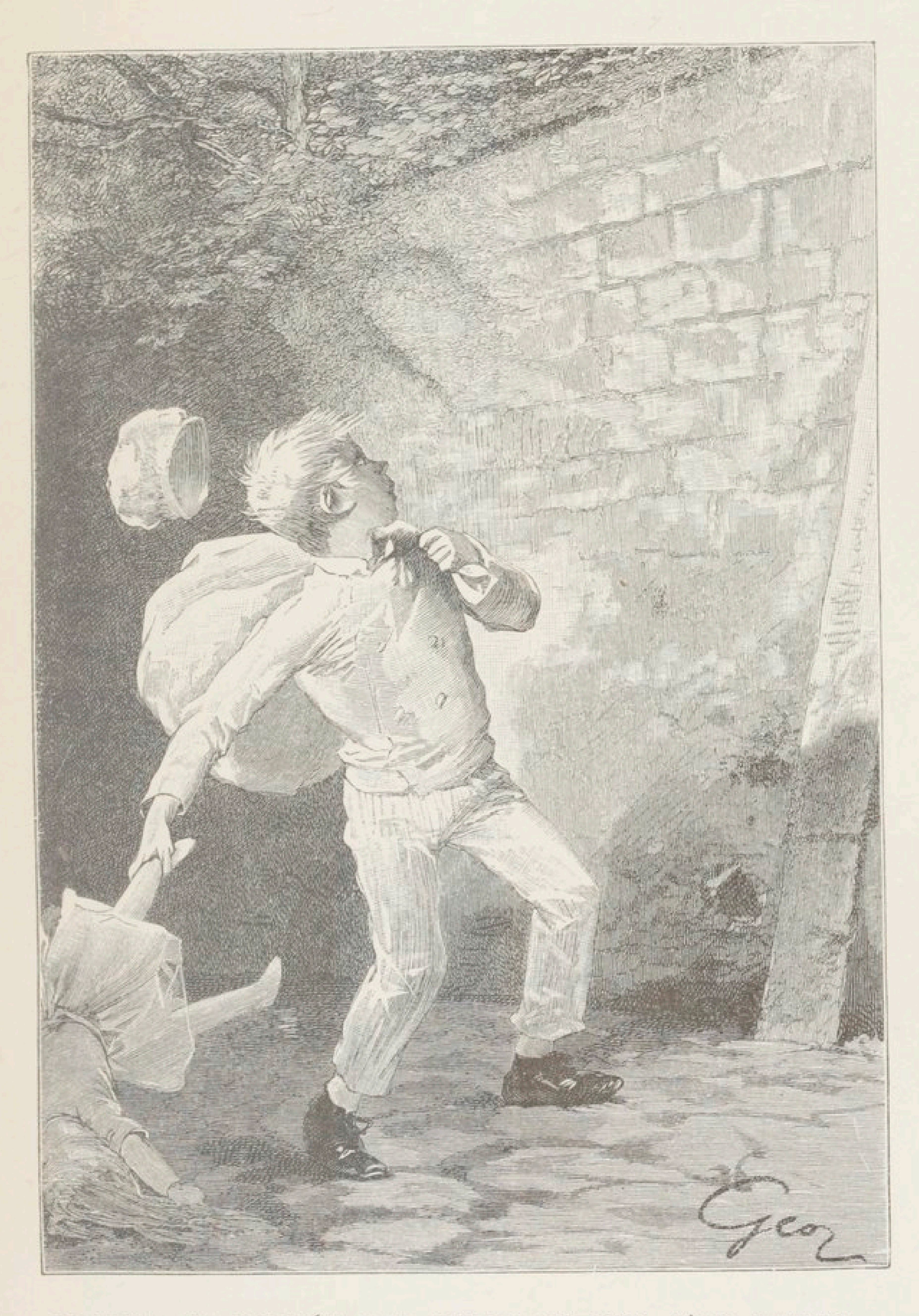
La nuit s'acheva dans ces transes mutuelles. Quand le jour parut, Gaspard avait arrêté son plan, qui n'était pas le bon. Il chargea le paquet de linge sur son épaule, descendit l'escalier, franchit la porte que le concierge venait d'ouvrir, et, prenant ses jambes à son cou, en un instant il fut à une demi-lieue de l'hôtel.

Mimi avait deviné son intention : il avait projeté de la perdre dans Paris, et jamais, jamais, hélas! son pauvre papa Baradour ne la retrouverait. Paris est si grand!

C'était bien là, en effet, l'idée de Gaspard, abandonner la poupée sur le pavé; mais en ayant soin que personne le vît.

Le jour commençait à peine, les rues étaient encore à peu près désertes; il semblait que rien ne lui fût plus facile que d'accomplir son dessein. Eh bien, non. Chaque fois qu'il glissait la main dans son paquet pour en retirer la petite prisonnière, quelque chose l'en empêchait. Tantôt une boutique s'ouvrait brusquement tout près de là; tantôt une forme surgissait de l'ombre, lui simulait un gendarme, et alors il se dépêchait de courir comme si on l'eût poursuivi.

Une fois, dans une ruelle écartée, n'entendant rien, ne voyant rien, il crut qu'il allait être délivré, il se dit : « Je vais l'accoter contre une borne, la prendra qui voudra. » Mais un chiffonnier qu'il n'avait pas vu, ayant remarqué son mouvement pour déposer son paquet, lui cria : « Hé! gamin, a-t-on quelque chose pour moi? » Il eut peur et se sauva. Comme il passait sur un pont, il voulut la jeter dans la Seine; mais il entendit un pas derrière lui, et il reprit sa course. Vingt fois il fut au moment de se défaire de l'embarrassante créa-



IL JETA LA POUPÉE PAR DESSUS LE MUR D'UN JARDIN.
(Page 195.)

ture, et vingt fois il en fut empêché par quelque terreur. Pareil au lièvre de la fable :

Un souffle, une ombre, un rien, tout lui donnait la fièvre.

Enfin, n'étant plus très éloigné de la maison de la blanchisseuse et ne voyant personne ni devant ni derrière lui, il prit la poupée, la jeta par-dessus le mur d'un jardin, et fila de toute la vitesse de ses jambes. C'en était fait, Gaspard, dans la crainte de passer pour voleur, était devenu voleur pour de bon.

CHAPITRE XXIV.

EN BALLON.

La malheureuse Mimi, lancée de toute la force de Gaspard, se serait assurément tuée si la chance n'eût permis qu'elle fût accrochée par ses jupes à une branche d'arbre.

Où était-elle? c'est ce qu'elle se demanda quand elle fut un peu remise de son émotion. Dans un arbre, c'était sûr, mais en quel lieu était cet arbre? Il y en avait d'autres qui entouraient une vaste cour; au fond se voyait une haute maison percée d'une infinité de fenêtres. Était-ce un hôtel, un hospice, un couvent, une prison? Six heures sonnant, toutes les fenêtres s'ouvrirent; on entendit un bruit de ruche, et bientôt une nuée de garçons grands et petits se répandirent dans la cour en poussant des clameurs joyeuses. Mademoiselle Mimi comprit du même coup que c'était un pensionnat et que c'était jour de congé.

C'était mieux qu'un jour de congé, c'était la fête du directeur que tous les élèves adoraient.

Ce n'est pas que M. Brice fût très indulgent; au contraire, il savait punir. Rien de mal ne se passait chez lui qui n'eût sa réprimande ou son châtiment, mais aussi rien de bien qui n'eût sa récompense : un sourire, un regard, une poignée de main, un mot : « C'est bien, mon ami », ou « Je suis content de vous », cela suffisait. Pour être approuvé de M. Brice on se serait jeté au feu, et on étudiait, ce qui est peut-être plus difficile.

Rien d'étonnant qu'on voulût faire une fête monstre à ce directeur si aimé. On avait des bouquets d'une dimension fabuleuse, un énorme ballon à lancer, des feux d'artifice à tirer, des discours à prononcer, une comédie à jouer, et, en attendant l'heure de toutes ces choses remarquables, on s'ébattait dans la cour avec d'unanimes éclats de gaîté.

Tout à coup un de ces messieurs aperçut mademoiselle Mimi suspendue à sa branche : « Tiens, tiens! celle-ci qui nous tombe du ciel. Venez donc voir. »

Le petit peuple accourut autour de l'arbre, et la vue de notre demoiselle excita les risées qu'on peut s'imaginer.

Celui qui l'avait découverte grimpa dans l'ar-

bre, la décrocha et la lança à un moyen qui la relança à un grand; celui-ci la renvoya à un autre, et ainsi de suite. La pauvre Mimi avait fort mal au cœur dans ses voyages aériens, et bien peur aussi.

Quand on eut assez de ce jeu, on se la passa de main en main; l'un lui dessina des moustaches avec du fusain, l'autre la décora d'un œil au milieu du front avec un crayon rouge; un troisième lui pointilla les joues avec du pastel vert. C'était à qui imaginerait quelque chose pour défigurer cette beauté. Tels sont les exploits de messieurs les garçons, même des meilleurs, même des élèves de M. Brice.

Il y en avait pourtant un petit qui volontiers se serait montré plus humain pour l'étrangère. Il était à la pension depuis quinze jours à peine; il avait quitté une maison pleine de petites sœurs et de grandes poupées; il les aimait de tout son cœur les unes et les autres, et, trouvant celle-ci charmante, il priait qu'on la lui donnât. On lui répondit en criant : « A bas les filles! »

« Mais, j'y pense, dit un malin, si cette demoiselle s'est trouvée perchée sur notre marronnier, ce n'est pas pour des prunes; soyez-en sûr, c'est un outrage qu'on a voulu nous faire. Une poupée à la pension Brice! C'est comme quand l'impératrice je ne sais qui a envoyé une quenouille à un

général je ne sais quoi; on a voulu dire que nous sommes des filles.

— Des filles! cria un autre, si je tenais ceux qui ont osé nous insulter de cette façon!

— Gageons, dit un troisième, que c'est une pension jalouse de nos succès.

— C'est probable! c'est sûr! Ah! nous sommes des filles parce que nous ne sommes pas des polissons! que nous avons de la tenue, que nous travaillons! des filles! il faut nous venger!

— Si on les connaissait!...

— Ce n'est pas nécessaire, vengeons-nous en l'emportant sur tous dans les concours généraux.

— Bravo! bravo! oui, oui, piochons pour être les premiers!

— Et quant à cette poupée...

— Jetons-la par-dessus le mur.

— Non, il faut la renvoyer solennellement, que ceux qui nous l'ont adressée sachent bien que nous ne la gardons pas, que l'on a à la pension Brice à s'occuper d'autre chose que de jouer à la poupée. Nous avons notre ballon; il est assez for pour l'enlever; renvoyons-la en ballon.

— Bonne idée! oui, oui, en ballon! en ballon!

— Et les gens crieront :

Venez voir, dans les nues,
Passer la reine des... poupées. .



ça ne rime pas, mais c'est égal. Que cela va donc être amusant!

« Mais, reprit l'orateur, n'oublions pas que nous avons écrit sur notre bel aérostat : « Vive M. Brice! » où qu'il tombe, on saura qu'il vient d'ici. Nous avons notre réputation à soutenir; messieurs, il ne faut pas qu'on dise que les élèves de la pension Brice sont capables de maltraiter le beau sexe, même en effigie. C'est pourquoi nous allons débarbouiller cette demoiselle un peu proprement.

— C'est compris! adjugé! » cria-t-on.

Voilà les mouchoirs hors des poches, et ces messieurs qui frottent à l'envi le visage de Mlle Mimi. Et les moustaches noires, et l'œil cyclopéen, et les joues vertes, tout s'en va, emportant un peu de la fraîcheur primitive du joli minois; mais la pâleur est toujours intéressante. Les blonds cheveux furent lissés, et la petite belle fut prête pour son voyage aérien.

Le jour de la fête des maîtres, les écoliers ont un peu carte blanche; les professeurs laissèrent faire; pourquoi d'ailleurs eussent-ils empêché? Mettre une poupée en ballon, c'était drôle et très innocent. Savaient-ils que la pauvre fille sentait, tremblait, avait peur, souffrait enfin? Les poupées ne pleurent pas, les poupées ne crient pas, dès lors on les tourmente le cœur léger.

Le ballon gonflé, la malheureuse y fut attachée; puis, les amarres coupées, le globe tricolore s'éleva majestueusement dans les airs, à la grande joie des écoliers, qui battaient des mains et agitaient leurs casquettes.

En se sentant enlever, la poupée, d'instinct, avait fermé les yeux. Cependant, la curiosité de la peur les lui fit rouvrir bientôt. Elle vit qu'elle était très haut, très haut. Les maisons de Paris lui paraissaient aussi petites que celles des boîtes de Nuremberg; les jardins lui semblaient des tapis de billard, et les hommes des fourmis. Puis, montant toujours, elle ne distingua bientôt plus que des étendues grisâtres, brunâtres ou verdâtres, à travers lesquelles scintillaient des lignes brillantes; c'était la Seine et les rivières qui s'y jettent.

Il faisait beau, et le premier moment passé, n'avait été le souci de savoir ce qu'elle deviendrait, Mlle Mimi aurait trouvé très amusant de monter ainsi vers le ciel.

Les hirondelles, qui vont aussi très haut, tournaient autour du ballon en jetant de petits cris étonnés. Des ballons, elles en avaient déjà vu, mais c'était la première fois qu'elles rencontraient une poupée voyageant ainsi toute seule par les airs.

Le soleil se coucha au milieu de nuages rouge

clair, rouge foncé, couleur d'or et d'améthyste; puis les teintes brillantes s'effacèrent, la lune se montra, et Mlle Mimi se rappela la petite scène qu'elle avait si souvent répétée avec M. Baradour : « Je veux la lune! » Et elle pensa qu'on pourrait bien la prendre, cette lune, si on allait la chercher en ballon. Mais, non, on n'avait pas d'assez grandes mains; Mimi avait entendu dire à Fanny Lansac que la lune est un monde presque aussi vaste que la terre, seulement qu'il n'y a pas d'habitants. Il lui semblait qu'elle y allait tout droit, et elle se demandait ce qu'elle deviendrait dans ce monde désert.

Mais voilà que tout à coup la lune se cacha dans les nuages; il fit tout noir dans le ciel, et un vent d'orage se mit à secouer rudement l'aérostat, Ce fut une nuit terrible, bien plus affreuse encore que celle passée à Meudon dans le jardin d'Amélie. A force d'effroi, notre désolée petite héroïne finit par perdre connaissance.

Quand elle revint à elle, il était jour, il faisait beau; la tempête avait pris fin. Plus de nuages, plus de vent; le soleil, déjà haut sur l'horizon, brillait dans un ciel azuré. Le ballon descendait rapidement.

Oh, mon Dieu! où allait-elle tomber? au fond de cette large rivière? sur les arbres de cette forêt? sur les toits de cette ville? Le ballon descendait

plus vite, et toujours plus vite. Les maisons, les champs, grandissaient à vue d'œil. Tous les bruits de la terre : cris d'enfants, roulements de voiture, sonneries de cloches, remplissaient les oreilles de Mimi. Étourdie, bouleversée, et, cette fois, se croyant bien perdue, elle usa de sa ressource ordinaire, elle ferma les yeux.

L'instant d'après elle sentit qu'elle avait touché le sol et qu'elle n'avait aucun mal. Elle était sur une meule de foin, au milieu d'un pré; des enfants, qui, tout à l'heure, se roulaient sur l'herbe parfumée, examinaient avec curiosité et le ballon dégonflé et la voyageuse qu'il avait apportée.

« Comme ça trompe, les ballons, quand c'est en l'air! disait un petit garçon; j'ai cru qu'il allait tomber sur la manufacture.

— Moi, dit une petite fille, j'ai cru qu'il allait s'accrocher aux arbres de Saint-Cloud.

— Et moi, dit une autre, qu'il allait tomber dans la Seine. »

Saint-Cloud! la manufacture! la Seine! quoi! Mlle Mimi était si près de Paris quand elle s'était crue en Amérique tout au moins! Est-ce possible de voyager un demi-jour et une nuit entière en ballon, de monter jusque dans les nuages, presque dans la lune, de faire tant de chemin, et en définitive d'arriver si peu loin? Cependant le plus

grand des garçons avait coupé les liens qui attachaient la poupée à l'aérostat, et l'avait jetée aux petites filles :

« Ça, c'est pour vous, le ballon est à nous autres. » — Et ils l'emportèrent en triomphe.

CHAPITRE XXV.

L'ABBÉ PAULIN.

Les petites filles étaient trois, et la poupée n'était qu'une. C'était embarrassant.

« Moi, je la veux !

— Non, c'est moi, j'ai vu le ballon la première !

— Du tout, c'est moi ! d'abord le pré est à mon père.

— Cette raison ! le ciel n'est pas à ton père, et la poupée en vient. »

Grande contestation. La pauvre Mlle Mimi, tiraillée par les trois petites, allait très probablement être mise en pièces, quand un jeune prêtre, d'une figure noble et douce, que les fillettes, tout à leur procès, n'avaient pas entendu venir, s'arrêta près d'elles :

« Eh bien, eh bien, mes enfants, leur dit-il, vous risquez de la déchirer, votre poupée. Quand vous aurez, qui les bras, qui la tête, serez-vous bien avancées, dites-moi ? »

Les petites filles lâchèrent aussitôt la poupée et tendirent toutes trois leurs mains à celui qui venait de parler, en lui disant d'un ton de respect et d'affection : « Bonjour, monsieur l'abbé Paulin ! »

L'abbé Paulin, qui avait voulu être prêtre pour se consacrer tout entier aux pauvres et aux petits, était adoré de tous les enfants de la vallée. Les petites filles lui racontèrent l'histoire de la poupée arrivée en ballon, et lui demandèrent conseil à son sujet.

Il leur proposa de s'arranger à la posséder toutes les trois ensemble; mais elles trouvèrent que cela n'irait pas. Il dit alors qu'elles pourraient la tirer à la courte paille; elles n'y consentirent pas, parce qu'il n'y en aurait qu'une de favorisée, et elles le prièrent de leur indiquer un moyen qui les rendît contentes toutes trois.

« Eh bien, leur dit-il, savez-vous, donnez-la à la petite Rose Imbert, qui, depuis si longtemps ne peut plus marcher, et qui ne marchera peut-être jamais.

— Rose Imbert! Mlle Mimi n'en pouvait croire ses oreilles. Rose Imbert à Sèvres! et Rose Imbert qui ne marchait plus. Que lui était-il donc arrivé?

Les enfants sont presque tous bons, et très facilement généreux quand ils y pensent ou qu'on les y fait penser :

« Oui, monsieur l'abbé, répondirent ensemble

les trois petites filles, vous avez raison, il faut la donner à Rose. »

Pour être tout à fait juste, avouons que dans cette générosité il y avait un petit grain d'égoïsme. Donner la poupée à Rose, c'était ne pas se la céder, cela ressemblait un peu aux électeurs polonais appelant au trône un prince étranger pour ne pas avoir le chagrin de poser la couronne sur le front de l'un d'entre eux. Mais ce qui suivit la décision des petites filles fut tout à fait noble et délicat.

« Voulez-vous être assez complaisant, monsieur l'abbé, dirent-elles, pour remettre vous-même la poupée à Rose ? Si nous y allions, elle croirait que nous cherchons des remerciements; et puis, nous n'aimons pas tant à passer près de sa maison ; ça doit lui faire de la peine de nous voir si dégourdies.

— Je ne le pense pas, répondit l'abbé, Rose n'est pas envieuse; c'est une douce enfant bien résignée. Mais je vous approuve, mes chères petites; il vaut mieux, en effet, ne pas trop faire parade de vos avantages devant ceux qui en sont privés. Je me chargerai volontiers de votre commission. »

Il prit alors Mlle Mimi sur son bras, et s'éloigna après avoir dit aux trois petites filles un adieu amical.

Le chemin que suivaient le prêtre et la poupée

était charmant, bordé de haies vertes par-dessus lesquelles on voyait de belles prairies où quelques enfants gardaient leurs vaches et leurs chèvres, et où, de temps en temps, on rencontrait, soit un cheval, soit un âne qu'on avait mis au vert.

L'abbé Paulin était connu d'un bout à l'autre de la vallée, et non pas seulement des personnes, mais aussi des animaux, car il était bon pour tous, et bêtes et gens l'aimaient à l'envi. Les oiseaux, du plus loin qu'ils l'apercevaient, se disaient les uns aux autres : « Voici l'abbé Paulin, notre ami, qui, l'été, empêche les enfants de nous dénicher; qui, l'hiver, jette pour nous, tout autour de la cure, du grain et des miettes de pain; chantons-lui vite une belle chanson. » Et chacun de dérouler ses plus jolies mélodies, en sorte que le bon abbé s'avançait dans un chemin bordé de musique.

Les vaches, averties par ces concerts, couraient passer leurs têtes par-dessus la haie pour voir leur ami, et elles avaient en le regardant un mugissement très doux qui semblait dire : « Bonjour, monsieur l'abbé Paulin ! »

« Voilà l'abbé Paulin, se disaient les chevaux et les ânes, celui qui empêche qu'on nous maltraite. » Et tous de hennir et de braire à qui mieux mieux pour dire aussi : « Bonjour, monsieur l'abbé Paulin ! »



« EH BIEN, MES ENFANTS, VOUS RISQUEZ DE LA DÉCHIRER, VOTRE POUPÉE. » (Page 205).

Quant aux enfants, ils accouraient, les bras tendus, le baiser au bout de leurs lèvres roses, et se haussaient sur la pointe de leurs pieds pour être enlevés dans les bras de leur ami.

« Bonjour, monsieur l'abbé! — Bonjour, monsieur l'abbé Paulin! » Cette salutation amicale était sans cesse répétée sur son passage; il semblait qu'elle sortît de partout, des pierres du chemin, de l'écorce des arbres aussi bien que des portes et des fenêtres des maisons.

En allant ainsi on arriva à une maisonnette si délabrée que c'était presque une ruine; mais son humble aspect était propre et honnête. Le devant de la porte était balayé; les vitres étaient claires et brillantes, et des liserons, des capucines, des pois de senteur, ce luxe qui est à la portée du plus pauvre quand il veut prendre quelque peine, y attachaient leurs riantes guirlandes.

Par la fenêtre ouverte au soleil matinal, M[lle] Mimi aperçut, étendue tout habillée sur son lit, la taille soutenue par des coussins, une petite fille au charmant visage entouré de cheveux bruns frisés, la petite Rose d'autrefois. Auprès d'elle une femme pâle et amaigrie qu'elle reconnut pour M[me] Imbert, et une autre femme en paysanne, qu'elle ne connaissait pas et qui avait l'air bon.

CHAPITRE XXVI.

LA FAMILLE IMBERT.

Hélas! les épreuves dont la veuve avait le pressentiment trois ans auparavant étaient venues plus cruelles qu'elle n'eût jamais pu l'imaginer. La petite Rose, en jouant un jour sur le palier avec d'autres enfants, avait buté contre une rampe dont le bois vermoulu avait cédé sous son poids. Elle était tombée de la hauteur de deux étages, et, si elle ne s'était pas tuée du coup, cela avait été un miracle. Mais au prix de combien de soins, de combien de veilles l'avait-on rattachée à la vie, Dieu seul le savait. Après huit longs mois de luttes on avait pu dire que la pauvre mignonne était sauvée; mais la mort n'avait pas consenti à la rendre tout entière, elle lui avait pris ses solides petites jambes. Être guéri, pour les autres enfants, c'est quitter le lit, c'est se promener, c'est courir; pour Rose, c'était rester étendue sur sa couche, le jour comme la nuit.

Toutes les économies de la pauvre mère avaient passé à cette cruelle maladie, et les veilles lui avaient éteint les yeux plus qu'à demi. Elle pouvait encore faire le ménage, tricoter, coudre; mais il n'était plus question de peindre. Son gagne-pain était perdu.

Pour comble de malheur, Mlle Charmotte, qui s'intéressait aux Imbert, avait cédé son commerce et était allée vivre en province. Lui écrire, solliciter ses bienfaits, la veuve n'y songea même pas. Nous savons dans quels principes elle élevait ses enfants; demander l'aumône était pour elle une chose impossible. C'était un caractère.

Dans ces tristes circonstances, une vieille parente, qui habitait à Sèvres une bicoque, sa propriété, lui avait dit : « Venez demeurer avec moi, cousine, j'ai de la place; vous me payerez votre loyer quand vous pourrez, et au moins la petite respirera le bon air de la campagne. » Mme Imbert avait accepté l'offre de la cousine Charlotte, et voilà comment elle se trouvait à Sèvres.

Jacques était entré à la manufacture; il gagnait quinze sous par jour à tourner des assiettes; Rose aussi gagnait quelque chose en travaillant à de petits ouvrages. Elle était très adroite; on eût dit que toute l'agilité de ses pieds fût remontée à ses mains.

Malgré toutes leurs épreuves, les Imbert n'étaient pas très malheureux. Ils s'aimaient et ils avaient confiance en Dieu.

On peut penser si la visite de l'abbé Paulin apportant la belle Mimi fut bien accueillie à la maisonnette. Quel sourire de bonheur sur les lèvres de l'enfant! Quelles larmes de reconnaissance dans les yeux de la mère, dans ceux de la cousine Charlotte! Et comme on bénissait les trois bonnes petites paysannes!

Quand le prêtre eut pris congé, Rose s'abandonna aux transports de sa joie. Elle couvrait la poupée de baisers, elle la serrait contre sa poitrine, elle l'éloignait pour la mieux voir : « Maman! cousine! admirez-la donc! regardez comme elle est jolie! comme elle est grande! Maman, vous vous rappelez la poupée que Jacques voulait m'avoir? ma Rosette, comme nous l'appelions, celle-ci lui ressemble tant! Oh! mais tant! que, si elle n'avait pas les yeux noirs, je croirais que c'est elle. » Et, un moment après, elle s'écriait : « Maman! c'est elle, regardez, elle a ce petit signe dont Jacques nous avait parlé, vous vous rappelez? Le voilà! juste près du coude! On lui a changé les yeux, mais c'est elle, c'est Rosette. Ma Rosette! »

Et les caresses redoublaient, et la mère souriait et disait : « Dieu est bon. »

Quand, à midi, Jacques revint de son travail,

on peut penser s'il fut émerveillé. Quoi! cette poupée tant désirée jadis, elle était là, dans les mains de Rose! Dieu la lui donnait! Oh! oui, Dieu est compatissant!

« Tu vois, Rose, disait-il, « tout vient à point « pour qui sait attendre », le proverbe a raison.

— Oui, Jacques, et il est sûr qu'elle me fait plus de plaisir aujourd'hui qu'elle ne m'en aurait fait dans le temps. J'avais des jambes, et maintenant...

— Tes jambes reviendront comme la poupée. Dieu peut tout ce qu'il veut, et il voudra, je l'espère, te les rendre; et, aussi, en attendant, je suis sûr qu'il te donnera un fauteuil roulant pour que tu puisses te promener. »

Il y avait longtemps qu'un fauteuil roulant pour sa chère petite Rose était le rêve du bon Jacques.

Notre Rosette, émue de tout ce qu'elle voyait, admirait dans son petit cœur que la Providence sache ainsi faire sortir le bien du mal. Gaspard avait commis une mauvaise action, et voilà que cette mauvaise action avait ramené Rosette dans les bras de ses plus anciens amis. Elle se sentait tout heureuse d'être au milieu d'eux, et, pour rien au monde, elle n'eût voulu les quitter. Elle regrettait bien un peu M. Baradour; mais ce qui double notre chagrin dans les séparations, c'est la pensée du chagrin des autres. Or, elle savait par

sa propre expérience que le ventriloque s'achèterait une autre Mimi, et ne serait pas long à se consoler.

Elle trouvait Jacques plus changé que sa mère et sa sœur. Le petit frisé d'autrefois, grandi et maigri, avait gardé sa toison bouclée, ses jolis traits et ses yeux intelligents; mais la gaieté qui jadis illuminait continuellement son visage n'y paraissait plus que par instants. Quand il riait, c'était pour sa mère, pour sa sœur, pour la cousine Charlotte, ce n'était plus pour son propre compte. Lorsqu'il pensait que ces trois personnes aimées ne le regardaient pas, il devenait si sérieux, si grave, qu'il avait l'air d'un homme. C'est que les épreuves mûrissent vite les esprits, que Jacques se tourmentait de la pauvreté de sa mère, et qu'il songeait sans cesse à ce qu'il pourrait entreprendre pour la faire vivre dans l'aisance.

La mécanique était restée sa passion dominante; il se levait au jour pour s'occuper de sa science chérie; il lisait les traités de géométrie, de physique et de dynamique que son père avait laissés. Comme il tâchait de s'en pénétrer, il était arrivé à la certitude que tout ce qui a un commencement a forcément une fin, que la compensation à la déperdition des forces est introuvable, parce qu'elle ne repose sur aucune loi mécanique, et

qu'elle est au contraire en contradiction avec toutes. Il ne cherchait donc plus le mouvement perpétuel; mais il cherchait le possible, c'est-à-dire de nouvelles applications des lois générales.

En travaillant ainsi, il était devenu très habile, et il n'était pas rare que les paysans des environs lui apportassent leurs horloges à réparer : « Il s'y entend mieux qu'un horloger, disaient-ils, et on lui paie ce qu'on veut. » C'était la véritable raison de la préférence qu'on lui accordait. Les gens de la campagne sont ménagers.

S'il était l'horloger des parents, il était aussi l'amuseur des enfants. Il fabriquait mille petits jouets qu'il leur donnait libéralement, et eux, en reconnaissance, apportaient à Rose des fleurs et des fruits, suivant les saisons. Quelquefois aussi des oiseaux; mais elle les refusait. « Oh! non, laissez-les voler, disait-elle, on est trop malheureux quand on ne peut pas s'ébattre en liberté. Je les entends chanter tout de même quand ils sont dans les arbres, et au moins je sais qu'ils sont gais. »

Jamais, avant d'être clouée sur son lit, Rose n'avait songé à plaindre les oiseaux en cage; c'était sa réclusion qui lui avait fait sentir ce que devait être la captivité pour ces petits habitants de l'air. Ses jambes immobilisées lui enseignaient à plaindre les ailes prisonnières. Il faut avoir

souffert pour être compatissant, et l'on s'étonne à tort des souffrances que Dieu parfois envoie aux bons. Quand il les frappe, c'est pour les rendre encore meilleurs.

Rosette était arrivée chez les Imbert avec une robe déchirée et salie par les aventures aériennes. Rose lui commença tout de suite un trousseau; il n'alla pas vite. La petite fille était fort raisonnable. Quand elle avait un travail rétribué, elle ne le quittait point pour penser à sa poupée; mais elle n'avait pas toujours à s'occuper avec utilité pour la famille, et alors elle cousait pour sa chère Rosette.

La sœur de Jacques avait un goût artistique acquis en voyant sa mère dessiner et peindre. Elle n'aimait guère les modes d'aujourd'hui, et, lorsqu'elle confectionnait une robe pour Rosette, elle la lui arrangeait d'après quelque gravure représentant les beaux costumes du temps de François Ier ou de Louis XIII, ou sinon d'après quelque costume national. Avec le temps, Rosette fut riche et put s'habiller tour à tour en Russe, en Grecque, en Hongroise, en Italienne, en Espagnole, et toujours elle était charmante. Tout lui allait à cette Rosette.

« C'est singulier, disait quelquefois Jacques en la regardant, c'est singulier, cette poupée qui nous est de cette façon tombée du ciel, qui

sait si ce n'est pas elle qui nous enrichira?

— Rosette nous enrichir! disait la mère, tu es fou, mon pauvre cher garçon. »

Jacques ne répondait rien; mais il avait son idée. Quant à Rosette, elle pensait :

« Je crois bien que je pourrais les enrichir! Mme Imbert ne sait pas combien j'ai déjà gagné d'argent. Ah! si seulement Jacques était ventriloque! »

CHAPITRE XXVII.

LA DANSEUSE ESPAGNOLE.

Janvier avait passé, février aussi; mars était là avec son soleil, avec la sève qui remonte aux branches, avec les bourgeons luisants, l'herbe nouvelle, et les premières fleurs. Sous cette influence printanière, la sœur de Jacques, comme une petite rose qu'elle était, prenait des couleurs plus vives et une gaieté nouvelle. Jacques, lui, paraissait de plus en plus absorbé.

« Est-ce qu'il n'y a pas encore de primevères et de violettes, que tu ne m'en apportes point? lui demandait sa sœur.

— Je ne sais pas.

— Où as-tu les yeux? les chemins en sont tout jaunes et bleus; regarde cette corbeille que j'en ai là.

— Ah!... » faisait-il en jetant sur les fleurs un regard distrait.

L'année d'avant, il ne revenait pas une fois de

son travail sans poser sur les genoux de Rose un bouquet cueilli pour elle le long des haies. Parfois sa sœur, étonnée de ce changement, s'attristait en pensant qu'il avait cessé de l'aimer. Elle ne pouvait pas deviner que, s'il paraissait l'oublier, c'est qu'il s'occupait d'elle plus que jamais.

« Écoute, lui dit-il un jour, veux-tu me confier Rosette?

— Pourquoi faire?

— J'en ai besoin.

— Tu me la rendras?

— Sans doute, mais je ne sais pas quand; il faudra que tu aies de la patience.

— J'en aurai, fit-elle avec gaieté, car sûrement tu projettes quelque chose de joli. Sans ça...

— Chut! qui vivra verra. »

Il saisit Rosette avec une joie qui faisait luire ses yeux comme des diamants noirs, et l'emporta dans la petite chambre qu'il occupait sur les derrières de la maison. Il y avait dans cette chambre-là un établi, des tours, des étaux, des limes, tous les outils du père de Jacques.

Rosette vit avec inquiétude le jeune garçon préparer différentes sortes d'objets étranges : des roues, des ressorts, des fils de fer. Il étendit ensuite la pauvre poupée sur la table, puis avec un canif, lui pratiqua dans les jambes, dans les bras, dans la poitrine, de profondes incisions. Elle

pensa qu'il allait la disséquer, comme l'avait entrepris jadis le petit docteur Casimir, et la peur autant que le mal lui firent perdre connaissance. Pour les poupées, exposées à tant d'accidents, c'est un bonheur que cette faculté d'évanouissement.

Combien de temps dura cette syncope? des heures, des jours, des semaines... Rosette ne le sut jamais au juste. Quand elle en sortit, elle ne souffrait plus, et, au contraire, il lui semblait qu'il s'était accompli en elle quelque chose de mystérieux et de grand qui l'avait rendue supérieure à ce qu'elle était auparavant. Elle était debout, fixée sur une sorte de piédestal; elle sentait ses jambes légères et comme vivantes, ses bras aussi, qui tenaient une petite guitare; son cou également lui semblait prêt à tourner. On lui avait mis son costume d'Andalouse, une jupe de satin jaune, une basquine de velours et une mantille sur la tête. Jacques était devant elle, non plus sombre et soucieux, mais rayonnant, avec du bonheur plein les yeux, et, sur les lèvres, un large sourire qui découvrait toutes ses dents.

Il tenait une clé d'acier d'une forme particulière; il l'approcha du piédestal de Rosette. Elle entendit un grincement métallique qui lui répondit par tout le corps; puis, soudain, elle se mit d'elle-même à danser, tandis que sa tête, se ba-

lançant, marquait le rythme de sa danse, et que ses mains, se promenant sur la petite guitare, jouaient le plus mignon boléro qui se pût ouïr, accompagné par le tintement argentin de petits grelots cousus au bas de sa robe.

Rosette ne comprenait absolument rien à une chose si extraordinaire, et l'auteur du prodige, quoiqu'il eût dû s'y attendre, en avait l'air presque aussi surpris. « Elle danse! elle danse! s'écriait-il, Rose aura son fauteuil. Elle danse, elle danse! »

Il se mit à danser aussi; puis, tout à coup il s'arrêta et, grave, recueilli, il s'agenouilla et joignit les mains. Rosette comprit qu'il priait. Quant à elle, elle dansait toujours.

Mme Imbert et la cousine Charlotte accoururent en entendant cette petite musique, et s'arrêtèrent sur le seuil de la porte, frappées d'admiration à la vue de la petite danseuse.

« Maman! cousine! s'écria Jacques en se relevant et en leur sautant au cou, regardez, j'ai réussi. Elle danse. J'irai la montrer le dimanche dans les fêtes, je rapporterai de l'argent, et Rose aura son fauteuil!

— Qu'est-ce donc? qu'est-ce donc? » demandait Rose de son lit.

On s'empressa de lui porter la danseuse.

« O Jacques! ô Jacques! » faisait-elle en joignant

les mains. Elle ne pouvait rien articuler de plus.

Mme Imbert ne disait pas même : O Jacques! Elle était trop charmée, trop fière, trop contente pour pouvoir prononcer un mot. La cousine Charlotte, elle, murmurait : « Ce garçon! mon Dieu, est-ce qu'il ne serait pas sorcier? »

L'abbé Paulin arriva fort à propos, qui rassura la bonne vieille au sujet de son petit cousin : « Un beau joujou, Rose, dit-il, que votre frère vous a fait là. »

— Ce n'est pas pour elle, monsieur l'abbé, dit Jacques, c'est-à-dire c'est bien pour elle; mais ce n'est pas pour l'amuser, c'est pour lui acheter un fauteuil roulant. »

Il parla alors de son projet d'aller montrer Rosette dans les fêtes champêtres pour gagner un peu d'argent. Cette idée souriait peu à Mme Imbert; il lui répugnait de voir son Jacques courir ainsi les foires :

« Mais, chère maman, disait-il, il n'y a point de sot métier, vous me l'avez répété cent fois.

— Et puis, ajouta l'abbé, soyez sûre, madame Imbert, qu'on ne prendra jamais Jacques pour un saltimbanque.

— Oh! laissez-le aller, maman, suppliait Rose. Ce n'est pas pour le fauteuil que je dis ça, c'est parce que je veux que beaucoup de gens admirent l'ouvrage de Jacques et sachent qu'il a un grand



ELLE ÉTAIT DEBOUT, FIXÉE SUR UNE SORTE
DE PIÉDESTAL. (Page 221.)

talent. N'est-ce pas, monsieur l'abbé, sa danseuse est aussi remarquable que le joueur de flûte de Vaucanson?

— C'est moins compliqué, dit l'abbé en souriant.

— Oui, mais Vaucanson était grand quand il a construit son automate, et Jacques est petit. Jacques a plus de talent que Vaucanson, et il deviendra encore plus célèbre. »

Et comme Jacques protestait :

« Laisse-la dire, reprit l'abbé; si peu qu'on ait d'intelligence, on est un génie pour ceux qui nous aiment. La célébrité qu'on a dans leur cœur est la meilleure; tu le sauras plus tard si tu arrives à connaître l'autre. — Moi, continua-t-il, je n'entends rien à la mécanique; mais ta petite danseuse me paraît remarquable pour une œuvre d'enfant. Madame Imbert, permettez à votre fils de suivre son idée; qui sait si ce n'est pas une inspiration de Dieu, s'il ne rencontrera pas un connaisseur qui lui aidera à faire son chemin? Ainsi ne le retenez pas. »

Mme Imbert finit par consentir, et tous les dimanches, Jacques et Rosette s'en allaient, l'un portant l'autre, à quelqu'une de ces jolies petites villes-campagnes des environs de Paris où la foule des citadins se presse pour voir de l'herbe, des fleurs, des arbres, mais aussi pour y trouver le bal champêtre et les divers amusements d'un

champ de foire. La jolie mine de Jacques, sa tenue soignée, sa politesse, avaient du succès auprès des femmes, surtout des mères ; la petite danseuse en avait auprès des enfants ; elle recueillait des applaudissements, et Jacques des pièces de monnaie. Tantôt plus, tantôt moins, il n'avait jamais sujet d'être mécontent. Et, quand, le soir, assez tard quelquefois, suivant la distance où il était allé, il versait son pécule sur les genoux de sa mère, qui restait toujours à l'attendre, il disait en riant : « Voilà déjà un morceau de roue pour la voiture de Rose. » Sa mère l'embrassait, attendrie, et il allait se coucher, fatigué, mais heureux.

Et il rêvait que, tandis qu'il roulait sa sœur à travers la campagne fleurie, dans une bonne voiture bien élastique, les passants disaient : « C'est la petite danseuse espagnole qui a gagné cela. Elle vaut le joueur de flûte de Vaucanson. »

Rosette, de son côté, était très fière, et elle pensait : « Eh bien, Mme Imbert, à présent, voit que Jacques avait raison, et que je suis venue exprès pour les enrichir. » Elle pensait aussi que la mécanique est encore une plus belle chose que la ventriloquie.

CHAPITRE XXVIII.

POLICHINELLE.

Un jour, à Ville-d'Avray, Jacques se trouva par hasard en face d'un petit théâtre de Guignol, oh! très petit! car il n'y avait qu'un seul acteur dans lequel Rosette reconnut, avec quelque étonnement, le gros Polichinelle écarlate et or qui l'avait tant taquinée au magasin Charmotte.

Le directeur de ce petit théâtre ressemblait à son artiste. Il était bossu et, de plus, presque nain; mais il avait de beaux cheveux blonds, le teint délicat, des yeux bleus splendides, et sur les lèvres un sourire charmant. C'était un enfant comme Jacques, un peu plus âgé peut-être, pauvre pareillement, cela se voyait au métier qu'il faisait et à ses vêtements élimés; mais, autant que Jacques, il était soigné dans sa personne; son linge était blanc et ses habits bien propres.

Il y avait foule devant le théâtre miniature, on riait et on applaudissait le jeune artiste bossu.

C'était un Polichinelle, dégénéré ou perfectionné, selon les goûts. Il n'avait hérité de ses aïeux, les anciens Polichinelles, que le physique, et leur avait laissé leur esprit caustique et leurs façons bâtonnantes. Il ne jouait jamais de méchants tours, et ne distribuait ni coups de langue ni coups de trique. Il est vrai qu'il était tout seul sur ses planches. Là, pourtant, n'était pas la raison de sa modération. Eût-il été entouré d'une armée de vingt mille hommes, il n'en aurait battu aucun : ce n'était ni dans ses manières, ni dans son répertoire. Sa malice était douce, sa gaieté de bon aloi, une gaieté bien française qui faisait rire tout le monde et ne faisait pleurer personne. Rosette ne pouvait en croire ses oreilles.

« C'est bien lui, se disait-elle, mais à quel point il a changé! »

Tant que Polichinelle parlait, on ne voyait que lui; les boutiques, les tirs, le bal même, étaient abandonnés. Rosette courait grand risque de perdre ses pas et ses accords, quand, à la fin, l'impresario baissa la toile et dit que M. Polichinelle était fatigué et réclamait une demi-heure de repos avant de se produire de nouveau. La foule fit alors volte-face et la danseuse espagnole eut son tour. On la trouva charmante; on se récria en apprenant que son auteur n'était autre que le jeune garçon qui la montrait. On fit longtemps cercle autour

d'elle, après quoi on la quitta pour un montreur de chiens savants qui appelait le public à grand renfort de cymbales, et elle put se reposer un peu.

Elle remarqua alors que Polichinelle passait la tête par-dessous le rideau rouge semé d'étoiles en papier doré, qui fermait son théâtre, et la regardait de l'air du monde le plus agréable.

« Bonjour, mademoiselle, lui dit-il, vous dansez à ravir et vous me rappelez une charmante personne que j'ai connue autrefois et que je me reproche d'avoir fait endêver. Elle avait votre grâce, votre taille, votre teint, vos cheveux, seulement ses yeux étaient bleus, et elle ne dansait pas.

— C'était moi, monsieur Polichinelle, on m'a changé la tête et on m'a appris à danser. Mais je vois qu'à vous on a changé le caractère, car vous me paraissez aussi aimable qu'autrefois vous étiez...

— Désagréable, dites le mot. Oui, je l'étais un tantinet, et cela parce que j'étais bossu.

— Cependant il me semble...

— Que je le suis toujours? il est vrai; mais je m'y suis résigné; or, une bosse dont on a pris son parti est comme si elle n'existait pas. — Et vous, mademoiselle, vous aviez donc perdu la tête qu'on vous en a mis une autre?

On me l'avait cassée en me déterrant.

— En vous... Oh! racontez-moi cela. »

Rosette narra son histoire que M. Polichinelle écouta avec un très vif intérêt, puis elle le pria de lui apprendre ses aventures à son tour, et il y consentit volontiers.

« Si ma mémoire est fidèle, dit-il, nous nous sommes perdus de vue en sortant de chez la marquise. Je vous criai bonsoir en ricanant, et *in petto* je vous souhaitais toutes sortes de malheurs.

— Pourquoi, grand Dieu?

— Parce que je vous détestais.

— Mais que vous avais-je fait?

— Vous m'aviez fait que vous étiez belle et que j'étais laid, que vous étiez droite et que j'étais bossu, que vous aviez un petit nez, que j'en avais un immense; je vous détestais de toute ma laideur, et il me semblait que c'était justice, car vous aviez tout reçu de la nature et moi rien.

— Vous oubliez votre habit d'or.

— Qui faisait paraître ma difformité plus difforme. Oui, je vous détestais, vous et toutes les belles poupées, et mon petit maître Gaston, parce que c'était le plus joli enfant du monde. Lui me caressait, me disait des douceurs, me faisait coucher dans son lit; rien ne put me gagner. Je continuai à le haïr.

— Que c'était mal!

— Je ne dis pas que c'était bien, mais c'était mon idée. Lui ne pouvait se passer de moi une minute; il tira tant et si souvent mes ficelles qu'elles se rompirent, et que je me trouvai un beau jour ne pouvant plus remuer ni pied ni patte. Il crut que c'était par malice, se fâcha et me lança par la fenêtre.

— Oh! fit Rosette.

— Vous conviendrez que je n'avais pas eu si grand tort de ne pas répondre à une amitié qui ne tenait qu'à mes ficelles.

— Peut-être, mais dites-moi bien vite ce qui vous arriva quand vous fûtes lancé par la fenêtre?

— Il m'arriva que je tombai, cela ne pouvait pas manquer.

— Oui, et ne vous êtes-vous pas disloqué?

— Non. D'abord nous n'étions qu'au premier, puis je tombai sur la tête d'un petit colporteur en librairie qui passait fort à propos pour amortir ma chute.

— Vous avez dû lui faire mal?

— Oui, pour commencer — mais ensuite je lui ai fait du bien. Imaginez qu'il était bossu, tout comme moi.

— Serait-ce donc?...

— Mon maître actuel? précisément. Il regarda ce qui lui avait heurté la tête, sourit, me ramassa, puis leva les yeux vers le balcon d'où j'étais tombé.

« — Prends-le, si tu veux, lui cria Gaston, vous vous ressemblez, les deux font la paire, je te le donne.

« — Merci! oh! merci, monsieur! » dit le petit bossu en me serrant contre sa poitrine. Je sentais son cœur battre de joie; moi aussi j'étais content; il était bien le maître qu'il me fallait. « Les deux font la paire, » avait dit Gaston. En effet, nous fûmes une paire d'amis.

« Il se nommait Adrien; il était orphelin depuis sa naissance. Il avait été élevé par la charité d'une bonne vieille femme qu'on appelait la mère Babet et qu'il aimait de tout son cœur. Depuis qu'il avait pu marcher, il gagnait sa vie en vendant des journaux. Jamais il n'était allé à l'école; c'était la mère Babet qui lui avait appris à lire et à écrire; son instruction n'était pas fort étendue, mais il avait infiniment d'esprit. Modestie à part, c'est un fait reconnu depuis Ésope, que les bossus sont toujours spirituels.

— Si l'on en doutait, dit poliment Rosette, on n'aurait qu'à vous voir jouer la comédie, monsieur Polichinelle. »

M. Polichinelle se rengorgea :

« Il est vrai, reprit-il, que moi, j'ai deux bosses tandis qu'Adrien n'en a qu'une; mais nous sommes si bons amis que nous mettons tout en commun. Nous ne distinguons ni le tien ni le mien, et, vrai-

ment, dans nos improvisations je ne sais jamais si c'est lui qui parle pour moi, ou moi qui parle pour lui.

— Et comment vous êtes-vous mis à jouer la comédie?

— Voici. A vendre des journaux on ne devient pas millionnaire. Quand Adrien m'eut remis des ficelles et qu'il vit ce que je valais, il eut l'idée d'utiliser mes talents dans les fêtes champêtres, pour tâcher d'ajouter un petit supplément à son gain de la semaine et de pouvoir donner quelques douceurs à la mère Babet.

— C'est tout comme Jacques, dit Rosette; s'il me fait danser en public, c'est pour se procurer de quoi acheter un fauteuil roulant à sa petite sœur.

— Ce sont deux braves cœurs, ils sont faits pour s'entendre; aussi, voyez, ils causent déjà comme de vieux amis. J'aimerais qu'ils s'associassent. Nous vivrions sous le même toit, vous danseriez sur mon théâtre, ce serait très joli. Et puis, ça m'ennuie de parler toujours tout seul; vous me donneriez la réplique. Quoique vous ne soyez pas bossue, je suis sûr que vous avez de l'esprit.

— Je ne crois pas, répondit modestement Rosette, mais vous m'en donneriez. »

La conversation continua sur ce ton amical. Rosette et Polichinelle ne se souvenaient plus de leur ancienne hostilité que pour sympathiser

davantage. Quand deux personnes qui se sont détestées en viennent à s'aimer, il n'y a pas d'amitié plus solide.

Rosette demanda à Polichinelle s'il avait continué à demeurer chez la mère Babet.

« Hélas! non, répondit-il, elle est morte, la pauvre femme! ça nous a bien touchés, Adrien et moi. »

Pendant ce temps, Jacques et Adrien, assis sur l'herbe, causaient ensemble avec cet abandon de la jeunesse qui ne demande qu'à se confier. Tous deux étaient pauvres; mais le plus à plaindre des deux était Adrien, parce que, depuis la mort de la pauvre vieille Babet, il n'avait à gagner du pain que pour lui. Il n'est tel que les charges pour rendre la vie légère.

Ils se dirent leur histoire, ils se confièrent leurs rêves. Nous connaissons celui de Jacques; l'idéal d'Adrien, c'était la gloire dramatique. Il avait trouvé dans le grenier de Babet un volume de Molière, à demi rongé par les rats, mais il en était resté assez pour lui tourner la tête. Composer des comédies comme celles-là et les voir jouer *aux Français!*... Il y arriverait, il n'en doutait pas. Doute-t-on de rien à cet âge? Il y arriverait et, à cette pensée, son joli visage rayonnait; mais aussitôt une ombre se répandait sur cette joie et une larme tremblait dans ses yeux. La mère Babet ne serait pas là pour être contente.

Une fois qu'on s'est ainsi confié ses châteaux en Espagne, *ses plans si beaux* dans les nuages encore plus que *sur le papier*, qu'on s'est raconté sa vie et sa pensée, on a fait bien des pas sur le chemin de l'amitié, surtout à quatorze ans. Après leur causerie, les deux enfants se trouvèrent si bons amis que, la fête finie, Jacques emmena Adrien souper chez sa mère. Polichinelle paya l'écot de son maître par d'amusants monologues. Il y avait bien longtemps qu'on n'avait ri d'un tel cœur à la maisonnette.

La soirée se prolongea si bien que lorsqu'on s'aperçut qu'il était tard, il était de bonne heure, car minuit, était dépassé. Il ne pouvait plus être question pour Adrien de regagner Paris; personne ne l'y attendait, personne ne serait inquiet de lui.

On le retint, il partagea le lit de son ami Jacques, et sa première parole en s'éveillant au matin fut : « Que c'est délicieux, une famille!

— Reste avec nous, dit Jacques, ma mère sera ta mère, et ma sœur sera ta sœur. Veux-tu? »

Je crois bien, qu'il le voulait, mais il ne pouvait s'imaginer qu'un pareil bonheur fût possible. Lui! une mère! une sœur! il trouvait déjà si beau d'avoir un ami!

Chez les pauvres gens, la confiance marche vite; leur simplicité de cœur les rend clairvoyants. Quand ils ont affaire à des gens simples comme

eux, ils savent à première vue à quoi s'en tenir. Mme Imbert, avec son intuition de femme et de mère, avait compris tout de suite qu'Adrien était une âme pure, un cœur d'or. Elle ne pouvait souhaiter à ses enfants un compagnon plus aimable et meilleur, et, émue de pitié pour le pauvre petit qui vivait solitaire à l'âge où l'on a le plus grand besoin d'affection, elle adhéra bien volontiers au désir de Jacques. Rose vota d'enthousiasme l'admission d'Adrien dans la famille; la cousine Charlotte n'y mit pas d'opposition, et la maisonnette eut un hôte de plus... que dis-je? deux hôtes, car M. Polichinelle n'était pas personnage à se laisser oublier.

Adrien renonça au colportage qu'il n'avait jamais aimé; il alla travailler avec Jacques à la manufacture de porcelaine, où, à la prière de Mme Imbert, qui y était très considérée, on voulut bien l'admettre. Cela doublait les ressources de la famille sans augmenter sensiblement les dépenses, car Adrien ne mangeait guère plus qu'un oiseau. Il était si doux, si aimable, si reconnaissant de l'asile qu'on lui avait donné que, chaque jour, on l'aima davantage, et que bientôt Mme Imbert ne fit plus aucune différence entre lui et Jacques. Il lui semblait qu'elle avait trois enfants.

L'association qu'avait rêvée Polichinelle se conclut d'elle-même. On apprit à la petite danseuse à

lui donner la réplique, et elle devint une artiste très distinguée. Adrien, à la tête de deux acteurs, put varier davantage ses sujets, imaginer des canevas plus abondants, et entremêler les scènes parlées de danses qui reposaient l'attention du spectateur. Rose fit des costumes pour les petits artistes, Mme Imbert peignit des décors, Jacques se fit le machiniste du petit théâtre et inventa des trucs très divertissants. Le spectacle Jacques-Adrien eut bientôt dans la vallée de Sèvres une vogue extraordinaire. Outre les représentations en plein air des dimanches de fête, les deux amis étaient souvent demandés pour donner, le soir, la comédie en ville. Il n'y avait guère de réjouissances d'enfants où l'on n'eût pas recours à eux.

Si Adrien variait à l'infini ses sujets et sa mise en scène, ses pièces se ressemblaient toutes par la morale. De chacune il ressortait que la sagesse et le bonheur consistent à être satisfait de sa destinée, quelle qu'elle soit, et que, si l'on n'est pas beau, il faut doublement s'efforcer d'être bon. Certes, on riait devant le théâtre de Polichinelle; mais au fond de ce rire on trouvait une saine leçon, le désir du bien et un peu de ce contentement que les petits artistes recommandaient sur tous les tons. « Si Polichinelle est content, tourné comme il est, se disaient les spectateurs, nous pouvons bien l'être, nous qui n'avons ni ses bosses, ni son nez. »

Les deux amis réalisaient de belles recettes. Rose eut bientôt sa voiture et put se promener dans la campagne. Quand, le soir, dans les belles journées d'été, Jacques et Adrien, revenus de leur travail, poussaient tour à tour le fauteuil roulant, la petite leur disait de sa voix caressante : « Comme c'est gentil d'avoir deux frères ! » Et Mme Imbert, toute heureuse du bonheur de sa fille, pensait aussi : « Comme c'est bon d'avoir deux fils ! »

CHAPITRE XXIX.

ENCORE KITTY.

Un dimanche de septembre, à Saint-Cloud, un aveugle et sa petite fille s'étaient installés tout près du théâtre Jacques-Adrien. Le père raclait d'un mauvais violon et la petite chantait d'une voix fausse. On se bouchait les oreilles à cette musique, et pas un sou ne tombait dans le chapeau de l'aveugle. « Pauvre gens! dit Jacques à son ami, nous leur donnerons quelque chose ce soir, n'est-ce pas?

— J'y pensais, » répondit Adrien.

Tout à coup Rosette, qui regardait par-dessous le rideau du petit théâtre, reconnut dans la foule des promeneurs son ancienne maîtresse Kitty, qui s'avançait au bras de son frère Harry, tandis que William les suivait. Kitty était grandie, elle avait embelli encore; mais elle avait toujours son même air de bravoure et de bonté.

« Voici Kitty, dit Rosette à Polichinelle, la

bonne Kitty dont je vous ai parlé. Je me demande si elle va me reconnaître. »

L'Américaine et ses frères s'étaient arrêtés devant le petit théâtre.

« Oh ! dit Jacques, regarde, Adrien, cette demoiselle blonde; qu'elle est jolie!

— Pas tant que Rose, répondit Adrien.

— Commençons sur-le-champ à jouer, ajouta Jacques, surpassons-nous. »

On se surpassa, la représentation fut très brillante. Kitty riait de tout son cœur, ses frères applaudissaient comme des forcenés, surtout William qui, plus que jamais, cultivait l'admiration.

« Elle ne me reconnaît pas, disait Rosette toute triste.

— Et comment voulez-vous, lui répondait Polichinelle en riant, quand votre regard est si changé, qu'elle vous voie avec les mêmes yeux? »

La recette fut fructueuse, et Kitty ajouta à son offrande quelques paroles élogieuses pour les artistes.

« C'est Adrien, dit Jacques aussitôt, qui compose les pièces.

— Et c'est Jacques, reprit Adrien, qui a inventé la danseuse et qui fabrique toutes les machines.

— Mais vous êtes des prodiges! s'écria William. C'est mon oncle qui serait ravi de voir un enfant

qui crée ainsi des automates, lui qui aime tant la mécanique!

— Quel dommage, ajouta Harry, que son rhumatisme l'ait retenu à la maison!

— Nous donnons des représentations en ville, se hâta de dire Jacques.

— Vraiment? répliqua Kitty. Eh bien, venez ce soir à la villa Campbell. A huit heures. Est-ce convenu?

— C'est convenu, mademoiselle. »

L'aveugle et sa fille, qui s'étaient tus pendant la comédie, recommençaient leur concert. Kitty porta la main à ses oreilles.

« Quelle musique enragée! dit-elle en anglais à Harry, je ne pense pas qu'ils fassent de brillantes affaires.

— Si vous voulez, Kitty, lui répondit son frère, je vais leur donner cent sous pour qu'ils se taisent.

— Non, répartit-elle, j'ai une autre idée. »

Elle s'approcha de l'aveugle :

« Prêtez-moi votre violon, mon bon père, » et, sans attendre son consentement, elle s'empara de l'instrument et le tendit à Harry.

« Je vais chanter, accompagnez-moi; nous allons récolter quelque argent pour ce pauvre homme.

— Mais, Kitty...

— Pas de mais, vous savez que je n'en veux pas. »

Harry accorda le violon, préluda, et Kitty, de sa voix fraîche et perlée, chanta, une des vieilles ballades de Robin Hood. Robin Hood était le héros de Kitty, et son idéal; elle disait quelquefois qu'elle ne se marierait jamais, à moins que Robin Hood ne revînt sur la terre.

Peu de gens, parmi les auditeurs, entendaient l'anglais, mais qu'est-ce que cela faisait? Si le sens des mots était perdu, on comprenait la musique, on admirait cette voix charmante, et surtout la charité qui était au cœur de la belle enfant. Toute la foire s'était rassemblée autour de l'aveugle et des jeunes Américains.

« Marie, demandait le vieillard à sa petite fille, est-ce que ce sont des anges qui font cette musique?

— Je ne sais pas, grand-père; la demoiselle est belle comme les anges, et elle a de longs, longs cheveux d'or; mais elle n'a pas d'ailes. »

La ballade finie, Kitty, souriant aux applaudissements qui l'enveloppaient, prit le chapeau de William pour faire la quête : « Non, dit-elle à ses frères qui voulaient l'étrenner, cela pourrait décourager les sous. »

Gracieuse, elle allait à chacun sans l'ombre d'embarras, comme si elle n'eût fait que cela toute sa vie : « Allons, disait-elle, la charité pour un pauvre aveugle. Enfants, vous achèterez un peu moins de pain d'épice et le vieillard aura un peu



KITTY PRIT LE CHAPEAU DE WILLIAM POUR FAIRE LA QUÊTE. (Page 244.)

plus de vrai pain. Mesdames et messieurs, vous êtes venus à la foire en projetant des emplettes, eh bien, croyez-moi, achetez un bon souvenir, cela vaudra mieux qu'un ruban ou qu'un mirliton. Donnez, donnez, beaucoup ou peu, n'importe; les petits ruisseaux forment les grandes rivières, et les centimes produisent les sous. »

Et les sous pleuvaient dans le chapeau, et les pièces blanches aussi; Jacques s'approcha et y mit un franc. Kitty le regarda avec étonnement et les sourcils un peu froncés, comme pour dire : « Je n'aime pas cela, il faut être économe et ne pas jeter l'argent par les fenêtres, quand on est pauvre. » Mais Jacques soutint bravement ce regard et à leur tour ses beaux yeux bruns disaient : « Nous sommes pauvres, mais nous y voyons, nous; ne doit-on pas faire l'aumône à plus pauvre que soi? »

Il paraît qu'elle comprit, car les sourcils se défroncèrent, et elle adressa à Jacques une jolie inclination de tête accompagnée du meilleur sourire.

M. Campbell, qui cherchait ses enfants, arrivait à ce moment : « Papa, lui dit William, vous venez trop tard pour le concert, mais assez tôt pour la collecte; mettez bien vite la main à la poche.

— Quelle collecte? quel concert? »

Kitty vint, en riant, lui présenter le chapeau : « J'ai chanté pour l'aveugle, et Harry m'a ac-

compagnée. Vous n'allez pas nous gronder, papa?

— Est-ce que je vous gronde jamais pour une bonne action? Vous avez très bien agi.

— Moi, papa, dit Harry, je n'y ai pas de mérite, Kitty m'a forcé.

— Quoi! fit M. Campbell d'un air mécontent, vous avez besoin d'être forcé, Harry, pour faire le bien?

— C'est que, papa, c'est si excentrique de chanter et de violonner au milieu d'une foire.

— Il ne faut jamais craindre d'être excentrique de la façon dont vous l'avez été aujourd'hui. Je suis charmé de voir que ma Kitty consulte son bon cœur plutôt que l'étiquette. Tenez, Kitty, voilà mon obole. »

Et il mit une pièce d'or dans le chapeau. Kitty, tout heureuse, versa dans le tablier de la petite fille de l'aveugle l'argent qu'elle avait recueilli. Il s'y trouva soixante-quatre francs et des centimes, une fortune pour ces pauvres gens.

« Maintenant, papa, dit-elle, allons-nous-en bien vite, chacun ici me regarde comme une curiosité, et ça m'ennuie.

— Messieurs du théâtre, cria William, n'oubliez pas ce soir, à huit heures, à la villa Campbell.

— Nous n'aurons garde, » répondit Jacques.

Il regardait les Campbell s'éloigner, et la robe

blanche et les cheveux d'or de Kitty passer comme un rayon à travers la foule : « Qu'elle est jolie et qu'elle est bonne! disait-il.

— Pas tant que Rose, » répondait toujours Adrien.

CHAPITRE XXX.

LA REINE S'AMUSE.

La famille Campbell habitait une délicieuse villa entourée de beaux ombrages. Comme beaucoup d'Américains venus pour voir la France et qui s'y enracinent, séduits par ses charmes, M. Campbell s'y était plu tellement, qu'il en avait fait sa seconde patrie et se partageait entre elle et l'ancienne, lui attribuant presque la part la plus large. Il y achetait du terrain un peu partout. Il avait une terre en Bourgogne; il en avait une en Touraine, une autre en Normandie, et il s'était donné tout récemment, à Saint-Cloud, cette maison, un bijou : « Ce sera, disait-il, pour Kitty, quand elle se mariera. »

Les Campbell, toujours très répandus, avaient à dîner, ce jour-là, une trentaine de personnes, parmi lesquelles plusieurs illustrations parisiennes. Dans le nombre se trouvait un écrivain d'un grand talent et d'une bonté plus grande, qui n'a-

vait pas de plus vif plaisir que de découvrir les jeunes mérites et de leur frayer la route. Il était déjà âgé; mais, avec sa haute taille, son front serein, son œil limpide et profond, sa large barbe argentée, et son expression à la fois spirituelle, énergique et bienveillante, il était si beau que, dans le cas où tous les hommes sur le retour lui ressembleraient, on ne craindrait plus de vieillir.

Il possédait une petite villa proche de celle des Campbell. Le voisinage avait amené des relations fréquentes. L'écrivain aimait les enfants. Le bon cœur, la spontanéité, la franchise de Kitty et de ses frères lui avaient plu infiniment. De son côté, la jeune Américaine s'était enthousiasmée pour l'auteur de tant d'œuvres charmantes, et je crois bien que parfois le littérateur français balançait Robin Hood dans son esprit.

Quand elle aimait les gens, elle avait bientôt fait de s'en emparer, et, en général, ils n'opposaient guère de résistance. Notre écrivain s'était laissé prendre ainsi que les autres, et était devenu pour la petite fille une sorte d'oncle d'adoption. Seulement on pouvait remarquer que, dans cette liaison-là, tout à l'opposé des habitudes de Kitty, qui faisait plier tout le monde, y compris son père, sous sa petite volonté, c'était elle qui obéissait, et cela spontanément, sans résistance, sans que le nouvel oncle commandât rien. Il suffisait qu'il

parût désirer. Un jour, il avait dit qu'il n'estimait rien tant que la douceur chez une jeune fille; tout aussitôt, Kitty s'était mise à réformer son caractère, et on avait pu voir assez vite en elle un très heureux changement. Sans doute elle était encore violente, mais ce n'était que par échappées, et la douceur était devenue la note dominante. Pour impérieuse, elle l'était toujours avec ses frères; nous en avons eu la preuve à propos de l'aveugle. Assise à table à côté de son nouvel oncle, elle lui racontait précisément cette aventure, et comment elle avait forcé Harry à jouer du violon. Il l'en reprenait avec mansuétude :

« Mais, disait-elle, c'était une bonne chose que je le contraignais à faire, » à quoi l'aimable moraliste répliquait « qu'il faut respecter la liberté des gens et ne les forcer à rien, même au bien; qu'il vaut mieux les en prier gracieusement, parce que la violence appelle la révolte, tandis que la prière n'éveille que les bons sentiments, et qu'enfin :

Plus fait douceur que violence.

Quant à l'oncle Campbell, ce n'était pas lui qui faisait de la morale à Kitty; il la gâtait plus encore que ne le faisait son père, ce qui n'était pas peu dire. Mathématicien, physicien, mécani-

cien, l'oncle Campbell, comme quantité de savants, ne remarquait jamais les défauts de détail, et, Kitty ayant un excellent cœur, il la voyait parfaite et la préférait à ses frères. Il n'avait pas d'enfants et aurait voulu trouver dans ses neveux des intelligences portées vers les sciences qui faisaient l'objet de ses études, qu'au moins l'un d'entre eux pût devenir son élève et continuer ses travaux. Mais non, Harry et William aimaient force choses mieux que les études de leur oncle; quand il en parlait, ils avaient toutes les peines du monde à dissimuler leur ennui. Kitty, au contraire, l'écoutait avec un intérêt réel; il en avait conclu que, si elle avait été un garçon, elle aurait partagé ses goûts, et cette idée entrait pour un peu dans son faible vis-à-vis d'elle.

Comme il n'avait point été question au dîner du divertissement imaginé par Kitty, on fut bien étonné, en entrant au salon, de voir un petit théâtre installé dans l'embrasure profonde d'une porte donnant sur le boudoir de la jeune fille.

« Tiens! nous aurons les marionnettes!

— Oui, dit Kitty, c'est une attention que j'ai eue pour vous, mesdames et messieurs. Mon oncle d'Amérique et mon oncle de Paris vont faire la connaissance d'un petit Vaucanson et d'un petit Molière que nous avons découverts à la foire.

— Diable! firent les deux messieurs, rien que ça! »

Kitty avança un fauteuil à son oncle Campbell qui arrivait appuyé sur le bras d'Harry, en offrit un autre à son oncle de France, en prépara un troisième pour son père occupé à faire placer les dames, et elle alla chercher les deux amis.

Ils entrèrent aux côtés de leur jeune protectrice, modestement, mais sans gaucherie. Leur mise propre et soignée, leurs jolies physionomies prévinrent tous les assistants en leur faveur. Jacques était de sa personne fort avenant, et le charmant visage d'Adrien empêchait presque de remarquer la difformité de sa taille.

« Lequel de ces messieurs est le Vaucanson? » demanda l'oncle Campbell.

Kitty indiqua Jacques.

« Alors, dit le littérateur en prenant la main d'Adrien, celui-ci est le Molière?

— Mademoiselle se moque de nous, dit le petit bossu ; nous ne sommes que de pauvres enfants qui avons du goût pour des choses que nous n'avons pas apprises et dont nous nous tirons comme nous pouvons.

— Eh bien, dit le père de Kitty, montrez-nous ce que vous savez faire? »

La représentation commença aussitôt. Rosette dansa à ravir, et Polichinelle déploya une verve

si éblouissante qu'on applaudit sans interruption.

Kitty, assise entre ses deux oncles, les regardait tour à tour comme pour dire : « Eh bien, ai-je surfait mes artistes? » et leur sourire répondait : « Vraiment non, il y a de l'étoffe dans ces enfants. »

Tout le répertoire avait été parcouru; Adrien, de derrière la toile, prévint l'honorable public que c'était fini; mais l'honorable public ne voulut pas entendre de cette oreille-là et cria d'une voix unanime : Encore une! encore une! »

L'impresario demanda alors cinq minutes pour préparer un nouveau canevas; on lui en accorda dix. — Quand le rideau fut relevé, Rosette et Polichinelle étaient en scène.

Rosette est une reine, et elle s'ennuie; elle ordonne à Polichinelle, son bouffon ordinaire et extraordinaire, de l'amuser. Il s'y prend si mal, ne trouve que des mines si bêtes et des plaisanteries si plates, qu'elle s'ennuie encore davantage : « Qui est-ce qui m'a fabriqué un bouffon pareil! crie-t-elle en colère; dépêche-toi de me désennuyer, ou je t'envoie pendre. »

Il ne s'émeut nullement : « Voilà Votre Majesté désennuyée, dit-il.

— Je suis désennuyée?

— Oui, Madame!

— C'est un peu fort! Je sens, moi, que je m'ennuie horriblement.

— Votre Majesté se trompe.

— Je me trompe! Si tu me prouves cela...

— C'est facile. Qu'est-ce que l'ennui? l'absence d'occupation ou de passion. La colère est une passion; Votre Majesté est en colère, donc elle est désennuyée, et, au lieu de me vouer au gibet, elle me doit une récompense. »

Elle rit : « Ah! enfin, voilà pourtant quelque chose qui ressemble à une saillie; mais qu'elle a eu de peine à sortir! Mon pauvre bouffon, pourquoi es-tu si nigaud aujourd'hui?

— Parce que mon esprit dort pour avoir trop veillé à la fête de Saint-Cloud. Si Votre Majesté y était venue, elle n'aurait pas eu besoin de se mettre en colère pour se désennuyer.

— Elle était si belle que ça, cette fête?

— J'en réponds qu'elle était belle! »

Là-dessus il en fait une description si bouffonne que la petite reine éclate de rire et déclare qu'elle ne s'ennuie plus. Alors Polichinelle quitte le ton burlesque et raconte comment une demoiselle, qui serait la plus charmante personne du monde si Sa Majesté n'existait pas, avait chanté pour un pauvre aveugle et octroyé à cette misère la double aumône de sa bourse et de son talent.

« Tiens, c'est joli, dit la reine; cela m'amuserait de suivre son exemple; c'est dommage que je n'aie pas de voix.

— Mais Votre Majesté a des pieds, et elle danse à ravir.

— C'est une idée; je vois ma cour assemblée, je vais danser pour les pauvres de mon royaume. »

Et elle dansait son boléro avec accompagnement de guitare, tandis que Polichinelle répétait : « C'est ainsi que la reine s'amuse. »

Les messieurs Campbell, enchantés de cette allusion à Kitty, applaudissaient de tout leur cœur. Quant à la jeune fille, rouge, furieuse, elle jetait sur le petit théâtre des regards courroucés : « Je les déteste, dit-elle à son oncle d'adoption, je ne puis souffrir les flatteurs; ils sont stupides, ces garçons!

— Je ne trouve pas; ils ont au moins l'esprit d'à-propos.

— Je ne veux plus rien faire de bon, puisque les gens s'imaginent qu'ils ont le droit de m'approuver.

— Certes, oui, mademoiselle Kitty, ils l'ont ce droit, comme celui de blâmer le mal où vous vous laissez aller — votre colère d'à présent, par exemple.

— Mais, petit oncle, ce n'est pas une mauvaise colère, puisque c'est par modestie que... »

Le moraliste rit doucement.

« Par modestie! vous croyez ça, enfant? c'est au contraire par orgueil. »

Et comme elle se récriait :

« Oui, ma chérie, votre propre approbation vous

suffit parce que vous avez un immense orgueil, vous trouvez les autres tellement au-dessous de vous que vous n'avez nul besoin de leur assentiment. Si vous étiez modeste, vous supporteriez la louange.

— Eh bien, je la supporterai, voilà qui est dit; je ne querellerai pas ces garçons pour l'encens qu'ils m'ont brûlé sous le nez. »

« La Reine s'amuse » — tel était le titre de la petite pièce — s'acheva au milieu des bravos. La princesse et le bouffon furent rappelés, puis ce fut au tour du machiniste et de l'impresario de recevoir des félicitations. Toute la compagnie les fêta, et Kitty, comme elle venait de s'y engager, ne leur garda pas mauvais visage.

CHAPITRE XXXI.

DEUX PROTECTEURS.

Jacques et Adrien ne paraissaient pas déplacés entre les hôtes du salon Campbell. Les êtres d'imagination sont moins que les individus positifs ébahis quand les circonstances les mettent en contact avec un monde au-dessus du leur. Le luxe des salons, la belle affaire pour les troubler! ils en ont vu bien d'autres sous les lambris du palais d'Aladin, où la folle du logis les promène. On aurait cru que les deux amis avaient l'habitude de toutes ces choses élégantes, tant elles les étonnaient peu. Il n'y avait rien d'extraordinaire à ce que Jacques, élevé par une mère comme la sienne, eût de la politesse dans les manières. Cela surprenait un peu plus chez Adrien, qui s'était élevé tout seul; mais, si l'éducation fait beaucoup, la nature fait bien plus. Tel fils de millionnaire reste rustre en dépit des exemples et des enseignements; tel enfant du bas peuple, qui ne voit autour de lui que des rudesses, même des brutalités,

a de la grâce et du charme. Il arrive qu'on découvre un lis au milieu des épines, et qu'on rencontre un cygne dans un troupeau d'oies.

« Des gentlemen, ces deux enfants! » se répétaient les dames l'une à l'autre. Kitty était toute fière de ses petits protégés.

Le concert avait succédé à la comédie; on entourait le piano, dont un virtuose à la mode faisait résonner les cordes d'acier. Kitty, à qui son frère Harry avait chuchoté quelques mots à l'oreille, invita, d'un signe, les deux amis à la suivre et les conduisit dans une pièce voisine où les deux messieurs Campbell causaient avec l'oncle de Paris.

L'écrivain et le savant avaient été l'un et l'autre vivement frappés des dispositions exceptionnelles de ces enfants, et, généreux comme ils l'étaient, ils avaient résolu de s'occuper d'eux. Ils les interrogèrent avec cette bienveillance qui ouvre les cœurs, et ils surent bientôt tout ce qui les concernait. Ce qu'il y avait de touchant chez ces jeunes garçons, c'est que chacun répondait aux questions qu'on adressait à l'autre, et, modeste pour son compte, était plein d'orgueil pour son ami.

Kitty, qui était restée sans façon, vint plusieurs fois leur secouer la main à l'américaine : « J'aime votre mère, disait-elle, et votre petite sœur; j'irai

les voir, et nous enverrons notre docteur à Rose; pauvre petite! vingt-quatre mois sans marcher! sans courir! Mais le docteur la guérira, n'est-il pas vrai, papa?

— Je l'espère, ma fille; mais laissez parler ces messieurs, je crois qu'ils ont décidé quelque chose.

— Oui, dit l'oncle Campbell, voilà monsieur qui pense obtenir une bourse pour Adrien; moi, je me charge des études de Jacques et de leur commun entretien.

— Ah! messieurs, s'écrièrent ensemble les deux amis, que vous êtes bons! Mais comment accepter de tels bienfaits? nous ne pourrions jamais nous acquitter...

— Vous vous acquitterez, interrompit Kitty. Vous, Jacques, vous travaillerez pour mon oncle Campbell, et vous Adrien, vous dédierez votre première pièce à mon autre oncle.

— Notre mère et notre sœur, reprit Jacques, ne peuvent se passer de notre travail.

— Eh! dit M. Campbell père, nous nous chargerons d'elles pendant le temps de vos études.

— Notre mère n'acceptera pas, monsieur.

— N'acceptera pas! s'écria Kitty, qu'est-ce que cette fierté-là? On doit s'entr'aider. Vous n'avez pas d'argent, ces messieurs en ont; ils se conduisent envers vous comme vous vous conduiriez envers eux si les rôles étaient retournés.

— Ne vous échauffez pas tant, petite Kitty, dit l'oncle moraliste, nous parlerons à Mme Imbert et tout s'arrangera. »

Harry parut à la porte de la pièce et dit que plusieurs de ces messieurs et de ces dames, voulant se retirer, priaient qu'on s'occupât auparavant de la quête pour le petit théâtre.

« Allez vite, dit Kitty à Jacques, c'est la dernière fois. »

Il obéit et revint bientôt verser la recette sur le guéridon où s'appuyait Kitty :

« Pour les pauvres, mademoiselle.

— Comment! je ne veux pas! Cet argent est à vous, vous l'avez gagné.

— C'est pour cela que nous pouvons en disposer. Notre petite danseuse vous a imitée; elle a dansé pour les pauvres; il faut que les pauvres en profitent. D'ailleurs, en venant ce soir ici, nous étions décidés à ne rien accepter.

— Parce que?

— Nous étions payés; nous vous avions entendue chanter.

— Une ballade à laquelle vous n'avez rien compris.

— Sinon que vous êtes bonne et que vous chantez comme un ange.

— C'est vrai, dit Harry, elle chante à merveille la ballade de Robin Hood, ou plutôt de son fiancé,

car notre Kitty ne se mariera que si Robin Hood vient demander sa main.

— Taisez-vous, Harry! fit Kitty prête à se mettre en colère, ne débitez pas de telles sottises!

— Mais, Kitty, vous les avez proclamées cent fois, ces sottises. Si vous avez changé d'avis sur Robin Hood, il n'y a pas longtemps.

— Je n'aime pas qu'on me taquine, Harry, vous le savez. — Jacques, j'accepte pour les pauvres. — Et maintenant, allons un peu jouer; voulez-vous? »

Les petits artistes firent observer qu'il était tard et demandèrent la permission de se retirer.

« Nous ne voulons pas vous retenir, dit le père de Kitty, retournez auprès de votre mère, et préparez-la à la visite que je lui rendrai demain avec ces messieurs.

— Et avec moi, ajouta Kitty.

— Et avec nous, conclurent Harry et William, » qui avaient pris les deux amis fort en gré.

Nos petits artistes partirent joyeux, comme on peut le penser. La nuit était belle, et, s'il faisait clair de lune dans la campagne, il faisait plein soleil dans leur cœur. Jamais leur bagage ne leur avait moins pesé; ils riaient aux étoiles, ils chantaient aux buissons. Ils s'arrêtaient pour s'embrasser, pour embrasser Rosette et Polichinelle, les instruments de leur fortune. Puis, réfléchissant

qu'ils perdaient leur temps, qu'ils tardaient à annoncer à leur mère, à leur sœur, la grande nouvelle, ils se mettaient à courir jusqu'à ce qu'ils eussent perdu la respiration. Alors ils s'accordaient un instant de halte. « N'est-ce pas qu'il y a de braves gens au monde? disait Jacques. — Oh oui! répondait Adrien, Dieu en soit loué! »

C'était le temps des vers luisants; il y en avait tout le long des haies. Ils en mirent sur leurs chapeaux : « On illumine dans les grandes réjouissances, disaient-ils, nous pouvons bien nous illuminer. »

Tout le monde veillait encore à la maisonnette. La mère et la cousine, voyant l'heure avancée, étaient inquiètes. « Je voudrais l'être aussi, disait Rose; mais je ne sais pourquoi, au contraire, je suis gaie, gaie, et mon cœur saute de joie comme s'il allait nous arriver un grand, grand bonheur. » C'était Rose qui avait raison; on le reconnut quand les deux jeunes garçons arrivèrent, chantant et illuminés de vers luisants.

On entendit le récit de cette journée, de cette soirée; Rose et la cousine disaient à tout moment : « Dieu soit béni! » Mme Imbert se taisait; sa fierté, sa délicatesse combattaient dans son cœur et tenaient sa joie en échec. « Il faudra réfléchir, dit-elle enfin; allons dormir, mes enfants! »

On se retira, mais personne ne dormit. « Ah!

pensait chacun des enfants, si notre mère allait le refuser, ce grand bonheur! »

Les Campbell tinrent parole. Le lendemain, toute la famille, accompagnée de l'aimable moraliste, vint rendre visite à la veuve. On lui parla raison et sentiment; ces messieurs lui dirent qu'elle devait, et Kitty qu'il fallait céder. Elle était un peu ébranlée déjà quand l'abbé Paulin vint à la rescousse. Il était entré par hasard et avait été fort surpris de voir tout ce monde. Quand il sut de quoi il s'agissait, il dit à Mme Imbert que la main de Dieu était visible dans tout cela, qu'une mère n'avait pas le droit de refuser le bien qui arrivait à ses enfants, qu'elle devait sacrifier sa fierté, et saisir l'occasion d'acquérir une vertu qui lui manquait un peu : l'humilité.

« C'est très bien parlé, monsieur l'abbé, dit Kitty, Mme Imbert n'a plus qu'un parti à prendre, c'est de consentir. »

Elle consentit et, pour sa récompense, fut embrassée à plusieurs reprises par Kitty.

« Mademoiselle, lui disait Rose, vous êtes un ange.

— Un ange un peu diable, » répondait Kitty en riant.

On voulut, d'un commun accord, offrir à la petite Américaine le polichinelle et la danseuse, maintenant retirés du théâtre. « Non, dit-elle, il

convient qu'ils restent avec Rose pour l'aider à patienter pendant l'absence de ses deux frères. D'ailleurs, j'en jouirai comme s'ils étaient à moi, car je viendrai souvent voir Mme Imbert et ma petite amie Rose, jusqu'à ce que celle-ci puisse venir me voir à son tour.

— Hélas! soupira Rose, cela n'arrivera jamais.

— Qui sait, mon enfant! dit l'abbé Paulin, Dieu est tout-puissant. »

CHAPITRE XXXII.

CONCLUSION.

Douze ans se sont écoulés. A la place de la maisonnette de cousine Charlotte s'élève aujourd'hui une jolie villa tout habillée de feuillage. Si nous y pénétrons, nous trouvons dans un salon simple, mais élégant et confortable, une femme que ces douze années ont rajeunie au lieu de la vieillir, notre ancienne amie, Mme Imbert, portant sur son front et dans ses yeux le recueillement du bonheur, — la cousine Charlotte, toujours la même, et une belle jeune fille qui, pour aller et venir autour de sa mère, légère et gracieuse, n'en est pas moins notre petite Rose.

Adrien et Jacques ont tenu tout ce qu'ils promettaient. Jacques, qui s'occupe avec M. Campbell de mécanique industrielle, a déjà inventé diverses machines et en a perfectionné d'autres. Il n'a cependant pas renoncé à la mécanique amusante, et, dans ses moments de loisir, il construit de mignons petits automates. C'est qu'il a deux enfants ravissants : une petite Kitty et un petit Jacques, et qu'il faut bien les amuser.

Adrien est un homme de lettres; il écrit des chroniques pour les grands journaux. Cela est le gagne-pain; mais il fait des livres à côté pour la gloire, et déjà il en a obtenu un peu. Il a même une pièce reçue à correction aux *Français*, et qu'il verra jouer quand il plaira à Dieu. Le temps lui dure un peu, à la vérité; mais l'homme généreux à qui il doit tout ce qu'il est devenu, lui recommande la patience, et il en a, par gratitude et par nécessité.

En attendant ce succès lointain, il va très heureusement goûter une joie prochaine. Rose, la charmante Rose, qui toujours l'a aimé comme un frère, a bien voulu l'accepter pour mari. Il faut dire qu'il a notablement grandi depuis le temps où nous allions applaudir ses marionnettes, et qu'un traitement orthopédique intelligent lui a redressé la taille. On ne peut presque plus dire qu'il soit bossu, et il a tant d'esprit et un si excellent cœur que Rose n'a pas hésité du tout. C'était hier leur soirée de fiançailles. Rosette et Polichinelle s'y sont tant démenés qu'ils y ont cassé, lui ses ficelles, elle son grand ressort. Aujourd'hui, ils sont immobiles aux deux angles de la cheminée du salon. Polichinelle rompt le silence tout à coup : » Qu'en pensez-vous Satin-Bleu, Fairy-Queen, Diamantine, Éva, Coquette, etc., si nous faisions comme

nos amis! si nous nous mariions? Je ne suis pas beau, mais...

— Vous êtes bon, c'est l'essentiel pour un mari, et cela vous est-il indifférent que je ne danse plus?.

— J'en suis enchanté; la danse ne convient pas à une femme mariée. J'imagine que cela vous est égal aussi que je cesse mes gambades?

— J'en suis contente; les gambades ne vont guère à un chef de famille.

— Ainsi, c'est oui?

— C'est oui. »

L'accord est conclu, et il n'y a pas à douter que ce ne soit un excellent ménage.





TABLE

PREMIÈRE PARTIE

DEUXIÈME PARTIE

TROISIÈME PARTIE

p 36

MAGASIN D'ÉDUCATION ET DE RÉCRÉATION

Les Tomes I à XXIV

renferment comme œuvres principales :

L'Ile mystérieuse, Les Aventures du Capitaine Hatteras, Les Enfants du Capitaine Grant, Vingt mille lieues sous les mers, Aventures de trois Russes et de trois Anglais, Le Pays des Fourrures, Michel Strogoff, de JULES VERNE. — La Morale familière (cinquante contes et récits), Les Contes anglais, La Famille Chester, Histoire d'un Ane et de deux jeunes Filles, La Matinée de Lucile, Le Chemin glissant, Une Affaire difficile, L'Odyssée de Pataud et de son chien Fricot, de P.-J. STAHL. — La Roche aux Mouettes, de Jules SANDEAU. — Le nouveau Robinson suisse, de STAHL et MULLER. — Romain Kalbris, d'Hector MALOT. — Histoire d'une Maison, de VIOLLET-LE-DUC. — Les Serviteurs de l'Estomac, Le Géant d'Alsace, L'Anniversaire de Waterloo, Le Gulf-Stream, La Grammaire de mademoiselle Lili, Un Robinson fait au collège, de Jean MACÉ. — Le Denier de la France, La Chasse, Le Travail et la Douleur, A Madame la Reine, Un Premier Symptôme, Sur la Politesse, Un Péché véniel, Diplomatie de deux Mamans, etc., de E. LEGOUVÉ. — Petit Enfant, Petit Oiseau, L'Absent, Rendez-vous! La France, La Sœur aînée, L'Enfant grondé, etc., par Victor DE LAPRADE. — La Jeunesse des Hommes célèbres, de MULLER. — Aventures d'un jeune Naturaliste, Entre Frères et Sœurs, de Lucien BIART. — Le Petit Roi, de S. BLANDY. — L'Ami Kips, de G. ASTON. — Causeries d'Économie pratique, de Maurice BLOCK. — Les Vilaines Bêtes, de BÉNÉDICT. — Vieux Souvenirs, Départ pour la Campagne, Bébé aime le rouge, de Gustave DROZ. — Le Pacha berger, de LABOULAYE. — La Musique au foyer, de P. LACOME. — Histoire d'un Aquarium, Les Clients d'un vieux Poirier, de E. VAN BRUYSSEL. — Histoire de Bébelle, Une Lettre inédite, Septante fois sept, de DICKENS. — Pâquerette, Le Taciturne, etc., de H. FAUQUEZ. — Le petit Tailleur, de A. GENIN. — Curiosités de la vie des Animaux, par P. NOTH. — Notre vieille Maison, de H. HAVARD. — Le Chalet des Sapins, par P CHAZEL. — Les deux Tortues, Ce qu'on faisait à un bébé quand il tombait, par F. DUPIN DE SAINT-ANDRÉ, etc., etc.

Les petites Sœurs et les petites Mamans, Les Tragédies enfantines, Les Scènes familières, textes de P.-J. STAHL.

Les Tomes XXV à LVI

renferment comme œuvres principales :

JULES VERNE : P'tit Bonhomme, Le Château des Carpathes, Mistress Branican, César Cascabel, Famille sans Nom, Deux Ans de Vacances, Nord contre Sud, Un Billet de Loterie, L'Étoile du Sud, Kéraban-le-Têtu, L'École des Robinsons, La Jangada, La Maison à vapeur, Les Cinq cents millions de la Bégum, Hector Servadac. — J. VERNE et A. LAURIE : L'Épave du Cynthia. — P.-J. STAHL : Maroussia, Les Quatre Filles du docteur Marsch, Le Paradis de M. Toto, La Première Cause de l'avocat Juliette, Un Pot de crème pour deux, La Poupée de Mlle Lili. — STAHL et LERMONT : Jack et Jane, La petite Rose. — L. BIART : Monsieur Pinson, Deux enfants dans un parc. — E. LEGOUVÉ, *de l'Académie :* Leçons de lecture, Une élève de seize ans, etc. — V. DE LAPRADE, *de l'Académie :* Le Livre d'un Père. — A. DEQUET : Mon Oncle et ma Tante. — A. BADIN : Jean Casteyras. — E. EGGER, *de l'Institut :* Histoire du Livre. — J. MACÉ : La France avant les Francs. — CH. DICKENS : L'Embranchement de Mugby. — A. LAURIE : Le Rubis du grand Lama, Axel Ebersen (Le Gradué d'Upsala), Mémoires d'un Collégien russe, Le Bachelier de Séville, Une Année de collège à Paris, Scènes de la vie de collège en Angleterre, Mémoires d'un Collégien, L'Héritier de Robinson, De New-York à Brest en 7 heures, Le Secret du Mage. — P. CHAZEL : Riquette. — Dr CANDÈZE : La Gileppe, Aventures d'un Grillon, Périnette. — C. LEMONNIER : Bébés et Joujoux. — HENRY FAUQUEZ : Souvenirs d'une Pensionnaire. — J. LERMONT : Kitty et Bo, L'Aînée, Les jeunes Filles de Quinnebasset. — F. DUPIN DE SAINT-ANDRÉ : Histoire d'une bande de Canards, La Vieille Casquette, etc., etc. — TH. BENTZON : Geneviève Delmas, Contes de tous les Pays. — BÉNÉDICT : Le Noël des petits Ramoneurs, Les charmantes Bêtes, etc. — A. GENIN : Marco et Tonino, Deux Pigeons de Saint-Marc. — E. DIENY : La Patrie avant tout. — C. LEMAIRE : Le Livre de Trotty. — G. NICOLE : Le Chibouk du Pacha, etc. — GENNEVRAYE : Marchand d'Allumettes, Théâtre de Famille, La petite Louisette. — BERTIN : Voyage au Pays des Défauts, Les deux côtés du Mur, Les Douze. — P. PERRAULT : Pas-Pressé, Les Lunettes de Grand'Maman, Les Exploits de Mario. — B. VADIER : Histoire d'une poupée, Blanchette, Comédies et Proverbes. — J.-A. REY : Les Travailleurs microscopiques. — S. BLANDY : L'Oncle Philibert. — RIDER-HAGGARD : Découverte des Mines de Salomon. — GOUZY : Voyage au Pays des Étoiles, Promenade d'une Fillette autour d'un Laboratoire. — BRUNET : Les Jeunes Aventuriers de la Floride. — ANCEAUX : Blanchette et Capitaine. — ANDRÉ VALDÈS : Le Roi des Pampas. RAMBAUD : L'Anneau de César. — Une grande Journée, Plaisirs d'hiver, Pierre et Paul, La Chasse, Les petits Bergers, Mademoiselle Lili à Paris, Les Frères de Mademoiselle Lili, La Mère Bontemps, Papa en Voyage, par UN PAPA.

Illustrations par ATALAYA, BAYARD, BENETT, BECKER, CHAM, GEOFFROY, L. FRŒLICH, FROMENT, LAMBERT, LALAUZE, LIX, ADRIEN MARIE, MEISSONIER, DE NEUVILLE, PHILIPPOTEAUX, RIOU, G. ROUX, TH. SCHULER, etc., etc.

N. B. — La plus grande partie de ces œuvres ont été couronnées par l'Académie française

CHAQUE VOLUME SE VEND SÉPARÉMENT

Prix : broché, 7 fr.; cartonné toile, tranches dorées, 10 fr.; relié, tranches dorées, 12 fr.

LES NOUVEAUTÉS POUR 1893-1894 SONT INDIQUÉES PAR UNE †
Les ouvrages précédés d'une double palme ont été couronnés par l'Académie

(1er Age)

ALBUMS STAHL IN-8° ILLUSTRÉS

Les Albums Stahl

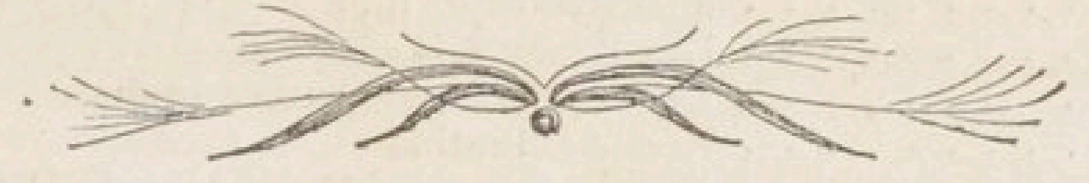
Il y a des lecteurs qui ne sont pas hommes encore et à qui il faut des lectures et des images pour leurs premières curiosités. Ce public innombrable et frêle n'a pas été oublié. Les *Albums Stahl* leur donnent de piquants ou de jolis dessins accompagnés d'un texte naïf. La naïveté est celle qu'un ingénieux esprit, comme Stahl, peut offrir. Elle a ses malices légères et sa gaieté tendre. Les dessins ont de la fantaisie dans la vérité. Bégayements heureux, rires argentins, ce sont là les effets que produisent ces albums caressants. Il y a beaucoup de gros livres et de travaux ambitieux qui n'ont pas la même utilité.

GUSTAVE FRÉDÉRIX. (*Indépendance Belge.*)

FRŒLICH

† La mère Bontemps.
† Papa en voyage.
Une grande journée de Mlle Lili
Mlle Lili aux Champs-Élysées.
Mlle Lili à Paris.
Jujules le Chasseur.
Les petits Bergers.
Pierre et Paul.
La Poupée de Mlle Lili.
La Journée de M. Jujules.
L'A perdu de Mlle Babet.
Alphabet de Mlle Lili.
Arithmétique de Mlle Lili.
Cerf-Agile.
La Fête de Mlle Lili.
Journée de Mlle Lili.
La Grammaire de Mlle Lili. (J. MACÉ.)
Les Caprices de Manette.
Les Jumeaux.
Un drôle de Chien.
La Fête de Papa.
Le premier Chien et le premier Pantalon.
Le petit Diable.
M. Jujules à l'école.

L. BECKER. . . . . L'Alphabet des Oiseaux.
— . . . . L'Alphabet des Insectes.
DETAILLE . . . . Les bonnes Idées de Mademoiselle Rose.
FATH . . . . Le Docteur Bilboquet.
— . . . . Gribouille. — Jocrisse et sa Sœur.
— . . . . Les Méfaits de Polichinelle. — Pierrot à l'École.
— . . . . La Famille Gringalet.
FROMENT. . . . . Petites Tragédies enfantines.
— . . . . Nouvelles petites Tragédies enfantines.
— . . . . Le petit Acrobate.
— . . . . La Boîte au lait.
— . . . . Le petit Escamoteur.
— . . . . Scènes familières.
— . . . . Nouvelles scènes familières.
GEOFFROY . . . . Le Paradis de M. Toto. — 1re Cause de l'avocat Juliette.
— . . . . L'Age de l'École.
— . . . . Proverbes en action.
GRISET. . . . . La Découverte de Londres.
JUNDT . . . . L'École buissonnière.
LALAUZE. . . . . Le Rosier du petit Frère.
LAMBERT. . . . . Chiens et Chats.
MARIE (A.). . . . . Le petit Tyran.
MATTHIS. . . . . Les deux Sœurs.
MEAULLE . . . . Petits Robinsons de Fontainebleau.
PIRODON. . . . . Histoire de Bob aîné.
SCHULER (TH.). . . . . Les Travaux d'Alsa.
VALTON. . . . . Mon petit Frère.



ALBUMS STAHL ILLUSTRÉS gr. in-8°

FRŒLICH

Petites Sœurs et petites Mamans.
Voyage de Mlle Lili autour du monde.
Voyage de découvertes de Mlle Lili.
La Révolte punie.

CHAM. . . . . Odyssée de Pataud.
FROMENT. . . . . La Chasse au volant.
GRISET (E.). . . . . Aventures de trois vieux Marins. — Pierre le Cruel.
SCHULER (T.). . . . . Le premier Livre des petits Enfants.

1er *Age*

ALBUMS STAHL en COULEURS, IN-4°

L. FRŒLICH

Chansons & Rondes de l'Enfance

Les Frères de Mlle Lili.
Sur le Pont d'Avignon.
La Tour, prends garde.
La Marmotte en vie.
La Boulangère a des écus.
La Mère Michel.
Giroflé-Girofla.
Il était une Bergère.
M. de La Palisse.
Au Clair de la Lune.
Cadet-Roussel.
Le bon Roi Dagobert.
Compère Guilleri.
Malbrough s'en va-t-en guerre.
Nous n'irons plus au bois.

L. FRŒLICH

M. César. — Le Cirque à la maison. — Pommier de Robert. — La Revanche de François.

BECKER . . . . Une drôle d'École.
CASELLA . . . . Les Chagrins de Dick.
FROMENT . . . . Tambour et Trompette.
GEOFFROY . . . . Monsieur de Crac. — Don Quichotte. — Gulliver.
— . . . . L'Ane gris. — Le pauvre Ane.
JAZET . . . . L'Apprentissage du Soldat.
KURNER . . . . Une Maison inhabitable.
DE LUCHT . . . . L'Homme à la Flûte. — Les 3 montures de John Cabriole.
— . . . . La Leçon d'Équitation. — La Pêche au Tigre.
— . . . . Les Animaux domestiques.
— . . . . Robinson Crusoë.
MATTHIS . . . . Métamorphoses du Papillon.
MERY . . . . † Autour d'un Cerisier.
TINANT . . . . Du haut en bas. — Un Voyage dans la neige.
— . . . . Une Chasse extraordinaire. — La Revanche de Cassandre.
— . . . . Les Pêcheurs ennemis. — La Guerre sur les Toits.
— . . . . Machin et Chose.
— . . . . Le Berger ramoneur.
TROJELLI . . . . Alphabet musical de Mlle Lili.

1er *et* 2me *Ages*

PETITE BIBLIOTHÈQUE BLANCHE

Volumes gr. in-16 colombier, illustrés

ALDRICH (Traduction Bentzon) . . † Un écolier américain.
AUSTIN . . . . Boulotte.
BENTZON . . . . Yette.
BERTIN (M.) . . . . Les Douze. — Voyage au Pays des défauts.
— . . . . Les deux côtés du Mur.
BIGNON . . . . Un singulier petit Homme.
DE CHERVILLE (M.) . . . . . . Histoire d'un trop bon Chien.
DICKENS (CH.) . . . . L'Embranchement de Mugby.
DIENY (F.) . . . . La Patrie avant tout.
DUMAS (A.) . . . . La Bouillie de la comtesse Berthe.
DURAND (H.) . . . . Histoire d'une bonne aiguille.
FEUILLET (O.) . . . . La Vie de Polichinelle.
GÉNIN (M.) . . . . Un petit Héros.
— . . . . Les Grottes de Plémont. — Pain d'épice.
GENNEVRAYE . . . . Petit Théâtre de Famille.
LA BÉDOLLIÈRE (DE) . . . . . Histoire de la Mère Michel et de son chat.
LEMAIRE-CRETIN . . . . Le Livre de Trotty.
LEMONNIER (C.) . . . . Bébés et Joujoux. — Hist. de huit Bêtes et d'une Poupée.
— . . . . Les Joujoux parlants.
LERMONT (J.) . . . . Mes Frères et moi.
LOCKROY (S.) . . . . Les Fées de la Famille.
MAYNE-REID . . . . Les Exploits des jeunes Boërs.
MULLER (E.) . . . . Récits enfantins.
MUSSET (P. DE) . . . . Monsieur le Vent et Madame la Pluie.
NODIER (CHARLES) . . . . . . Trésor des Fèves et Fleur des Pois.
OURLIAC (E.) . . . . Le Prince Coqueluche.
PERRAULT (P.) . . . . Les Lunettes de Grand'Maman.
— . . . . Les Exploits de Mario.
SAND (GEORGE) . . . . Le Véritable Gribouille.
SPARK . . . . Fabliaux et Paraboles.
STAHL (P.-J.) . . . . Les Aventures de Tom Pouce.
— . . . . † Le Sultan de Tanguik.
STAHL ET WILLIAM HUGHES . Contes de la Tante Judith.
VERNE (JULES) . . . . Un Hivernage dans les glaces.

Bibliothèque d'Éducation et de Récréation

Quels souvenirs agréables et charmants ce titre général ne rappelle-t-il pas aux hommes jeunes d'aujourd'hui, à ceux qui entraient dans la vie au moment même où une révolution complète s'opérait, en leur faveur, dans la littérature! Car il n'y a pas beaucoup plus de vingt ans que les jeunes gens lisent, c'est-à-dire qu'ils ont des livres conçus pour eux, écrits pour eux, et dont le succès est tel qu'on n'aurait pas osé l'attendre.

« C'est une innovation que l'introduction de la lecture dans les plaisirs de la jeunesse. Elle date presque d'hier : mettons vingt ans, c'est tout le bout du monde. Pendant ces vingt années, l'éditeur Hetzel a su publier 300 volumes de premier ordre.

« Le titre trouvé par l'éditeur constitue à lui seul un programme : ÉDUCATION et RÉCRÉATION. Et, en effet, tout est là. Ces beaux et bons livres instruisent et ils amusent. »

VOLUMES IN-8° CAVALIER, ILLUSTRÉS

ANCEAUX . . . . Blanchette et Capitaine.
BENTZON (TH.) . . . . Pierre Casse-Cou.
BERR DE TURIQUE . . . . La Petite chanteuse.
BIART (L.) . . . . Voyage de deux Enfants dans un parc.
— . . . . Entre Frères et Sœurs. — Deux Amis.
— . . . . Monsieur Pinson.
BUSNACH (W.) . . . . Le Petit Gosse.
CAUVAIN . . . . Le Grand Vaincu (Le Marquis de Montcalm).
CHAZEL (PROSPER) . . . . . . Le Chalet des sapins.
DEQUET . . . . Histoire de mon Oncle et de ma Tante.
DUMAS (ALEXANDRE) . . . . . Histoire d'un Casse-noisette.
ERCKMANN-CHATRIAN . . . . . Pour les Enfants. — Les Vieux de la Vieille.
FATH (G.) . . . . Un drôle de Voyage.
GENNEVRAYE . . . . † Un Château où l'on s'amuse.
— . . . . Théâtre de famille.
— . . . . La Petite Louisette.
GOUZY . . . . Voyage d'une Fillette au pays des Étoiles.
— . . . . Promenade d'une Fillette autour d'un laboratoire.
LEMAIRE-CRETIN . . . . Expériences de la petite Madeleine.
LERMONT . . . . L'Aînée. — Histoire de deux Bébés (Kitty et Bo).
— . . . . Un heureux Malheur.
— . . . . Les Jeunes filles de Quinnebasset.

MAYNE-REID. — *Œuvres choisies.*

Désert d'eau. — Deux Filles du Squatter. — Chef au Bracelet d'or — Exploits des jeunes Boërs. Petit Loup de mer. — Naufragés de l'île de Bornéo. — Robinsons de terre ferme. Sœur perdue. — William le Mousse.

Mayne-Reid est un Cooper plus accessible à tous, aux jeunes gens en particulier. Scrupuleusement moral, d'une imagination riche et curieuse, mettant en scène quelque simple récit, autour duquel il groupe des incidents romanesques, et cependant possibles, il promène son lecteur au milieu des forêts vierges, parmi les tribus sauvages, et exalte le courage individuel aux prises avec les difficultés et les nécessités de la vie. Claretie.

MULLER . . . . La Jeunesse des Hommes célèbres.
NERAUD . . . . La Botanique de ma Fille.
PERRAULT (P.) . . . . Pas-Pressé.
RECLUS (E.) . . . . Histoire d'une Montagne. — Histoire d'un Ruisseau.
SAINTINE . . . . Picciola.
STAHL (P.-J.) . . . . La famille Chester. — Mon premier Voyage en mer.
STAHL et LERMONT . . . . . . La Petite Rose, ses six Tantes et ses sept Cousins.
VADIER (B.) . . . . Blanchette.
— . . . . † Rose et Rosette.
VALLERY-RADOT (R.) . . . . . Journal d'un Volontaire d'un an.
VAN BRUYSSEL . . . . Scènes de la Vie des Champs et des Forêts aux États-Unis.
VIOLLET-LE-DUC . . . . Histoire d'une Maison.

VOLUMES IN-8° RAISIN, ILLUSTRÉS

BADIN (A.) . . . . Jean Casteyras (Aventures de trois Enfants en Algérie).
BARBIER (JULES) . . . . † Contes blancs.
BENEDICT . . . . La Madone de Guido Reni.
BENTZON (TH.) . . . . Contes de tous les pays.
— . . . . † Geneviève Delmas.
BLANDY (S.) . . . . Fils de veuve. — L'Oncle Philibert.
BOISSONNAS (B.) . . . . Une Famille pendant la guerre.
BREHAT (A. DE) . . . . Les Aventures d'un petit Parisien.
BRUNET . . . . Les Jeunes Aventuriers de la Floride.

Volumes in-8° illustrés (SUITE)

Contes et Romans de l'Histoire naturelle

Dr CANDÈZE { Aventures d'un Grillon.
Périnette (Histoire surprenante de cinq moineaux).

Aventures d'un Grillon. — « Cette biographie d'un insecte obscur cache, sous une fine allégorie, non seulement un petit traité de morale familière, mais encore des notions d'entomologie très précises et très sûres. L'auteur, M. Ernest Candèze, est un écrivain déjà connu des lecteurs de la *Revue Scientifique,* et ses qualités littéraires ne nuisent pas, bien au contraire, à l'autorité de son enseignement.

« C'est une philosophie ingénieuse que celle qui cherche dans l'étude du plus petit des mondes, du monde des insectes, des leçons applicables à l'univers entier. C'est merveille de voir comment même les petits côtés de la science gagnent à être traités par des écrivains littéraires, quand ils ont su se munir au préalable d'un savoir sérieux et éprouvé. »

(*Revue Scientifique.*)

DAUDET (ALPHONSE) . . . . . Histoire d'un Enfant.
— . . . . Contes choisis.
DESNOYERS (L.) . . . . Aventures de Jean-Paul Choppart.
DUBOIS (FÉLIX) . . . . † La Vie au Continent noir
DUPIN DE SAINT-ANDRÉ . . . Ce qu'on dit à la maison.
FAUQUEZ (H.) . . . . Les Adoptés du Boisvallon.
GENNEVRAYE . . . . ✿ Marchand d'Allumettes.
HUGO (VICTOR) . . . . Le Livre des Mères.
LAPRADE (V. DE) . . . . Le Livre d'un Père.

La vie de Collège dans tous les Pays

ANDRÉ LAURIE

Mémoires d'un Collégien. (Un Lycée de département.)
Une Année de Collège à Paris.
Mémoires d'un Collégien russe.
La Vie de Collège en Angleterre.
Un Écolier hanovrien.
Tito le Florentin.
Autour d'un Lycée japonais.
Le Bachelier de Séville.
Axel Ebersen. (Le Gradué d'Upsala.)

M. FRANCISQUE SARCEY a consacré à chacun des livres qui composent cette série une étude spéciale.

« Notre ami Hetzel, écrivait-il au mois de décembre 1885, a commencé une collection bien curieuse et dont le titre générique suffit à indiquer l'intérêt. Chaque année, il paraît un volume qui nous transporte dans un pays différent. Il y a quatre ans, nous étions en France; l'année suivante, on nous a menés en Angleterre; l'an d'après, en Allemagne. L'ensemble des volumes dont cette série doit se composer formera une étude assez complète des divers systèmes d'éducation suivis par chaque nation.

« Tous ces volumes partent de la même main; ils sont de M. André Laurie, qui me paraît être un universitaire fort au courant des questions pédagogiques, et qui n'en est pas moins un conteur agréable et un écrivain élégant. C'est chaque année un régal attendu par moi de recevoir et de déguster son volume. »

FRANCISQUE SARCEY.

LES ROMANS D'AVENTURES

ANDRÉ LAURIE . . . . Le Capitaine Trafalgar.
— . . . . De New-York à Brest en sept heures.
— . . . . Le Secret du Mage.
— . . . . Le Rubis du Grand Lama.
J. VERNE ET A. LAURIE . . . L'Épave du Cynthia.
RIDER-HAGGARD . . . . Découverte des Mines du roi Salomon.
STEVENSON ET A. LAURIE . . L'Ile au Trésor.

A PROPOS de l'*Épave du Cynthia,* M. Ulbach écrivait les lignes suivantes :

« La collaboration de MM. Jules Verne et André Laurie ne pouvait être que féconde. La science de l'un, l'observation de l'autre, les qualités littéraires des deux collaborateurs font de ce livre un des plus émouvants de la collection nouvelle. »

Volumes in-8° illustrés (SUITE)

« Il y a peu de livres plus nourris de faits, plus substantiels, et d'un intérêt mieux soutenu que l'*Épave du Cynthia*, » a écrit M. Dancourt dans la *Gazette de France*.

« Plus sombre, plus terrible est l'*Ile au Trésor*, roman popularisé en Angleterre par des milliers d'éditions, et dont la maison Hetzel s'est assuré le droit de traduction exclusif. On raconte que M. Gladstone, le grand homme d'État, rentrant chez lui, après une séance agitée, trouva, par hasard, sous sa main, l'*Ile au Trésor*, de Stevenson. Il en parcourut les premières pages, et il ne quitta plus le livre qu'il ne l'eût achevé. C'est que ces premières pages sont un chef-d'œuvre d'exposition mystérieuse, d'attractions captivantes... »

LEGOUVÉ (E.) . . . . Nos Filles et nos Fils.
— . . . . La Lecture en famille.
— . . . . Une Élève de seize ans.
— . . . . Épis et Bluets.
MACÉ (JEAN) . . . . Contes du Petit-Château.
— . . . . Histoire d'une Bouchée de Pain.
— . . . . Histoire de deux Marchands de pommes.
— . . . . Les Serviteurs de l'estomac.
— . . . . Théâtre du Petit-Château.
MALOT (HECTOR). . . . . Romain Kalbris.
RATISBONNE (LOUIS) . . . . . ✿ La Comédie enfantine.
SANDEAU (J.) . . . . La Roche aux Mouettes. — ✿ Madeleine.
— . . . . Mademoiselle de la Seiglière.
— . . . . La petite fée du village.
SAUVAGE (E.) . . . . La petite Bohémienne.
SÉGUR (COMTE DE) . . . . Fables.
ULBACH (L.) . . . . Le Parrain de Cendrillon.
VALDÈS (ANDRÉ) . . . . † Le Roi des Pampas.

ŒUVRES de P.-J. STAHL

✿ Contes et Récits de Morale familière. — Les Histoires de mon Parrain. — ✿ Histoire d'un Ane et de deux jeunes Filles. — ✿ Maroussia. — ✿ Les Patins d'argent. — Les Quatre Filles du docteur Marsch. — ✿ Les Quatre Peurs de notre Général.

Les Contes de l'Oncle Jacques.

STAHL a voulu enseigner familièrement la morale, la mettre en action pour tous les âges. De chacun des livres de Stahl se dégage une morale présentée avec toute la séduction et cette forme spirituelle qui donne à la fiction les apparences de la réalité.

Peu d'hommes ont plus et mieux fait pour la jeunesse, qui lui doit sa libération littéraire

Ch. CANIVET (*Le Soleil.*)

STAHL ET LERMONT . . . . . Jack et Jane.
TOLSTOI (COMTE L.) . . . . . Enfance et Adolescence.
VERNE (JULES) ET D'ENNERY. Les Voyages au Théâtre.
VIOLLET-LE-DUC. . . . . Histoire d'une Maison.
— . . . . Histoire d'une Forteresse.
— . . . . Histoire de l'Habitation humaine.
— . . . . Histoire d'un Hôtel de Ville et d'une Cathédrale.
— . . . . Histoire d'un Dessinateur.

Volumes grand in-8° jésus, illustrés

BIART (L.) . . . . Aventures d'un jeune Naturaliste.
— . . . . Don Quichotte (*adaptation pour la jeunesse*).
— . . . . Les Voyages involontaires (*Monsieur Pinson, Le Secret de José, La Frontière indienne, Lucia Avila*).
BLANDY (S.). . . . . Les Épreuves de Norbert.
CLÉMENT (CH.). . . . . Michel-Ange, Raphaël, Léonard de Vinci.
GRANDVILLE . . . . Les Animaux peints par eux-mêmes.
GRIMARD (E.). . . . . Le Jardin d'Acclimatation.
LA FONTAINE . . . . Fables, illustrées par EUG. LAMBERT.
LAURIE (A.). . . . . Les Exilés de la Terre.
MALOT (HECTOR) . . . . ✿ Sans Famille.
MAYNE-REID. . . . . Aventures de Terre et de Mer.
MOLIÈRE. . . . . Édition SAINTE-BEUVE et TONY JOHANNOT.
STAHL ET MULLER. . . . . . . Nouveau Robinson suisse.

Jules Verne

VOYAGES EXTRAORDINAIRES

40 VOLUMES IN-8° JÉSUS, ILLUSTRÉS

† P'tit Bonhomme.
Claudius Bombarnac.
Le Château des Carpathes.
Mistress Branican.
César Cascabel
Famille sans Nom.
Sans dessus dessous.
Deux ans de Vacances.
Nord contre Sud.
Un Billet de Loterie.
Autour de la Lune.
Aventures de trois Russes et de trois Anglais.
Aventures du capitaine Hatteras.
Un Capitaine de quinze ans.
Le Chancellor.
Cinq Semaines en ballon.
Les Cinq cents millions de la Bégum.
De la Terre à la Lune.
Le Docteur Ox.
Les Enfants du capitaine Grant.
Hector Servadac.
L'Ile mystérieuse.
Les Indes-Noires.
Mathias Sandorf.
Le Chemin de France.
Robur le Conquérant.
La Jangada.
Kéraban-le-Têtu.
La Maison à vapeur.
Michel Strogoff.
Le Pays des Fourrures.
Le Tour du monde en 80 jours.
Les Tribulations d'un Chinois en Chine.
Une Ville flottante.
Vingt mille lieues sous les Mers.
Voyage au centre de la Terre.
Le Rayon-Vert.
L'École des Robinsons.
L'Étoile du sud.
L'Archipel en feu.

L'ŒUVRE de Jules Verne est aujourd'hui considérable. La collection des *Voyages extraordinaires*, que l'Académie française a couronnés, se compose déjà de vingt-huit volumes (contenant 39 ouvrages), et tous les ans Jules Verne donne au *Magasin d'Éducation et de Récréation* un roman inédit.

Ces livres de voyage, ces contes d'aventures, ont une originalité propre, une clarté et une vivacité entraînantes. C'est très français.

CLARETIE.

Découverte de la Terre

3 Volumes in-8°

Les Premiers Explorateurs. — Les Grands Navigateurs du XVIIIe siècle.
Les Voyageurs du XIXe siècle.

J. VERNE et TH. LAVALLÉE. Géographie illustrée de la France, édition revue et corrigée par M. DUBAIL.

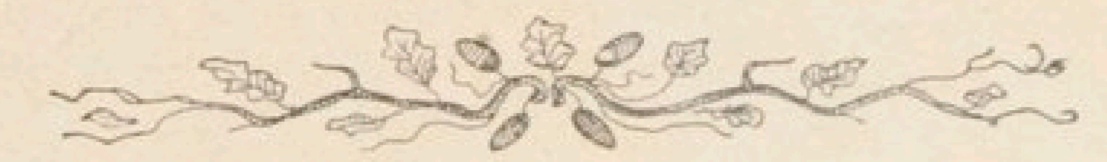


BIBLIOTHÈQUE DES JEUNES FRANÇAIS

Volumes gr. in-16 colombier

ERCKMANN-CHATRIAN. Avant 89 (*illustré*).
BLOCK (M.). *Entretiens familiers sur l'administration de notre pays.*
La France. — Le Département. — La Commune.
Paris, Organisation municipale. — Paris, Institutions administratives. — L'Impôt. — Le Budget.
L'Agriculture. — Le Commerce. — L'Industrie.
Petit Manuel d'Économie pratique.

PONTIS. . . . . Petite Grammaire de la prononciation.
J. MACÉ. . . . . La France avant les Francs (*illustré*).
MAXIME LECOMTE . . . . La Vocation d'Albert.
TRIGANT GENESTE. . . . . Le Budget communal.



13948. — Imp. r. — Motteroz.

